This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

178 b 18

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

HUITIÈME SÉRIE

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

[ou dialogues comiques]

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

PAUL ARÈNE, HENRI DE BORNIER, ERNEST DEPRÉ,
LOUIS DÉPRET, ERNEST D'HERVILLY, LEMERCIER DE NEUVILLE,
GEORGES LORIN, JULES DE MARTHOLD, PAUL MILLIET,
CHARLES MONSELET, GUSTAVE NADAUD,
JACQUES NORMAND, G. DE PORTO-RICHE, QUATRELLES,
LÉON SUPERSAC, JULES TRUFFIER.

HUITIÈME SÉRIE

8

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1884

Tous droits réservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 MAY 1943
OF OXFORD

MADAME BOULARD

CONTE EN VERS

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

MADAME BOULARD

A Anatole Lionnet.

A peine eut-il atteint sa vingt-troisième année,
Que notre ami Boulard se dit : « L'heure est sonnée;
Je veux me marier, mais de très bonne foi.
Il me manque un logis, une table, un chez moi.
Ma femme sera jeune et suffisamment belle,
Modeste, c'est urgent; économe, il le faut;
Nous mangerons fort peu, nous percherons très haut,
Et nous vivrons tous deux de mon violoncelle. »

Qu'était-il, ce Boulard qui s'exprimait ainsi?
— Artiste? — Vous l'avez deviné, Dieu merci.
Je puis bien ajouter tout bas que c'est un maître,
Et, si vous pratiquez Beethoven et Mozart,
Certes vous n'êtes pas sans connaître Boulard.
Mais le pontife alors n'était qu'un petit prêtre.

Le lendemain, notre homme, ayant fort mal dormi,
Voulut sur son projet consulter un ami.
Il s'en alla trouver dans le plus grand mystère
Son compagnon Robin, ci-devant clerc d'huissier,

Plus tard clerc de notaire, et depuis très notaire...
Mais le soldat alors n'était pas officier.

« Je voudrais, lui dit-il, avoir une famille,
Un intérieur calme où l'on puisse être heureux.
Si tu savais le nom de quelque honnête fille
Qui voulût me donner ce paradis à deux,
J'unirais volontiers ma fortune à la sienne....
Fortune, entendons-nous.... Mais qu'à cela ne tienne :
N'ayant rien au soleil, je ne prétends à rien.
Pourtant je te le dis, puisque tu le sais bien,
Je gratte gentiment sur un violoncelle :
J'ai gagné l'an dernier mille écus. Tu comprends
Que j'irai l'an prochain à quatre mille francs.
Si donc tu connaissais parmi ta clientèle
Une famille, là, sans morgue et sans façon
Qui ne ferait pas fi d'un brave et bon garçon,
Je serais fort heureux de t'avoir pour complice,
Et mon ami Robin m'aurait rendu service. »

Que répondit le clerc, qui n'était pas un sot?
« Tu prendrais, toi, Boulard, une fille sans dot?
Es-tu fou? Tu vaux mieux que cela, mon bonhomme.
Ton talent représente une certaine somme,
Et nous pouvons trouver... Au fait, oui, pourquoi pas?
J'ai ton affaire en main : la mercière d'en bas,
La fille de monsieur Bonnardeau, qui demeure
Dans la maison; tu vois d'ici le magasin.
Tu vas juger de tout par toi-même, et sur l'heure.
Je cause avec le père à titre de voisin;
Descendons. » Nos amis, sous prétexte d'aiguilles,
Entrèrent. Au comptoir étaient trois jeunes filles.
« C'est la petite brune à droite. » On échangea
Quatre ou cinq mots : « Comment la trouves-tu? — Fort belle.
— Cela te convient-il? — Oui, je l'aime. — Déjà?
— Je l'aime, et je n'aurai pas d'autre femme qu'elle. »

Et les deux bons amis, en se serrant la main,
Se dirent tour à tour : « A demain! — A demain! »

Le matin revenu, notre apprenti notaire,
Ayant pris ses gants neufs et son air important,
S'en allait demander Angélique à son père.
« Angélique a, monsieur, vingt mille francs comptant;
Qu'apporte votre ami? — Monsieur, il est artiste....
— C'est bon pour son état; mais quel est son avoir?
— C'est un garçon d'honneur, de talent et d'espoir;
Il est compositeur et violoncelliste. »

Ils auraient pu longtemps marcher de ce pied-là
Sans parvenir jamais à se rejoindre en route.
A la fin cependant le commerçant parla
De façon à ne plus laisser le moindre doute :
« Je vous ai dit, monsieur, vingt mille francs comptant.
Je pourrais de mon gendre en exiger autant;
Mais je veux avec vous me montrer plus facile :
Qu'il en ait seulement douze et même dix mille,
Et nous en causerons. Mais vous comprenez bien
Que je ne puis donner vingt mille francs pour rien. »
Robin convenait bien à part que le bonhomme,
Étant père et mercier, n'avait pas tort en somme.
Mais il ne se tint pas pour battu. Les deux voix
Se croisaient tour à tour ou parlaient à la fois.
On eût dit un duo de trombone et de fifre.
A la fin, Bonnardeau, baissant toujours son chiffre,
Dit : « Qu'il ait seulement cinq mille francs de dot,
Et ma fille est à lui; voilà mon dernier mot. »

Boulard, qui se tenait au prochain réverbère,
Apprit l'ultimatum de son futur beau-père.
Peut-être croyez-vous qu'il en fut atterré?
Non : il dit seulement : « C'est une forte somme,
Mais, puisqu'il faut l'avoir, eh bien, soit, je l'aurai!

En devenant avare au lieu d'être économe,
En me couchant plus tard, en me levant plus tôt,
Dans trois ans, sou par sou, j'aurai tout ce qu'il faut. »

De ce jour commença pour notre pauvre artiste
Une existence encor plus étroite et plus triste.
Partout, du sud au nord, du couchant au levant,
A pied, en omnibus, par la pluie et le vent,
Pour gagner un cachet quelquefois misérable,
Il courait, oubliant l'heure de ses repas,
Déjeunant au hasard ou ne déjeunant pas.
Métier humble et piteux, mais sur tous honorable!
Puis ne voyait-il pas au bout de son chemin
Une fée en jupons qui lui tendait la main?
Angélique était là, comme dans un nuage,
Qui lui montrait de loin l'oasis du ménage,
Un logis, des enfants, le présent et l'espoir,
La gaieté du matin et le repos du soir?
Puis, quoique professeur, il aimait la musique,
Et quelques vieux amis de l'école classique
Venaient tous les jeudis chez les époux Boulard
Jouer des quatuors de Haydn ou de Mozart.

Après un an passé de cette vie austère,
Il compta dans un coffre appelé secrétaire,
Tant en argent qu'en or, environ mille francs.
Il put se dire alors : « Ce sera dans quatre ans! »
Car pour croire qu'il eût placé pareille somme
En obligations de l'Espagne ou de Rome,
Point. Le gouvernement le plus accrédité
Ne lui pouvait offrir assez de sûreté.
Que dis-je! Les billets de la Banque elle-même
Ne lui représentaient qu'un dangereux emblème.
Non, il n'avait de foi que dans l'argent et l'or.
Le soir et le matin, il comptait son trésor;
Puis, du matin au soir il parcourait la ville

Et regardait passer les saisons à la file,
En disant au soleil, comme un mahométan :
« Dans quatre ans, dans trois ans, dans deux ans, dans un an ! »

Maintenant abordons cette dernière année ;
Les choses ont suivi la pente destinée.
La tranquille Angélique, assise à son comptoir,
Voit les jours s'écouler sans trop s'en émouvoir.
Le mercier Bonnardeau, bon marchand et bon père,
Ne dit rien à sa fille et fait son inventaire.

Mais notre petit clerc, allons-nous l'oublier?
Non, certes, car il a depuis le mois dernier
Contracté mariage et traité d'une étude.
Les deux marchent de pair : c'est la vieille habitude.
Avait-il acheté pour pouvoir contracter?
Avait-il contracté pour pouvoir acheter?
Je ne sais : il sera toujours quelques mystères
Entre la Providence et messieurs les notaires.

Un jour, maître Robin reçut en déjeunant
Un billet qu'à sa femme il lut incontinent :
« C'est fait, c'est fait, c'est fait! La somme est réunie.
» Présente mes respects à madame Eugénie
» Que je ne connais pas... J'ai les cinq mille francs!
» Angélique est à moi.... Tu comprends, tu comprends!
» Je te les porterai ce soir sur les six heures,
» Pour dîner avec vous. Amitiés les meilleures.
» Quand je songe qu'avant quinze jours (au plus tard)
» On va dire : « Monsieur et madame Boulard!! »
L'auteur avait omis de signer cette lettre,
Mais la forme et le fond l'ont fait assez connaître.

Boulard donc, vers midi, s'étant donné congé,
Partit d'un pas dispos et d'un air dégagé.

Il avait enfermé le tout dans cinq sacoches,
Et marchait l'œil au guet et les mains sur ses poches.
Il ne vit ce jour-là que des hommes jaloux.
Les plus calmes bourgeois lui semblaient des filous.
Il crut que le métal sur son front devait luire;
Il entendit entre eux tous les passants se dire :
« Assurément cet homme est porteur d'un trésor;
Il est tout cousu d'or, il sent l'or, il est d'or! »
Il s'arrêta devant une de ces boutiques
Pleines d'antiquités tant modernes qu'antiques.
Il disait à part soi: « Que je le veuille ainsi,
J'achèterai cela, j'achèterai ceci. »

Tout à coup, il se tâte, et s'appuie et chancelle :
Son être s'est fixé sur un violoncelle
Usé, noirci, crasseux, délabré, vermoulu,
Mais sur lequel ses yeux et son cœur avaient lu :
« Guernerius à vendre, occasion unique. »
Avant que d'y penser il fut dans la boutique.
« C'en est un! » se dit-il intérieurement.
» Combien prétendez-vous vendre cet instrument?
—Cinq mille francs, monsieur.—Cinq mille francs?.. Cinq mille?»
Il fit un grand effort, un effort inutile,
Pour éclater de rire, et reprit en fausset :
« Cinq mille francs, monsieur, savez-vous ce que c'est?
C'est cinq ans de soucis, de labeurs et de peines,
Le suc de la jeunesse et l'espoir des vieux jours,
Le prix de mon talent, la dot de mes amours,
La sueur de mon front et le sang de mes veines!
Et vous voulez, monsieur, par un calcul méchant...
— Pardon, je ne veux rien, répondit le marchand.
— Mais que rabattez-vous enfin de cette somme?
— Rien. J'ai pris rendez-vous avec monsieur Franchomme;
Nous sommes en marché. Si vous voulez le voir,
Vous n'avez qu'à l'attendre, il doit venir ce soir.
— Monsieur, vous spéculez sur ma stupide envie;

Vous me torturez l'âme et me prenez la vie.
Non, non, non, cent fois non! »

Il sort du magasin,
Éperdu, furieux. Sur le trottoir voisin,
Parmi d'autres passants était un petit homme.
» C'est lui! Je n'en sais rien, mais c'est lui, c'est Franchomme! »
Il rentre comme un fou. « Je le prends, je le prends!
Cet objet est à moi. Voici cinq mille francs.
Comptez. — Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous l'envoie?
— L'envoyer? Non, Boulard ne lâche pas sa proie.
— Faut-il faire venir le portefaix du coin?
— Mille remercîments; je ne vais pas très loin.
Aidez-moi, s'il vous plaît... Non, là, sur mon épaule.
Merci. Bonjour. — Bonjour. » Ce jeune homme est bien drôle,
Dit tout bas le marchand. Plus d'un passant surpris
Examina Boulard qui traversait Paris
Avec son chargement. Au bout de trois quarts d'heure,
Il vit les panonceaux désignant la demeure
De son ami notaire. Il monte l'escalier,
Arrive sans arrêt au troisième palier,
Et sonne. Un domestique en habit carmélite
Lui demande son nom, l'objet de sa visite :
« Hein? Annoncerait-on chez Robin par hasard?
Annoncez donc : Monsieur et madame Boulard. »

FIN DE MADAME BOULARD

LA
GOUTTE D'EAU

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. JACQUES NORMAND

PERSONNAGES.

ANIOUTA (28 ans).....	Mlle SARAH BERNHARDT, ed la Comédie-Française.-
LE COLONEL PETROWSCHKOFF (40 ans). (Uniforme de colonel russe).	MM. FEBVRE, de la Comédie Française.
YVAN, domestique du colonel..... (Costume de moujick.)	TRUFFIER, de la Comédie-Française.

LA GOUTTE D'EAU

A Frédéric Febvre.

En Russie, dans la ville de Smolensk. — Cabinet de travail du colonel. — Panoplies au mur. — Meubles russes. — Siéges et chaise-longue. — Bureau couvert de papiers. — Bibliothèque. — Au fond, cheminée avec pendule. — Des deux côtés de la cheminée, fenêtres. — A droite et à gauche, portes latérales. — Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

ANIOUTA, entrant avec précaution une bougie à la main.

Personne!... il est remonté dans sa chambre, sans doute... Vite, les rideaux!... (Elle va au fond et ouvre les rideaux. — Regardant par la fenêtre.) Quelle neige! la steppe est toute blanche... (S'approchant du bureau.) J'en étais sûre... les bougies brûlées jusqu'au bout... il a écrit toute la nuit... Et cette façon étrange de me dire bonsoir, hier, après le thé... Pauvre cher tuteur!... il avait l'air d'être embarrassé... ému même... Oh! tout cela n'est pas naturel... il y a quelque chose..

quelque chose qui me fait peur... que je veux savoir... que je saurai... (On ouvre la porte de gauche.) Qui vient là... Yvan!

Elle se cache derrière un meuble.

SCÈNE II

ANIOUTA, YVAN.

YVAN, ayant l'air de chercher quelque chose.

Voyons... voyons... sur la table, m'a dit le colonel... sur a table... Je ne vois rien.

ANIOUTA.

Que peut-il chercher?

YVAN, prenant une boîte sur la table.

Voilà... Hé! hé! cela pèse son poids!...

ANIOUTA.

La boîte de pistolets... plus de doute... un duel!... (Sortant de sa cachette.) Yvan!

YVAN, effrayé.

Sainte Vierge!... Que votre Grâce m'a fait peur!

ANIOUTA.

Cette boîte est pour le colonel, n'est-ce pas?

YVAN.

Oui... c'est-à-dire, non... enfin...

ANIOUTA.

Pose cette boîte et écoute-moi!...

YVAN.

Mais... votre grâce...

ANIOUTA.

Obéis-moi, te dis-je!... (Yvan pose la boîte sur la table.) Le colonel se bat ce matin, n'est-ce pas?

YVAN.

Mais...

ANIOUTA.

Écoute, Yvan... tu n'as pas oublié les bontés que j'ai toujours eues pour toi?

YVAN.

Oh! non!... ma chère bonne maîtresse!... Vous êtes un ange du paradis!...

ANIOUTA.

Ni les verres de kwass que je t'ai fait verser à l'office?

YVAN.

Je m'en lèche encore les lèvres!...

ANIOUTA.

Eh bien! Voici le moment de me prouver ta reconnaissance. Réponds-moi franchement!

YVAN.

Mais le colonel saura... il n'est pas commode le colonel! — Et si je me lèche souvent les lèvres au souvenir de votre kwass, ma chère petite maîtresse, il m'arrive plus d'une fois aussi de me frotter le dos en pensant à sa cravache.

ANIOUTA.

Il ne saura rien!... Je te le promets!

YVAN.

Mais votre Seigneurie...

ANIOUTA.

Laisse là ma Seigneurie, et réponds-moi... Un duel, n'est-ce pas?

YVAN.

Oui.

ANIOUTA.

Avec qui?

YVAN.

Avec le colonel Lomof, des Guides.

ANIOUTA.

Et pourquoi ce duel?

YVAN.

Une dispute...

ANIOUTA, très émue.

Au sujet d'une femme? (Mouvement d'Yvan.) Dis-moi la vérité!

YVAN.

D'une femme! mais non!...

ANIOUTA, à part, avec joie.

Ah!... (Haut.) Parle donc alors... parle vite...

YVAN.

Hé bien, hier au soir, au cercle militaire... il était déjà tard, car j'apportais la pelisse du colonel... c'est même comme cela que j'ai tout entendu... il y avait là plusieurs officiers, le vieux général Voronine... qui vient d'avoir sa retraite, comme votre seigneurie le sait... le major Beredew, le capitaine Schwetschinsky...

ANIOUTA, impatiente.

Au fait!... au fait!...

YVAN.

Tous ces messieurs causaient de la dernière guerre du Caucase... Ah! une rude guerre, je vous en réponds, où

j'étais, comme votre Seigneurie le sait, ordonnance du colonel...

ANIOUTA, même jeu.

Oui!... Oui!... continue...

YVAN.

On causait donc, en fumant, de la guerre du Caucase... quand voici que le colonel Lomof, des Guides, qui jusque-là n'ayait presque pas desserré les dents, se mit à parler à tort et à travers de ceci, de cela... et dit que notre régiment, le 28e, un certain jour de bataille, n'avait pas fait tout ce qu'il devait... qu'au lieu de tourner à droite, il avait tourné à gauche... enfin, que sais-je? Je n'ai pas trop compris, mais j'ai bien senti que c'était une insulte pour nous... et je ne me suis pas trompé, car à peine eut-il fini de parler que le colonel... Ah! ça n'a pas été long!... J'aurais voulu que vous puissiez le voir dans ce momentlà... Figurez-vous...

ANIOUTA, l'interrompant.

A quelle heure le duel?

YVAN.

A neuf heures.

ANIOUTA, regardant l'heure.

Huit heures vingt-cinq!... (A Yvan.) Le lieu de la rencontre?

YVAN.

Derrière le petit bois, sur la grande route de Moscou...

ANIOUTA.

A quelle distance de la ville?

YVAN.

Cinq verstes environ.

ANIOUTA.

Combien de temps pour y aller en drowski?

YVAN.

Un quart d'heure.

ANIOUTA.

Et à pied?

YVAN.

Oh!... par un temps pareil!... plus d'une grande demi-heure.

ANIOUTA.

Bien... Yvan, tu aimes ton maître, n'est-ce pas?

YVAN.

Si je l'aime! Il m'a sauvé la vie... tenez, pendant cette guerre du Caucase, justement...

ANIOUTA, l'interrompant.

Hé bien!... S'il t'a sauvé la vie, aide-moi à protéger la sienne... Il ne faut pas que ce duel ait lieu!

YVAN.

Ce duel ne pas avoir lieu! Votre seigneurie n'y songe pas!... Une affaire d'honneur! Pour un militaire, c'est sacré, cela!...

ANIOUTA.

Ce duel n'aura pas lieu, te dis-je, je ne le veux pas...

YVAN.

Mais...

ANIOUTA.

Je ne le veux pas!... Où devais-tu porter cette boîte?

YVAN.

Dans le drowski.

ANIOUTA.

Est-il attelé, le drowski?

YVAN

Oui.

ANIOUTA.

Écoute-moi bien... Porte cette boîte dans le drowski... ne dis rien à personne et quand le colonel prendra place dans la voiture et que tu seras près de partir, regarde à cette fenêtre...

Elle lui montre une des fenêtres du fond.

YVAN.

A cette fenêtre?...

ANIOUTA.

Oui. Si je frappe un coup contre la vitre, tu partiras, et puis, au moment de franchir la porte de la cour, tu jetteras brusquement la voiture contre la grosse borne de pierre.

YVAN.

Sainte Vierge! mais nous verserons!...

ANIOUTA.

Justement!

YVAN.

Mais le drowski se brisera...

ANIOUTA.

C'est ce qu'il faut!

YVAN.

Mais le cheval se couronnera...

ANIOUTA.

Tant pis!

YVAN.

Mais le colonel se blessera!

ANIOUTA.

Ah! par exemple! si tu es assez maladroit pour cela!...

YVAN.

Mais... mais moi, enfin, ma chère maîtresse, en tombant de mon siège, je me briserai les os!...

ANIOUTA.

C'est bien la peine d'être le premier cocher de Smolensk pour ne pas savoir verser comme il faut!... Voyons, c'est entendu...

YVAN.

Mais...

ANIOUTA.

Pas de mais... Un coup à la fenêtre?...

YVAN, résigné.

Un coup à la fenêtre...

ANIOUTA.

Et tu verseras?

YVAN.

Et je verserai...

ANIOUTA.

Bien doucement?

YVAN.

Bien doucement!...

ANIOUTA, le poussant vers la porte.

Va!... va vite!...

YVAN.

Ah!... Pauvre moujick!... il me semble déjà que la cravache du colonel...

Il se frotte le dos.

ANIOUTA.

Mais va donc!...

Yvan sort par la gauche.

SCÈNE III

ANIOUTA, seule.

Un duel!... J'en étais sûre!... Mais pas pour une femme... Pour une autre!... Ah! je ne l'aimerais plus... Ne pas l'aimer!... Qu'ai-je dit?... Je l'aime donc?... Eh bien! oui!... malgré son titre de tuteur, malgré son indifférence, simulée peut-être!... Malgré tout cela, je l'aime... je le sens... je ne l'ai jamais senti comme aujourd'hui... Lui, blessé!... Lui, mort peut-être... mais j'en mourrais, moi! Une affaire d'honneur!... Un propos malveillant lancé au hasard de la causerie, dans la fumée du cigare... et s'égorger pour cela! L'honneur... voilà un grand mot que les hommes ont toujours à la bouche... j'en connais un plus doux que nous autres femmes nous avons dans le cœur. (Écoutant.) Des pas... Lui sans doute... (Regardant la pendule.) Plus qu'un quart d'heure à moi... Le voici!...

Elle s'asseoit sur la chaise-longue, prend un livre sur la table, et a l'air de lire attentivement. — Pendant toute la scène suivante, elle ne cesse de regarder la pendule à la dérobée.

SCÈNE IV

LE COLONEL, ANIOUTA.

LE COLONEL, entrant sans la voir.

Yvan!... Yvan!... (Apercevant Aniouta.) Aniouta!... (A part.) Ah!... j'aurais préféré ne pas la revoir!...

ANIOUTA.

Eh bien, méchant tuteur, vous ne me dites pas bonjour?

LE COLONEL, l'embrassant sur le front.

Chez moi, de si bonne heure! Quelle raison?...

ANIOUTA, lui montrant le livre qu'elle lit.

Un article de la *Revue des Deux-Mondes*.

LE COLONEL.

Vous plaisantez?...

ANIOUTA.

Non pas!... Tenez... c'est cet article-là!... « *Les Russes chez eux.* » Je l'avais commencé hier soir, il m'avait vivement intéressée et comme j'avais laissé la brochure sur cette table...

LE COLONEL.

C'est bien vrai cela?

ANIOUTA, souriant.

Tout ce qu'il y a de plus vrai!...

LE COLONEL, à part.

Elle rit!... Elle ne sait rien...

ANIOUTA.

Avez-vous remarqué combien l'on s'occupe de nous en France depuis quelque temps? Nous sommes tout à fait à la mode sur les bords de la Seine... nous défrayons le théâtre et le roman... (Montrant la revue.) On fait sur nous force études... plus ou moins exactes... Enfin, ces braves Français sont légèrement atteints de russomanie, convenez-en...

LE COLONEL, qui l'a à peine écoutée, regardant la pendule, à part.

Plus que dix minutes...

ANIOUTA.

Ah çà! mais qu'est-ce vous avez, mon cher tuteur... vous paraissez tout agité ce matin... vous ne pouvez tenir en place...

LE COLONEL.

Moi?

ANIOUTA.

Vous ne m'écoutez pas du tout, vous si attentif d'ordinaire...

LE COLONEL.

Moi!... ne pas vous écouter... Mais si... chère enfant, mais si... (A part.) La boîte n'est plus là... Yvan l'aura descendue sans doute...

ANIOUTA.

Voyons... que cherchez-vous à présent!... Savez-vous que je vais me fâcher?...

LE COLONEL, la regardant, un peu ému.

Ma chère Aniouta...

ANIOUTA, lui désignant un siège, près d'elle.

Asseyez-vous là... que je vous lise cet article...

LE COLONEL, vivement.

Merci !... je l'ai déjà lu...

ANIOUTA.

La moitié des pages n'en est pas coupée...

LE COLONEL.

Je l'ai lu au cercle.

ANIOUTA.

C'est cela... au cercle !... comme vous y allez souvent depuis quelque temps à votre vilain cercle... Savez-vous que vous remplissez tout juste envers moi vos devoirs de tuteur ?

LE COLONEL, toujours distrait.

Par exemple !...

ANIOUTA.

Faut-il vous rappeler ce que vous avez promis à ma respectable tante, la douairière Raïssa Pavlovna, quand elle m'a confiée, moi, pauvre orpheline, à vos soins vigilants?... (Le colonel regarde l'heure. — Léger mouvement d'impatience.) « Je serai un second père pour elle, avez-vous dit... je ne la laisserai jamais seule... Avant six mois je lui aurai trouvé un mari... »

LE COLONEL, se levant un peu brusquement.

Ah ! vous vous plaignez...

ANIOUTA.

Je ne me plains pas... je constate seulement. Or, voilà plus d'un an que nous avons quitté Pétersbourg... plus d'un an que nous tenons garnison dans cette triste résidence de Smolensk, la plus affreuse ville de l'Empire... Vous allez presque tous les soirs à votre cercle... J'ai vingt-trois ans... et vous ne m'avez pas encore montré le plus petit prétendant ! Convenez...

LE COLONEL, avec un peu d'aigreur.

Non, c'est cela qui vous blesse? Demain, je vous en présenterai dix...

ANIOUTA.

Et ce sera peut-être un onzième que j'aimerai mieux...

LE COLONEL, vivement.

Vous aimez quelqu'un?

ANIOUTA.

Est-ce que je l'ai dit?

LE COLONEL.

Voyons, ma chère Aniouta... parlez-moi franchement... je veux avant toute chose que vous soyez heureuse... je tiens à savoir maintenant plus que jamais...

ANIOUTA.

Une confession?

LE COLONEL.

Non... un tout petit aveu, seulement...

ANIOUTA, lui montrant un siège près d'elle.

Soit!... Alors asseyez-vous là!...

LE COLONEL, regardant la pendule.

Plus que cinq minutes!...

ANIOUTA.

Eh bien?

LE COLONEL, s'asseyant.

Voyons vite!...

ANIOUTA, après un silence.

Savez-vous, cher tuteur, que c'est bien embarrassant ce que vous me demandez là... aidez-moi...

LE COLONEL, ému.

Ne disiez-vous pas que vous aimez quelqu'un?

ANIOUTA.

Eh bien, oui!...

LE COLONEL, à part.

Ah! (Haut.) Qui est-ce?

ANIOUTA.

Allons!... bon!... tout de suite... comme cela, vous dire... cherchez un peu...

LE COLONEL.

Mais je ne pourrai jamais deviner...

ANIOUTA.

Si fait, vous le pourrez...

LE COLONEL.

Je le connais donc?...

ANIOUTA.

Beaucoup, beaucoup... (Se reprenant.) Mais mal!

LE COLONEL.

J'y suis!

ANIOUTA.

Ça m'étonnerait!

LE COLONEL.

Votre cousin Serge!... (Se levant.) J'en étais sûr!... Il valse si bien!... il conduit si admirablement le cotillon!... il a de si jolies petites moustaches!...

ANIOUTA, à part.

Comme il s'anime...

LE COLONEL.

Ah!... je ne m'étonne plus à présent que ce soit lui qui...

ANIOUTA.

Je vous ferai remarquer que je n'ai rien dit !...

LE COLONEL.

Un autre, alors ?...

ANIOUTA.

Probablement !

LE COLONEL.

Un autre... (Regardant l'heure, à part.) Moins le quart... (Il se lève.) Maudit duel... m'en aller au moment où je vais savoir...

ANIOUTA, se levant et regardant la pendule, à part.

Moins le quart... c'est l'heure. (Haut.) Eh bien !... qu'est-ce qui vous prend ?

LE COLONEL.

Moi ?... rien !... (A part.) Cinq minutes encore... je crèverai le cheval, voilà tout !... (Haut.) Voyons, ma chère Aniouta, ce que je vous demande est sérieux. Des circonstances que je ne puis vous expliquer m'obligent à insister auprès de vous, maintenant plus que jamais... Le nom de celui que vous aimez ?...

ANIOUTA.

Eh bien...

LE COLONEL.

Eh bien ?

ANIOUTA.

Eh bien, mon cher tuteur, écoutez-moi... mais d'abord, promettez-moi une chose...

LE COLONEL.

Laquelle ?...

ANIOUTA.

De donner votre consentement !...

LE COLONEL, à part, douloureusement.

Mon consentement... (Haut.) Oui... oui... oui... mais dis-le ce nom ! Veux-tu le dire?

ANIOUTA, vivement.

Ah !... enfin !... vous m'avez tutoyée... Jamais vous n'étiez resté si longtemps sans le faire... Quand vous me dites vous, comme tout à l'heure, il me semble que vous êtes fâché contre moi...

LE COLONEL, regardant la pendule, nerveux.

Décidément, tu ne veux pas parler...

ANIOUTA.

Si... mais enfin, on ne peut pas dire qui l'on aime ainsi... tout d'un coup... comme on commanderait un chapeau... Laissez-moi le temps !

LE COLONEL, très nerveux.

Le temps... le temps... (Regardant l'heure, à part.) Moins dix !... Allons, il faut partir...

ANIOUTA.

Qu'est-ce qui vous prend encore ?...

LE COLONEL.

Je suis obligé de vous quitter, ma chère Aniouta...

ANIOUTA.

Tout de suite?

LE COLONEL.

Oui... un rendez-vous, une affaire...

ANIOUTA.

Plus intéressante sans doute que tout ce que je pourrais vous dire...

LE COLONEL.

Aniouta !...

ANIOUTA.

Allez !... mon cher tuteur, allez !... mais vous me permettrez à l'avenir de garder pour moi un secret si peu important à vos yeux, que vous ne pouvez trouver cinq minutes pour l'entendre...

LE COLONEL.

Vous êtes cruelle... Voyons ! un mot... un simple mot...

ANIOUTA.

Non... quand vous reviendrez...

LE COLONEL, un peu tristement.

Quand je reviendrai...

ANIOUTA.

Sans doute !

LE COLONEL.

Eh bien ! oui, quand je reviendrai... (Affirmatif.) Et je reviendrai...

ANIOUTA, lui tendant la main, à part.

Je l'espère bien ! (Haut.) Au revoir !...

LE COLONEL, l'attirant dans ses bras et l'embrassant sur le front, très ému.

Non !... comme cela !... (Sortant rapidement.) Au revoir !

SCÈNE V

ANIOUTA, seule, très émue.

Comme il m'a embrassée... Je ne vois plus clair... mon

Dieu!... serait-ce vrai?... M'aimerait-il?... Voyons!... voyons!... ne perdons pas la tête... je ne veux pas qu'on me le tue... (Elle va regarder à la fenêtre.) Le voilà, il monte dans le drowski... Yvan regarde par ici... il attend le signal... Allons!... il le faut... (Elle frappe contre la vitre.) Il part... il s'approche de la porte... (Dans la coulisse bruit de grelots, qui cesse brusquement. Elle ferme les yeux et se recule.) Ah! je ne peux pas... je ne peux pas!... (Elle tombe sur un siège. Silence. — Relevant la tête.) Rien!... je n'entends plus rien... il est blessé peut-être... et par ma faute!... (Se levant et faisant un pas vers la fenêtre.) Je veux... je veux voir... (S'arrêtant.) Ah!... je ne peux pas... pourtant, s'il a besoin de moi... Allons!... allons!... du courage!... (Elle se dirige vers la fenêtre. Bruit de voix à la porte de droite.) Sa voix!... J'entends sa voix!... c'est lui...

SCÈNE VI

ANIOUTA, LE COLONEL, YVAN.

LE COLONEL, traînant Yvan par le cou sur la scène.

Animal!

YVAN.

Grâce!

LE COLONEL.

Triple butor!

YVAN.

Mon colonel...

ANIOUTA.

Pardonnez à ce pauvre Yvan!

LE COLONEL, à Yvan.

Verser ainsi, comme un imbécile!

YVAN.

Aïe!

LE COLONEL.

Briser le drowski!

YVAN.

Aïe!

LE COLONEL.

Casser la jambe du cheval!

YVAN.

Aïe!

Le colonel lâche Yvan.

ANIOUTA, au colonel.

Vous n'êtes pas blessé?

LE COLONEL.

Non!... rien... quelque chose là... dans le poignet...

ANIOUTA, à Yvan.

Et toi, mon pauvre Yvan?

LE COLONEL.

Je vous conseille de le plaindre! (S'avançant vers Yvan. Animal!

YVAN, tombant aux pieds du colonel.

Grâce!... que Votre Seigneurie...

LE COLONEL, voyant l'heure, à part.

Neuf heures!... (A Yvan) Allons, il ne s'agit pas de pleurer... relève-toi!... tu vas courir chez le major...

YVAN, se relevant.

Oui, mon colonel.

LE COLONEL.

Tu lui demanderas son cheval.

YVAN.

Mais...

LE COLONEL, faisant un pas vers lui.

Mais... quoi?

YVAN.

Votre Seigneurie sait bien que le cheval du major est malade!

LE COLONEL.

C'est vrai! va demander celui du capitaine Stepanytch, alors!

YVAN.

Il est à la manœuvre!

LE COLONEL.

Eh bien, va au diable! Mais il me faut un cheval ici dans dix minutes, coûte que coûte!

YVAN.

Oui, mon colonel!

ANIOUTA, bas à Yvan.

Je te défends d'amener le cheval, entends-tu?

YVAN.

Oui, Votre Grâce!

LE COLONEL, à Yvan.

Si dans dix minutes le cheval n'est pas là, je te rouerai de coups de cravache!

YVAN, perdant la tête.

Oui, mon colonel!

ANIOUTA, bas à Yvan.

Ne reviens que dans une demi-heure et je t'inonderai de kvass!

YVAN, même jeu.

Oui, Votre Grâce!

LE COLONEL.

Veux-tu bien te dépêcher, animal!... et souviens-toi de ce que je t'ai dit!

ANIOUTA, même jeu.

Fais ce que j'ai commandé, ou sinon...

YVAN, sortant, affolé.

Pauvre moujick!... pauvre moujick!...

SCÈNE VII

LE COLONEL, ANIOUTA.

LE COLONEL.

La bête brute! Verser ainsi, contre une borne qu'il a déjà tournée plus de cent fois!... C'est à croire qu'il l'a fait exprès!

ANIOUTA.

Exprès!... Quelle idée!... Voyons!... Calmez-vous!...

LE COLONEL.

Me calmer, quand il est plus de neuf heures, quand...

ANIOUTA.

Eh bien !... On vous attendra un peu... voilà tout!...

LE COLONEL.

M'attendre!... m'attendre!... Mais vous ne savez pas... (Il fait un mouvement brusque du bras gauche.) Aïe!...

ANIOUTA.

Vous souffrez... Laissez-moi voir ce que vous avez... le poignet gauche, n'est-ce pas?...

Elle lui relève sa manche.

LE COLONEL.

Heureusement !... sans cela...

ANIOUTA.

Quoi donc?

LE COLONEL.

Rien...

ANIOUTA, regardant son poignet.

Il est tout enflé... vite, vite un peu d'eau. (Elle mouille son mouchoir.) Laissez-moi faire...

Elle entortille son mouchoir au tour du poignet du colonel.

LE COLONEL.

Chère petite!...

ANIOUTA.

Voilà qui est fait... Buvez un peu, maintenant.

Elle lui verse un verre d'eau et le lui donne.

LE COLONEL, il boit.

Comme ta main tremble!

ANIOUTA.

Êtes-vous mieux?

LE COLONEL.

Oui!... tout à fait bien... et je vais...

Il fait mine de sortir.

ANIOUTA, le retenant.

Mais mon Dieu!... restez donc un peu tranquille!... Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez raisonnable?... Vous resteriez ici, au coin du feu, sur cette chaise-longue.

LE COLONEL.

Impossible!... Il faut que je sorte.

ANIOUTA.

C'est donc une affaire bien importante?

LE COLONEL.

Oui.

ANIOUTA.

Impossible à remettre?

LE COLONEL.

Oui.

ANIOUTA.

Je ne puis vous y remplacer?

LE COLONEL.

Non!... (Regardant l'heure.) Neuf heures dix... et ce maudit Yvan qui ne revient pas!...

ANIOUTA.

Laissez-lui le temps, au moins!

LE COLONEL.

Ah! il paiera cher sa maladresse, je vous en réponds!... Si vous pouviez savoir ce que ce rendez-vous manqué...

ANIOUTA.

Vous raconterez l'accident... et l'on comprendra...

LE COLONEL.

On ne comprendra pas, on ne devra pas comprendre...

(Brusquement.) Allons!... allons!... je n'y puis tenir... puisque Yvan ne revient pas, j'irai à pied, voilà tout...

ANIOUTA.

A pied?... par un temps pareil!...

LE COLONEL.

Il le faut... Adieu!...

ANIOUTA, cherchant à le retenir.

Je vous en prie... je vous en supplie...

LE COLONEL.

Ne me retiens pas, mon enfant...

ANIOUTA.

Si! je vous retiendrai... car je devine tout, à présent... vous m'avez trompée... vous allez vous battre!

LE COLONEL.

Moi?...

ANIOUTA.

Jurez-moi que non.

LE COLONEL, après une hésitation.

Eh bien!... oui, je vais me battre... tu le vois, il faut que je parte... laisse-moi...

ANIOUTA.

Non!...

LE COLONEL.

Mais tu ne comprends donc pas qu'il s'agit de mon honneur?

ANIOUTA.

Il s'agit aussi de votre vie... Vous la devez à votre pays.

LE COLONEL.

Je l'ai risquée vingt fois pour lui!... Je suis bien libre d'en disposer à mon gré, maintenant!

ANIOUTA.

Songez aux affections qui vous entourent...

LE COLONEL.

Tu sais bien que je suis seul!...

ANIOUTA.

Seul!... Et moi, vous m'oubliez donc?...

LE COLONEL.

Toi...

ANIOUTA.

Oui... moi... (Le colonel se dégage et fait un mouvement pour sortir. — Aniouta se jetant dans ses bras.) Ne partez pas... Je vous aime!...

LE COLONEL.

Aniouta!... Ciel!... Elle se trouve mal!... (Il la porte sur la chaise-longue.) Il ne manquait plus que cela!... vite! vite!... un peu d'eau... (Il trempe son mouchoir dans l'eau et le lui met sur les tempes.) Pauvre petite! comme elle est pâle... M'aimer?... Qu'a-t-elle dit ?... M'aimer?... alors que moi-même... Allons!... je suis fou!... (Lui prenant la main.) Sa main est toute froide, sa chère petite main... mais elle ne revient pas à elle... j'ai peur moi!... (Se levant.) Quelqu'un, vite!... quelqu'un!...

Il va pour sonner.

ANIOUTA, poussant un soupir.

Ah!...

LE COLONEL, sans avoir sonné, revenant à elle et se mettant à ses genoux.

Elle a soupiré... elle a parlé... Aniouta!...

ANIOUTA, ouvrant les yeux.

C'est vous, cher tuteur?

LE COLONEL.

Oui... Comment te sens-tu?

ANIOUTA.

Mieux... mais, qu'est-il donc arrivé?... (Se souvenant et se cachant la figure des deux mains.) Oh!...

LE COLONEL.

Calme-toi, mon enfant, calme-toi... Bois un peu.

Il lui donne un verre d'eau.

ANIOUTA, prenant le verre, avec un sourire.

Comme votre main tremble! C'est vous l'infirmière, maintenant... (Elle boit.) Merci.

LE COLONEL, allant remettre le verre sur la table et regardant l'heure à part.

Neuf heures vingt!... Allons!... c'était écrit...

ANIOUTA, regardant également l'heure, à part.

Neuf heures vingt!... J'ai gagné!...

LE COLONEL, l'air triste et résigné, vient s'asseoir près d'Anioutа.

Comment va-t-on?

ANIOUTA.

Tout à fait bien... Et votre poignet?

LE COLONEL, tristement.

Oh! moi!... peu importe, à présent!

ANIOUTA, avec joie.

Vous ne vous battez plus?

LE COLONEL.

C'est-à-dire qu'on ne se bat plus avec moi!

ANIOUTA.

Qu'entendez-vous par là?

LE COLONEL.

J'entends, ma chère petite, que le colonel Petrowschkoff... Mais vous n'avez pas besoin de savoir cela !

ANIOUTA, inquiète.

Si !... je veux le savoir !...

LE COLONEL.

Je vous disais tout à l'heure que mon honneur était en jeu, n'est-ce pas?... Eh bien! j'ai perdu la partie, voilà tout !

ANIOUTA.

Je ne vous comprends pas...

LE COLONEL.

Vous me comprendrez la première fois que vous sortirez à mon bras, quand vous apercevrez les gens qui me saluaient hier, détourner la tête en passant à mon côté; vous me comprendrez quand vous saurez que j'ai perdu le droit de porter l'uniforme et qu'aujourd'hui même, je vais envoyer ma démission à l'empereur.

ANIOUTA, très émue.

Comment! vous êtes...

LE COLONEL.

Je suis déshonoré... il faut voir les choses telles qu'elles sont !...

ANIOUTA..

Mon Dieu!... mon Dieu!... Mais ce n'est pas possible!... pour cela!...

LE COLONEL.

Eh oui!... pour cela !... Les lois de l'honneur sont sévères, mon enfant, mais il faut qu'elles le soient, car elles protègent un dépôt sacré!

ANIOUTA.

Et c'est moi qui suis la cause...

LE COLONEL.

Toi! pauvre chère enfant!... Je ne t'en veux pas, va!...

ANIOUTA.

C'est que vous ignorez à quel point je suis coupable! Ce duel, je savais qu'il devait avoir lieu...

LE COLONEL.

Tu le savais?

ANIOUTA.

Oui... et j'ai fait tout au monde pour l'empêcher... j'ai employé tous les moyens pour vous retenir... C'est moi...

LE COLONEL.

C'est toi?...

ANIOUTA.

C'est moi qui ai dit à Yvan de faire verser le drowski...

LE COLONEL, avec reproche.

Aniouta!...

ANIOUTA.

Eh!... oui!... c'est moi!... Pouvais-je supposer que nous en arriverions à des conséquences pareilles?... Ces lois terribles de l'honneur qui existent entrent les hommes, est-ce que je les connais, moi? Ah! folle que je suis! en voulant vous sauver, c'était moi que je perdais!... Déshonoré!... vous!... et par moi!... Jamais vous ne me pardonnerez.

LE COLONEL, doucement.

Aniouta!...

ANIOUTA.

Ah! tenez! je comprends tout maintenant... s'il en est

temps encore, réparez le mal que j'ai fait... Allez vous battre!...

LE COLONEL.

Brave enfant!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus YVAN.

YVAN.

Une lettre pour vous, colonel.

LE COLONEL, vivement à Aniouta.

Tu vois bien, il est trop tard!...

ANIOUTA, allant prendre la lettre vivement et la donnant au colonel.

Qui sait?... (Regardant la signature.) Du général Voronine...

LE COLONEL, la lui rendant.

Lis, toi!...

ANIOUTA, lisant.

« Mon cher colonel, au moment où je vous écris, votre » adversaire a dans la jambe gauche une balle qui le gêne » fort... »

LE COLONEL.

Que signifie?...

ANIOUTA, lisant.

« Excusez-moi de vous avoir privé du plaisir de la lui » envoyer vous-même... mais j'étais votre général de brigade » au Caucase, et l'insulte d'hier soir s'adressait autant à » moi qu'à vous. Vous deviez vous battre à neuf heures » avec le colonel Lomof; je me suis battu avec lui à huit

» heures... Mis tout récemment à la retraite, j'en avais le » droit... »

YVAN.

Ah! c'est bien, cela!

ANIOUTA, continuant.

« Je ne vous en ai rien dit, car j'étais décidé à ne pas » céder, et nous aurions peut-être été obligés de nous battre » tous les deux pour savoir lequel de nous se battrait avec » l'autre... ce qui eût été absurde... »

YVAN.

Je crois bien!

ANIOUTA, continuant.

« Pardon de vous avoir ainsi coupé le duel sous le pied, » et croyez-moi bien votre... » Le brave général! comme je l'embrasserais!

LE COLONEL.

Petite folle!... Et moi?... (Aniouta va pour l'embrasser, puis s'arrête, rougissante.) Eh bien...

ANIOUTA.

Je n'ose plus maintenant...

LE COLONEL.

Maintenant?... Oui! ce gros aveu... Allons, parle franc!... tu savais que j'allais me battre... c'était un moyen de me retenir, pas autre chose...

ANIOUTA.

Croyez-vous?

LE COLONEL, un peu triste.

Je crois, ma chère Aniouta, que je suis votre tuteur, que j'ai quarante ans, vous vingt-trois... et que votre tante la douairière Raïssa Paloffna serait très étonnée et très peu

contente si elle apprenait que ce mari que je m'étais engagé à vous présenter...

ANIOUTA, sans répondre, à Yvan qui est resté dans le fond de la scène.

Yvan !

YVAN, s'avançant.

Votre Seigneurie?

ANIOUTA.

Réponds franchement. Qu'est-ce que tu détestes le plus au monde?

YVAN, regardant le colonel.

Les coups de cravache !

ANIOUTA.

Et qu'est-ce que tu aimes le mieux?

YVAN, avec élan.

Le kwass !

ANIOUTA.

Et dans quelle circonstance un brave moujick boit-il le plus de kwass ?

Coup d'œil d'intelligence d'Aniouta.

YVAN, regardant alternativement Aniouta et le colonel.

Le jour du mariage de son maître... à sa santé !...

LE COLONEL, furieux.

Yvan !... (Joyeusement.) Eh bien oui !... Tu as raison !... (A Aniouta.) Chère Aniouta, je comprends maintenant ce que je n'osais m'avouer à moi-même.... Je t'aime...

Il va pour l'embrasser, s'arrêtant.

ANIOUTA.

Eh bien ?...

LE COLONEL.

C'est moi qui n'ose plus maintenant... (Lui baisant respectueusement la main.) Je vous aime, madame!

ANIOUTA.

O mon cher, cher ami! Béni soit maintenant ce duel manqué!... Nos deux cœurs étaient pleins... c'est lui qui les a fait déborder... comme la goutte d'eau fait déborder le vase...

Elle s'appuie sur sa poitrine.

YVAN, à part, gaiement.

Eh bien, vrai, ce n'était pas la peine de briser une voiture, de casser la jambe d'un cheval et de risquer ses os... (Montrant le colonel et Aniouta.) quand on pouvait commencer par là!

FIN DE LA GOUTTE D'EAU

CANUCHE

INSANITÉ

PAR

QUATRELLES

ENVOI

Mon cher COQUELIN,

Vous m'avez demandé un monologue. Votre dernière parole a été : « Ce ne sera jamais assez bête. »

Il faudrait que vous fussiez bien exigeant pour n'être pas satisfait.

A vous.

QUATRELLES.

CANUCHE

CANUCHE, dans une tenue de soirée irréprochable entre, guidé par le maître de la maison. — Il a un pliant sur lequel il s'installe et une pancarte qu'il place bien en vue, sur ses genoux.

Vous avez bien lu :

BAUDRUCHE

aveugle par amour.

CANUCHE, *gendre et successeur.*

Canuche, c'est moi. Baudruche, c'est mon beau-père. Si j'ai mis « gendre » sur cette pancarte, c'est qu'en effet, j'ai épousé la fille de Baudruche... une bonne créature... laide!... à ce qu'on m'a dit. Je n'ai jamais vu ma femme. Je l'ai épousée les yeux fermés. Elle peut être vilaine tout son soûl. Qu'est-ce que cela peut me faire? J'y trouve même une sorte de garantie... Elle est moulée comme feue Vénus, par exemple. Ça, je n'ai pas besoin qu'on me l'apprenne.

Si j'ai mis « successeur », c'est que j'ai acheté la charge de mon beau-père. Plaît-il? Parlez plus haut... je suis aveugle. Une charge d'aveugle, cela ne vous paraît pas clair? Dame, vous savez, il y a charge et charge. Sans valoir une charge d'agent de change, une charge d'aveugle a du bon. C'est plus sûr, plus paisible. Pas besoin de se démener autour de la corbeille... Vous savez? là-bas, à la

Bourse... la corbeille? Jamais je ne m'occupe de la mienne. Mon chien la tient entre ses dents. On met des sous dedans... ou on n'en met pas. Ça dépend des jours... et des saisons. Quand il faut retirer ses gants pour fouiller dans ses poches, ça ne donne pas.

Comment?... Ce que je viens faire ici? Je vais vous le dire. Quand je vous l'aurai appris, parents vénérables, ayez l'œil sur vos demoiselles. Elles pourraient toutes me sauter au cou. L'une après l'autre, je ne dis pas. Ensemble!... empêchez ça.

Car... j'ai un but, un but philanthropique. Et quand un aveugle a un but, voyez-vous, rien ne peut le détourner de son but. Un rien vous distrait, une mouche qui vole vous attire... L'aveugle dédaigne la mouche qui passe. Je vais droit à mon but... mon but... toujours mon but.

Je ne suis d'ailleurs pas un aveugle comme un autre. D'abord, je suis réellement aveugle... et si l'on rencontre à chaque pas des clair-voyants qui n'y voient goutte, ça ne se voit pas tous les jours et sous toutes les portes cochères, un aveugle qui n'y voit pas.

Mais, revenons à mon but... mon but... toujours mon but.

Vous voyez en moi le saint Vincent de Paul des jeunes personnes à marier. Oui, mesdemoiselles, faire des mariages, voilà mon but. Comment?... Vous vous demandez comment. Vous me prenez pour un vulgaire M. de Foy. Détrompez-vous, je ne relève d'aucune agence. Ce ne serait pas la peine d'être aveugle.

Il y a mariage et mariage. On n'y saurait regarder de trop près. Mon beau-père, tenez... en manière d'exemple... mon beau-père avait en 1848 les plus beaux yeux du monde. Il était amoureux d'une petite modiste du Gros-Caillou. Les modes, au Gros-Caillou, sont loin d'être une spécialité fameuse et productive comme le sont les moulins de Montmartre et les députés de Cahors. La pauvre petite modiste végétait sur les confins du Champ de Mars, façon-

nnat des coiffures incompréhensibles pour les élégantes du cru et des casquettes pour les invalides, dans le sous-sol d'un charcutier complaisant. Ce programme est loin de réaliser le bonheur parfait.

Sa mère, après avoir joué pendant vingt-cinq ans les grandes coquettes au Théâtre-Royal des Batignolles, la mit maladroitement au monde, certain soir de 1829. Voulant perpétuer dans sa famille le souvenir d'un mélodrame célèbre qui lui avait attiré quelques succès, elle avait donné à son enfant le nom, peut-être un peu long et prétentieux de « *Malvina, ou la réparation.* » Et, en effet, quelques petites « réparations » ne lui eussent pas été inutiles, car la pauvre mignonne était borgne de naissance.

Elle avait dix-huit ans depuis deux heures, lorsque Baudruche la rencontra au bout d'une corde. Il faisait bon vivre ce jour-là. Il y avait de l'amour dans l'air. On ne le voyait pas, mais, positivement, il y en avait.

Accroché à une corde à nœuds, suspendu entre la gouttière et le trottoir, mon futur beau-père badigeonnait sans songer à mal, la façade d'une maison de la rue de Grenelle, lorsque son regard plongea dans une petite chambre proprette au fond de laquelle une adorable créature s'habillait.

Il faut croire que le hasard lui révélait de bien merveilleuses choses, car Baudruche lâche son pinceau, qui s'en fut étoiler de blanc la chaussée, et poussa un « Oh! la belle fille! » qui attira l'attention de la Diane du Gros-Caillou.

Il faut croire que le badigeonneur était vraiment beau, car la jeune personne, après s'être enveloppée dans les rideaux de son lit, leva son œil au ciel... ou au plafond... je ne sais plus au juste et s'écria : « Oh ! le bel homme! »

Mon futur beau-père descendit quatre à quatre les huit nœuds qui le séparaient de l'apparition en question, enjamba la fenêtre et dit :

« Mademoiselle, excusez-moi si je tombe ainsi chez vous sans tirer votre cordon de sonnette, mais il y allait de ma vie. Une minute de plus, ébloui, paralysé par l'admiration,

je lâchais tout et vous étiez responsable de ma mort. J'ai voulu vous éviter ça. »

Cette entrée en matière fit rire la jeune personne tant et tant, que notre artiste ne reprit sa besogne que le surlendemain.

Malvina, ou la réparation, était borgne; je crois avoir eu l'honneur de vous le dire. Il importe de ne pas l'oublier.

Au bout de quelques mois de surnumérariat, mon beau-père, en homme consciencieux qu'il était, lui offrit sa main et tout ce qui s'ensuit. La jeune fille baissa les yeux et lui répondit :

« Vous n'y pensez pas, mon ami. L'amour vous aveugle aujourd'hui; mais vous n'auriez bientôt que du dédain pour la pauvre borgne. Regardez-y de plus près. Trois yeux pour deux, ce n'est pas assez. Vous me jetteriez mon œil à la tête.

— Si j'étais borgne, m'épouseriez-vous? demanda Baudruche, entraîné par la passion.

— Non, mon ami. Je n'épouserai qu'un aveugle. »

Le soir même Baudruche revenait faire sa demande avec une clarinette et un caniche... Malvina avait déménagé.

C'est alors qu'il loua cette borne sur laquelle il demeura assis tant d'années. Le percement de la rue des Pyramides fut pour lui un coup de fortune. Il avait un bail de vingt ans, sa borne était sur le tracé de la préfecture. Il réclama au jury d'expropriation sept cent trente-cinq mille francs. La ville refusa... il y eut procès... L'empereur qui tenait à ce que les travaux s'achevassent promptement, crut devoir intervenir. Il fit venir Baudruche et lui offrit quarante-cinq francs et une sous-préfecture. Baudruche demeura inébranlable. Le jury lui alloua sept livres dix sous. Ces sept livres dix sous furent l'origine de sa fortune. Ils lui permirent d'acheter une clarinette... cette clarinette sacrée qu'il m'a cédée en même temps que sa charge.

Vous me direz que pour sept livres dix sous on n'a pas

une clarinette à queue de chez Érard. Qu'importe! C'est la manière de s'en servir qui fait tout.

Sans clarinette, comment se faire chasser des cours? Vous aurez beau crier pendant une heure; « Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui a eu les yeux broyés par l'express de Marseille, messieurs, mesdames, faites-lui la charité, » vous en serez pour vos frais de salive. Mais, entonnez « la Marseillaise » ou « Nones qui reposez, » aussitôt, toutes les fenêtres s'ouvrent et l'on vous jette à la tête une grêle de gros sous.

Un des premiers, Baudruche interpréta la musique de Wagner; aussi le mit-on partout à la porte avec un tel ensemble qu'il acquit promptement assez d'aisance pour prétendre à la main de ma future belle-mère.

Sidonie Nectar était la fille unique du plus important des chiffonniers du boulevard Montmartre. Je vous vois... ou, plutôt, je vous entends sourire. J'ai l'oreille très fine. Il y a chiffonnier et chiffonnier, comme il y a chiffon et chiffon. Les ordures du boulevard Montmartre ne ressemblent en rien à celles du reste du monde. Un amateur les reconnaîtra entre mille. Le voisinage des cafés, des restaurants et des cercles leur donne une saveur toute particulière. On y trouve des couverts, des bijoux, des corsets, des peignes d'écaille, des chaînes de montre... et cætera.

Sidonie reçut en dot les ordures de tous les numéros pairs du boulevard, depuis le faubourg Montmartre jusqu'à la rue Drouot. Une fortune! Elle exploita dix-huit ans cette mine précieuse. Épouse incomparable, elle déposait tous les matins son époux au coin de la borne où, tous les soirs, sa journée faite, elle revenait pieusement le reprendre. Aujourd'hui, propriétaire d'un *buen-retiro* à la Villette, elle achève doucement de vivre auprès de son mari et de ses enfants. Les garçons, sous la direction habile de leur père, apprennent à être aveugles; tandis que les filles, guidées par leur mère, étudient le chiffon.

Quand vient le dimanche, il faut les voir tous s'exercer.

Les fils traversent à tâtons les quartiers populeux. Les cadets tendent la main, les aînés jouent de la clarinette. La mère attentive voit-elle une ordure intéressante à étudier, vite! elle la cueille et, la montrant à sa petite famille : « Qu'est-ce que c'est que ça? demande-t-elle. Quel parti en peut-on tirer? Quel négociant en donnera le meilleur prix? » L'enfant qui a le mieux répondu obtient la loque ou le tesson. Tout est matière à étude pour les natures d'élite.

Mais... je m'écarte sensiblement de mon but... J'y reviens. Je suis venu, mesdames et messieurs, assurer le bonheur de vos filles chéries. Que faut-il pour qu'on les apprécie? Les mettre en évidence. On a, dans ce but, usé tous les moyens. Elles ne chantaient pas dans le monde... elles y chantent :

Veux-tu mon cœur?...
Veux-tu mon âme?...
Veux-tu ma main?...
Enfin, qu'est-ce que tu veux?

Elles jouent la comédie... elles jouent du violon... elles disent des vers :

« Mon cœur lassé de tout, même de l'inconstance... »

Ou bien encore :

« J'ai dans l'âme un feu qui la ronge. »

Tout cela est usé. Apprenez-leur la clarinette. Je vous jure qu'on les remarquera. Quoi de plus charmant que leurs lèvres roses baisant l'embouchure d'ébène, que leurs doigts fins courant sur l'argent et le buis? Pensez-y. Il faut se faire à cette idée-là. Quand vous vous y serez faits, n'oubliez pas votre serviteur : Canuche, Octave Canuche, clarinettiste solo des *Cours* du Nord : (Montmartre et la Villette) aveugle par vocation, rue Beauregard... à votre service.

FIN DE CANUCHE

L'ÉCRAN BLEU

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGES

HENRI D'ARTIGNY.....	M. BAILLET,	de la Comédie-Française.
HORTENSE DE VAUVRAY.....	Mlle THÉNARD,	

L'ÉCRAN BLEU

A Mlle J. Thénard.

Salon chez madame de Vauvray.

SCÈNE UNIQUE.

D'ARTIGNY, MADAME DE VAUVRAY.

Lui, assis à gauche de la cheminée, face au public, les pincettes à la main, regarde vaguement danser la flamme, immobile et l'esprit très loin. — Elle, assise à gauche du guéridon, travaille au métier à un écran fond bleu avec couronne de fleurs et écusson au milieu.

ELLE, après un très long silence.

Et... alors?

LUI, tressaillant, sortant de sa rêverie.

Hein?

ELLE.

Depuis un grand quart d'heure, au moins, vous êtes là, immobile et muet. (Sur un mouvement qu'il fait, se levant et venant derrière la table.) Non, je ne vous demande pas d'excuses... je ne vous fais pas de reproches... A quoi pensiez-vous?

LUI.

Mon Dieu, je pensais...

ELLE.

A rien... Non, à quelque chose?

LUI.

Oui, mais c'est difficile à dire, ou plutôt, peut-être, à comprendre.

ELLE.

Merci.

LUI.

A... faire comprendre : c'est si vague et si précis tout à la fois, la pensée... (Elle lui sourit en signe de pardon. Lui, très sincère et avec une grande bonhomie.) Je réfléchissais... à toutes les choses... (Il s'assied à droite près de la table.) charmantes... que je vais pouvoir me rappeler cet hiver.

ELLE.

Quelles... choses?

LUI.

Eh bien mais... ces deux mois, passés ici, avec vos amis, à la campagne.

ELLE.

Vous la détestez, la campagne.

LUI.

C'est vrai mais, d'abord, n'est-ce pas vous qui m'avez invité à y venir et le devoir d'un galant homme, n'est-il pas, avant tout...

ELLE.

D'être poli?... Etes-vous assez malhonnête!... Ensuite..?

LUI.

Ensuite, comme j'adore Paris, vous le savez, et comme

à un moment donné, on se fatigue toujours un peu de ce qu'on aime le plus et le mieux, je n'ai pas été fâché, je l'avoue, d'y venir quelque temps, à cette campagne, pour y retremper d'autant mon amour de la ville.

ELLE.

C'est du Machiavel. Mais, quel plaisir, alors, pourrez-vous prendre, une fois que vous y serez réinstallé, dans votre ville, à vous retracer des tableaux champêtres?

LUI.

C'est bien simple : je ne les aurai plus.

ELLE.

Oh! oh! Mais non, ce n'est pas simple, c'est très compliqué, au contraire, votre... système. (Elle se lève, va à la cheminée prendre une pelote de soie qu'elle a d'abord cherchée sur la table, puis se chauffe les pieds, debout.) Ainsi, vous prétendez... ou plutôt, non : vous êtes comme les enfants, tout bonnement, lesquels ne veulent jamais que ce qu'on ne peut pas leur donner, être à hier, par exemple, ou bien avoir la lune.

LUI.

Eh! les enfants sont les seuls êtres vraiment sensés que je connaisse! Quant... au désir d'avoir la lune, lorsque j'étais petit, je ne mangeais jamais ma soupe que tout à fait refroidie, tant je m'absorbais dans la contemplation des nuages de la fumée. J'aime toujours les nuages.

ELLE.

Vous devez être très malheureux.

Elle vient se rasseoir à sa place.

LUI.

Profonde erreur!... (Il se lève.) Il n'y a de réellement bon que ce qu'on ne tient plus ou ce qu'on ne tient pas encore; ce dont on peut se souvenir, quitte à regretter, et ce

qu'on peut espérer... quitte à désespérer... comme l'amant de la belle Philis !... Je vous disais que j'aime les nuages? une fois, je les ai traversés en ballon; ça a failli m'en dégoûter pour la vie. L'ombre, voyez-vous, il n'y a que l'ombre.

ELLE.

Alors, la proie?

LUI.

Peuh ! je n'ai jamais été grand chasseur.

Il remonte.

ELLE.

Ah çà, mais décidément, vous causez, vous? Depuis deux mois, c'est la première fois que je m'en aperçois.

LUI, au fond.

Le moyen de placer un mot ! vous étiez si entourée.

ELLE.

Ne faisiez-vous pas partie de l'entourage ?

LUI.

Moi, c'est différent.

ELLE.

Bah !

LUI.

Sans doute !... Il y avait là un tas de messieurs, de dames, de demoiselles !... C'était un bourdonnement, un tapage, un tumulte !... du matin au soir, tout cela chantait, courait, dansait, criait, mais... mais ne causait jamais. (Il descend à droite, seulement jusqu'à la table.) Je me rappelle avoir quitté un appartement... adorable, ayant vue sur de grands jardins les plus beaux du monde parce que, non loin, était une caserne et qu'on entendait continuellement le tambour. Ce que le son

du tambour chasse la pensée, c'est inimaginable, monstrueux !

ELLE.

Alors, c'est... quelque chose comme un souvenir de caserne que vous allez emporter d'ici, pour votre hiver ; un souvenir de garnison ?

LUI.

Oh !

ELLE.

Dam.

Un silence.

LUI, prenant son chapeau sur le piano.

Et... c'est... toujours demain que vous quittez la campagne ?

ELLE.

Cette demande ! Puisque nous prenons le même train : dix heures quarante-neuf ; ah ça ! Où êtes-vous donc ?

LUI.

Moi, je...

Il redescend, le chapeau à la main.

ELLE.

Comment, vous vous en allez..?

LUI, montrant la pendule.

Dam... oui...

ELLE.

A huit heures et demie ?... Pour un homme qui déteste le bruit, vous n'aimez guère le calme. Du temps qu'il y avait tout ce tas de monde si tapageur, hier encore, alors que vous ne trouviez pas le moyen de placer un mot, vous ne vous retiriez jamais avant onze heures, jamais... et au-

jourd'hui que, pour la première fois, nous pouvons causer, puisque nous ne sommes que tous les deux...

LUI.

Justement....

ELLE.

Est-ce que vous craindriez de me compromettre ?

LUI.

Je craindrais... d'en avoir l'air.

ELLE.

Oh ! mon ami !... vous nous calomniez... car je ne veux pas vous faire l'injure de vous croire un fat... Allons, posez votre chapeau, et, tenez, mettez une bûche au feu. (Il obéit.) Et, racontez-moi toutes sortes de belles histoires... Continuons de causer tandis que je travaille.

LUI, tout pensif devant sa broderie.

Oui... à ce machin-là.

ELLE.

Ce machin-là, mon écran ! qui sera si joli, quand il sera monté... n'est-ce pas ?

LUI.

Très joli, oui.

ELLE.

Ça ne vous plaît pas?

LUI.

Si, si, au contraire...

ELLE.

Seulement?... — Il y a un seulement... dans votre voix, dans vos yeux.

LUI.

Pas le moins du monde, je vous assure.

ELLE.

Tiens, vous mentez?... Au fait, puisque vous causez!.. Mais, voyons, soyez franc : qu'est-ce qui vous choque, qu'est-ce qui vous déplaît?

LUI.

Eh!... je cherche...

ELLE.

Vous voyez bien...! — La couronne de fleurs?

LUI.

Oh! non; elle est d'une grâce parfaite; c'est harmonieux, c'est léger.

ELLE.

L'écusson?

LUI.

Non plus; il est bien.

ELLE.

Le fond?

LUI.

Il est bleu : couleur de ciel.

ELLE.

Vous auriez voulu... quelques nuages, peut-être?

LUI.

Oh!

ELLE.

Avec un petit ballon?

LUI.

Vous êtes méchante.

ELLE.

Alors, quoi?

LUI.

Je ne sais pas, je ne vois pas au juste... c'est une sensation que je n'analyse pas. Tout cela est fort élégant, très délicat, très joli... et pourtant, il y a quelque chose qui cloche, il me semble; oui, quelque chose... seulement, quoi?...

ELLE.

Tenez, vous ne vous y connaissez pas.

LUI.

C'est possible. — Il y a un temps infini que vous travaillez à cela!

ELLE.

Depuis que je suis ici, deux mois...

LUI.

Ah! je sais bien. (Avec la vivacité propre aux résolutions soudaines, appuyé sur le dossier de la chaise qui est derrière la table.) Figurez-vous...

Il s'arrête court.

ELLE.

Allez, j'écoute.

LUI.

Non, rien, je... C'est presque terminé?

ELLE.

Comme vous pouvez en juger. Je vais avoir fini.

LUI.

Tout à fait...?

ELLE.

Sans doute. Tant que quelque chose n'est pas fini tout à fait, ce n'est pas fini du tout.

LUI, pensif, allant s'asseoir sur le pouf.

Tout à fait..? pas du tout..? très juste.

ELLE.

Ce soir, à onze heures environ... l'heure où vous vous retirez quand il y a trop de monde pour votre goût.

LUI.

Ce soir... C'est étonnant comme vous travaillez vite.

ELLE.

Ah çà! vous ne savez plus ce que vous dites..? Tout à l'heure... — Eh! bon Dieu!... Quelle est cette contemplation extatique?

LUI.

Figurez-vous...

ELLE.

Au fait, oui, c'est une idée. Si on y revenait un peu, à ce... Figurez-vous... interrompu de tout à l'heure. Asseyez-vous : Je me figure.

LUI.

Figurez-vous... que... depuis que cet écran est commencé. j'attends qu'il soit fini.

ELLE.

Moi aussi.

LUI.

Ah! mais, vous, c'est pour le mettre devant le feu.

ELLE.

Bien entendu, un écran... Et vous?

LUI.

Moi...

ELLE.

C'était sans doute pour me dire que vous le trouviez... raté.

LUI.

Ah!... (Se levant, avec humeur, remonte un peu au milieu et regardant la cheminée.) Devant le feu! Tenez, quand j'y pense, cela me met en colère, presque!... Je me représente tous les gens qui, cet hiver, vont se croire tenus de vous adresser leurs compliments sur vos doigts de fée... Doigts de fée, oui; vous verrez si votre M. Grévineau-Larpand ne se sert pas de cette expression... fade.

ELLE.

Bon! Vous en voulez à ce pauvre Grévineau, maintenant!

LUI.

Non, je ne lui en veux pas. Pourquoi lui en voudrais-je?... Je me demande seulement comment vous consentez, vous, à recevoir un être aussi... platement ennuyeux.

ELLE.

C'est un fort honnête homme et de la meilleure compagnie. (Sur un mouvement de Lui.) Le plus grand ami de feu mon mari.

LUI, descend à gauche, avant-scène.

Niais!... J'aurais dû m'en douter.

ELLE.

Pourquoi, s'il vous plaît?

LUI.

Parce qu'il vous fait la cour.

ELLE, haussant les épaules.

Décidément, j'ai parlé trop tôt et je retire ce que j'ai dit; vous ne savez pas causer. (Elle va au piano où elle cherche, parmi les cahiers de musique, un modèle de tapisserie colorié qu'elle garde en main.) Vous vouliez vous en aller tout à l'heure, j'aurais bien fait de ne pas vous retenir... pour votre honneur... Sans

doute, vous ne m'avez dit que des choses malsonnantes, (Revenant un peu vers Lui.) que vous haïssiez la campagne, que vous n'y étiez venu que par politesse, que ma société était insupportable, que mon écran était affreux et que j'enchaînais à mon char des Grévineau platement ennuyeux.

LUI.

Ai-je dit... tout cela?

ELLE.

A moins que je ne l'invente.

LUI.

Alors, je vous ai froissée?

ELLE.

Oh! agacée, tout au plus.

LUI.

Ah! j'en suis bien heureux! Ainsi, mes paroles ne vous sont point indifférentes?

ELLE, marchant tout à fait sur lui.

Ah ça! mon pauvre d'Artigny, avez-vous fait une gageure ou, sérieusement, êtes-vous malade? Faut-il vous soigner ou s'agit-il de vous faire gagner un pari?

LUI.

Un pari? quel... pari?...

ELLE.

Est-ce que je sais, moi?... Et puis, en tous cas, ne me regardez pas avec ces yeux égarés; vous finissez par m'effrayer.

LUI.

Oh! soyez tranquille. (Très calme.) Tant que cet écran ne sera pas fini, vous n'avez rien à craindre.

ELLE.

Plaît-il?

Elle se rassied après une seconde d'étonnement.

LUI.

Est-ce que vous reviendrez ici, l'an prochain?

Assis à gauche, avant-scène.

ELLE.

Heu! Je ne sais pas. Peut-être irai-je dans le Midi avec ma mère... Il n'y a du reste, et ne peut y avoir encore rien de décidé; tout dépendra de sa santé et... des circonstances.

LUI.

Quelles... circonstances?

ELLE.

Hum! Vous êtes curieux.

LUI.

Si l'on n'était ni curieux, ni bavard, à quoi se réduirait la conversation?

ELLE.

Mon Dieu, que tout cela est bien dit et que vous savez donc trouver le fin des choses! On ne peut vous résister et il vous faut tout avouer... Sachez donc qu'il y a de sept à huit mois d'ici à l'été prochain, que les flots ne sont pas seuls changeants et que tout ce qui peut se produire en sept ou huit mois est incalculable. En sept ou huit mois! Mais je puis mourir, entrer au couvent ou... me marier!

LUI, se lève, furieux.

Avec M. de Grévineau-Larpand?

ELLE, haussant légèrement les épaules.

Cette solution me paraît peu probable.

LUI, remontant.

Pourquoi pas? Quand, en deux mois, on a valsé dix-sept fois avec un homme!...

Il marche fiévreusement à droite et au fond pendant tout ce qui suit.

ELLE.

Vous avez compté?...

LUI.

J'ai compté... j'ai compté... les valses! Quant aux polkas, aux quadrilles... il aurait fallu pâlir sur les chiffres.

ELLE.

Que ne m'invitiez-vous?

LUI.

Vous savez bien que je ne danse pas.

ELLE.

Eh bien, alors?

LUI.

Eh bien, j'ai tort. J'ai tort, puisque vous avez l'air d'avoir raison! M. de Grévineau-Larpand est un sylphe et je m'incline, moi lourdaud, devant cet Apollon au pied léger, cet Ocyppe!

ELLE.

Ne plaisantez pas; il est plus poète qu'il n'en a l'air. J'ai là, de sa main, dans mon album, un quatrain fort galant... Voulez-vous voir? Sur le piano, là-bas.

LUI.

Je vous rends grâces... Je ne me sens point en humeur de déclamer la prose plus ou moins rimée de ce monsieur! Je vois d'ici : « son âme » correspondre à : « sa flamme! »

ELLE.

La rime n'est-elle pas excellente?

LUI.

Mon Dieu, madame, si vous le trouvez si parfait, pourquoi l'avoir la s é ; art r? Vous allez horriblement souffrir!... Être séparée de lui pendant deux jours.

ELLE, éclatant de rire.

Ah! mais, vous voilà tout à fait en colère! Dites-moi tout de suite que je suis prête à lui sacrifier et la vie et l'honneur!

LUI.

Eh! Madame, une femme ne sacrifie jamais rien tant que cela; elle est de sang-froid... (Sur un geste qu'elle fait.) Oh! quatre-vingt-dix-neuf fois sur... sur quatre-vingt-dix-neuf.., n'abandonnant que ce qui lui convient et à qui lui plaît... « A bon escient! » telle est la devise.

ELLE.

Oh!

LUI.

Sans doute! On ne se sacrifie pas, on se fait plaïsir, voila tout!... Tenez, je n'ai jamais connu qu'une seule femme qui se soit sacrifiée, mais là, ce qui s'appelle sacrifiée! Elle était jeune, elle était belle, et jolie, même, et riche avec cela, et noble, et tout! Elle épousa, la pauvre créature, un misérable qui l'aima tant toute sa vie qu'elle mourut sans avoir jamais pu trouver l'instant de le tromper!

ELLE.

Il était écrit que je devais attendre ce soir pour apprendre à vous connaître... Je ne sais pas si vous pensez ce que vous dites là, mais vous vous révélez sous un jour tout nouveau pour moi. Seulement, je m'explique peu votre caractère; comment tous vos nuages et... tous vos ballons ont-ils bien pu vous amener au plein scepticisme? Car... vous niez tout, puisque vous niez... la passion!

LUI.

Je ne la nie pas! Ne l'ayant jamais rencontrée, je me dis qu'elle existe peut-être... Et puis... en voilà, un mot : la passion! sur le sens duquel il s'agirait de s'entendre! Que représente-t-il? Où trouver des faits qui l'attestent et l'expliquent?

ELLE.

Les exemples abondent.

LUI.

Oh! Dans l'antiquité, je sais bien, oui. Nous avons... Héro et Léandre, n'est-ce pas?... Héro et Léandre! C'est très joli, en vers... en vers grecs : (Déclamant.)

Ειπέ, θεά, κρυφίων ἐῆιμάρτυρα λύκνον ἐρώτων...

Mais vous m'épargnerez de vous parler... latin. D'ailleurs, on n'a pas toujours un détroit sous la main et, quand on l'aurait... ça ne se fait plus. Est-ce que vous vous représentez un contemporain, un homme moderne, un personnage de Manet, un monsieur, en redingote et en gibus, M. de Grévineau-Larpand, traversant... la Seine à la nage, au lieu de prendre le pont des Arts?

ELLE.

Ah! vous faites de l'esprit, maintenant, comme si vous n'en n'aviez pas!

LUI.

Je ne songe nullement à faire d'esprit, je suis logique, voilà tout. Aujourd'hui, quand on va voir... sa belle, on prend un parapluie, s'il pleut; une voiture, s'il y a de la boue; un cache-nez, s'il gèle et le plus long s'il fait beau temps, car on n'est pas plus pressé qu'ému et l'on entre parfaitement rire aux Variétés s'il est trop tôt ou jouer au Cer-

cle, s'il est trop tard... Le plus clair, si on ne la voit pas, c'est qu'on fume davantage.

ELLE.

Voilà les hommes!... Et c'est à cela que nous sommes fidèles!

LUI.

Hum! La fidélité...

ELLE.

Eh bien, quoi, la fidélité?... Monsieur l'insolent!

LUI.

La fidélité... la fidélité...

ELLE.

Ça n'existe pas?

LUI.

Tout arrive, mais... — Un philosophe, un jour...

ELLE.

Est-ce historique?

LUI.

C'est chinois... Un philosophe, un jour, en Chine, aperçut une femme vêtue tout de blanc, — le deuil du pays, — éventant sans relâche la terre qui recouvrait une tombe nouvelle. N'arrivant pas à deviner quel pouvait être le but de cette femme, notre homme l'interrogea... Hélas! lui dit la dame, je suis veuve depuis trois jours et, comme mon époux m'a fait jurer de ne me point remarier avant que la terre ne fût sèche sur sa tombe, j'aide le soleil avec mon éventail.

ELLE.

Achevez.

LUI.

C'est tout.

ELLE.

Oh! non; non, ce n'est pas tout du tout.

LUI.

Comment...?

ELLE.

Il y a le... dénouement.

LUI.

Je l'ignore... absolument.

ELLE.

Je vais vous l'apprendre... Comme la veuve était jeune et jolie, votre... philosophe alla quérir un second éventail... très grand... et s'en vint la seconder... énergiquement. Ah! la besogne fut bientôt faite, allez.

LUI, malicieux.

Et alors?

ELLE.

Monsieur!...

LUI.

Bon, bon; mais, enfin, que prouvez-vous avec votre dénouement?

ELLE.

Que les femmes manqueraient moins souvent à la foi jurée si les hommes, ces grands moralistes.., ne les entraînaient pas de force dans le mauvais chemin.

LUI.

Oh! de force!...

ELLE.

De force; je l'ai dit et je le maintiens... Et je vous le prouverais tout de suite jusqu'à l'évidence si je pouvais travailler en discutant, seulement je veux que cet écran soit

fini ce soir. Mais, vous-même, l'homme logique par excellence, que prétendez-vous prouver avec tous vos discours, toutes vos paraboles, et quelle conclusion tirez-vous bien des douceurs que vous venez de prodiguer au sexe moins laid que l'autre, auquel j'ai l'heureux désavantage d'appartenir?

LUI.

Je conclus, madame, que, bien décidément, les femmes ne valent pas le diable, puisque vous qui avez trois fois, dix fois, cent fois plus d'esprit, de finesse et de tact que toutes les autres, vous vous laissez courtiser... Courtiser!... Le bête de mot!... courtiser par le premier venu sans vous occuper de savoir si ce que l'on vous offre est ou non digne de vous! Ah! je l'avoue! en présence de cette inconsciente et déplorable... coquetterie dont je ne peux même pas vous faire un crime, j'envie le sort des sages qui aiment à chaque instant ou qui n'aiment jamais!

ELLE.

Voilà qui est charmant pour moi; mais... que font donc, selon vous, les gens qui ne sont pas des sages?

LUI.

Ils n'aiment qu'une fois... et sont très malheureux.

ELLE.

C'est de vous qu'il est question?

LUI.

Non, madame, non; et d'ailleurs, il vous importerait peu... Je ne suis pas fait pour inspirer de l'amour, je ne sais ni danser, ni chanter la romance, ni mettre de cosmétique à ma moustache; je suis inculte, au moral comme au physique, sans nullement chercher à me civiliser; depuis deux mois, j'ai fait tache au milieu de la gaieté générale de votre maison, — fausse note dans la symphonie — Sans vous en douter, vous m'avez pris en grippe et si vous ne m'avez pas mis à la porte, ce n'est ni par amitié ni par politesse, c'est

tout simplement parce que ma tristesse et ma... monotonie ne portaient point ombrage à M. de Grévineau-Larpand et que, même, il ne lui déplaisait pas de me voir faire ombre dans un coin du tableau où brillait sa triomphante clarté!

ELLE.

Monsieur d'Artigny, si vous plaisantez, vous savez faire mieux; si vous parlez sérieusement, vous ne pouvez faire pis.

LUI.

Pardon, madame, je suis ridicule.

ELLE.

Comme il faut vous connaître pour savoir que vous avez un excellent caractère.

LUI.

Ah! j'ai un excellent ..?

ELLE.

Sans doute... Voyons, asseyez-vous, vous marchez! vous marchez!... Il fait froid, ici... Est-ce que le feu est éteint?

LUI.

Hélas, oui!... Voulez-vous que je sonne pour qu'on le rallume?

ELLE.

C'est inutile. (Il s'asseoit à droite près de la table.) J'aurai fini ledit écran dans un quart d'heure, je vous donnerai un autre quart d'heure pour vous ouïr me narrer votre grande histoire, pour vous entendre me jouer votre grand air en: « Figurez-vous, » après quoi, je vous mettrai à la porte.

LUI, à lui-même.

Pour cela, c'est bien certain.

ELLE.

Qu'est-ce qui est bien certain?

LUI.

Rien, rien. N'anticipons pas. (Un silence.) Vous ne savez pas ?... J'ai envie d'acheter une villa au bord du lac de Côme et de m'aller enterrer dans ce beau ciel.

ELLE.

C'est une idée. Il y a longtemps que j'aurais fait cela si ma fortune me le permettait.

LUI.

Ma fortune ne me le permet pas. Je me priverai de tout pour avoir du soleil. (Se ressouvenant.) Je ferai comme le berger que j'ai rencontré un jour en Égypte et qui mangeait du pain noir en respirant une rose. Il avait l'air très heureux.

ELLE.

Mais c'est fort joli, cela.

LUI.

Ne m'accablez pas! Je chante pour me donner du courage, il ne faut pas m'en vouloir.

ELLE.

Vous ne sauriez croire combien je me dépêche pour savoir enfin le mot de toutes ces énigmes, car vous êtes, ce soir, mystérieux comme une ballade. Enfin, cela ne va pas être long, je finis le chiffre.

LUI.

Quel chiffre?

ELLE.

Le mien, mon chiffre, mes initiales. Vous voyez bien qu'elles sont dessinées au milieu du petit écusson, un H et un V, entrelacés : Hortense Vauvray.

LUI, qui s'est levé vivement et a regardé la tapisserie, appuyé des deux mains sur la table, avec un petit cri.

Ah! c'est extraordinaire!

ELLE.

Quoi?

LUI.

Nos deux prénoms commencent par la même lettre : Hortense, Henri. — H... H...

ELLE.

Quelle prédestination!... Est-ce que, par hasard, vous tirez de là quelque conséquence particulière?... vous devez être très fort sur ces sortes de questions!... Quand on a parcouru l'Egypte! Soyez franc, nos existences doivent se croiser sous quelque signe du zodiaque.

LUI.

Je vous en prie, ne travaillez pas si vite.

Il retombe assis.

ELLE.

Comment, votre récit n'est pas encore prêt?

LUI.

Si, mais je suis tout le contraire de Petit-Jean, voyez-vous; ce que je sais le moins, c'est mon commencement.

ELLE.

Est-ce une histoire vraie?

LUI.

Oui; bien vraie!

ELLE.

Elle est... de vous?

LUI.

De... moi... Oui, madame... mais bien sans le vouloir.

ELLE.

Et... y a t-il longtemps que vous travaillez à ce merveilleux récit?

LUI.

J'ai commencé... le jour où vous avez commencé votre écran.

ELLE.

En ce cas, mon écran a sur votre récit l'avantage de la priorité, car j'avais conçu le projet de cette tapisserie et j'en avais fait dessiner le canevas six mois avant de m'y mettre.

LUI.

Oh! mais moi, il y a un an et plus que je médite ce que je vais vous dire.

ELLE.

C'est que votre travail est plus compliqué que le mien, voilà tout. Du reste, nous allons en juger; je fais le dernier point... Toussez, buvez un verre d'eau et montez à la tribune.

Elle le regarde en face.

LUI.

Non... si vous pouviez m'écouter sans me regarder tant que ça, sans me regarder du tout, même...

ELLE.

C'est justement l'effet que cela m'a produit, le jour ou j'ai joué la comédie chez ma cousine la vicomtesse. Dès qu'on me regardait, je ne savais plus mon rôle.

LUI.

Je ne joue pas la comédie, madame, je vous assure. (Il se lève, fait deux pas à droite, revient à sa chaise, puis, après un temps, parle debout.) Il y a dix-sept ans, à ma sortie de l'école polytechnique...

ELLE.

Ah! Il y a dix-sept ans, à votre sortie...

LUI.

Je vous en supplie, madame, ne m'interrompez pas!... Vous avez supporté toute la soirée mes sottises et mes boutades avec un courage et une mansuétude au-dessus de tout éloge; accordez-moi cinq minutes encore et, par pitié, laissez-moi commencer mon histoire ainsi que je l'avais arrêté!

ELLE, se lève et gagne la gauche, avant-scène.

Allez, allez; je suis muette.

LUI.

Je reprends. Il y a dix-sept ans... — Non, je ne peux plus! C'est impossible! Mes idées se brouillent, je... — Et puis, au fond, elle n'est pas du tout spirituelle, mon histoire, ni très neuve. On vous l'a sans doute déjà contée, sous une autre forme... Elle vous a ennuyée, c'est certain. Je ne ferais pas mieux que les autres, ni qu'un autre, surtout... Je m'en vais. Je pars pour le lac de Côme... Si vous revenez ici, l'an prochain, écrivez-moi; oh! je reviendrai aussi. Seulement, si vous entreprenez un autre écran, tâchez qu'il ne soit pas bleu! Musset a raison, c'est une couleur bête... et qui ne m'inspire pas du tout... Adieu, madame...

Il remonte.

ELLE, tout haut, à elle-même, revenant et regardant son ouvrage

C'est drôle, il est cependant joli...

LUI, derrière, avec un grand cri joyeux.

Ah! j'ai trouvé!

ELLE.

Quoi? L'histoire?

LUI.

Non... ce qui dépare votre...

ELLE.

Mon machin.

LUI.

Oui. C'est le V.

ELLE

Le V?

LUI, descendant à droite.

Certainement, voilà une lettre malheureuse, ridicule! avec ses deux bras en l'air, comme cela!

Il se pose, les jambes rapprochées, les bras ouverts en V au-dessus de la tête.

ELLE.

Je ne puis cependant pas en mettre une autre.

LUI, imperceptiblement.

Oh!... Parce que vous ne voulez pas.

ELLE, souriante.

Vous croyez?... Et... à votre sens, quelle serait la lettre la plus capable d'embellir ce travail?

LUI.

Dam... ça dépend un peu des goûts.

ELLE.

Bien entendu.

LUI, d'un air insinuan

Moi, il me semble qu'un A...

ELLE, à part.

Nous y voilà! Enfin!

LUI.

Qu'un A, (Se posant, bras croisés, bien solide sur les jambes écartées en A.) cette lettre solidement assise, entrelacée avec votre H, produirait à l'œil, le plus agréable effet.

ELLE.

J'en suis convaincue, mais je ne puis, sous prétexte d'or-

nementation, placer au beau milieu de mon écran une lettre qui n'est pas...

LUI.

N'achevez pas! je n'oserais plus!

ELLE.

Mais je ne sais...

LUI.

Oh! si, vous savez! vous avez bien compris! Depuis deux heures, vous avez deviné ce que je ne disais pas et ma... maladresse vous a fait souffrir toute la soirée. Vous ne pouviez pas me demander ma main et, maintenant, (Très vite.) je mérite que vous me refusiez la vôtre!

ELLE.

Et... il y a un an que vous étudiez ce discours?

LUI, tout en remontant un peu.

Non, madame, mais il y a un an que je vous aime! — Répondez, je vous en supplie! Puis-je espérer?

ELLE, riant, passe à droite, sans le regarder.

C'est que... vous me paraissez avoir d'effroyables dispositions à la jalousie.

LUI.

Oh! ne parlons plus de cela! Je vous jure!...

ELLE, le regardant.

Très bien, mais... vos théories égoïstes?

LUI.

Oh!... les théories!

ELLE.

« Il n'y a de bon que ce qu'on n'a plus ou que ce qu'on n'a pas encore, l'ombre... et les nuages, à condition de ne

pas les traverser. » Voilà des idées fort inquiétantes, monsieur, pour une femme destinée à devenir votre femme.

LUI, qui est resté au-dessus de la table, redescend vers elle.

Elles doivent vous rassurer, au contraire. N'aurai-je pas avec vous le souvenir perpétuel et la perpétuelle espérance!

ELLE.

Allons! je consens à partager votre pain noir... et vos roses. Mais voici mon écran perdu. Jamais je n'aurai le courage de défaire...

LUI, allant à la table et retournant le métier.

A quoi bon, défaire!... Inutile! un V retourné fait un A, en ajoutant une petite barre.

ELLE.

C'est ma foi vrai. Vous êtes très inventif. (Dans un soupir heureux.) Eh bien! nous mettrons une petite barre !

LUI.

Oh! merci! merci! Vous êtes adorable... mais, puisque vous me comblez de vos grâces, puis-je vous en demander une encore?

ELLE.

Qu'est-ce que c'est? Je ne m'engage pas avant de savoir.

LUI.

Combien faut-il de temps pour faire la petite barre?

ELLE.

Dix minutes...

LUI.

Si vous la faisiez tout de suite?

ELLE.

Pourquoi cela?

LUI.

Pour qu'elle soit faite, parce que ce qui est fait est fait, — tant qu'une chose n'est pas tout à fait finie, elle n'est pas finie du tout, — et pour que ce petit trait d'union lie à jamais nos destinées.

ELLE.

Cela vous fait... bien plaisir?

LUI.

Oh! oui!

Minuit sonne.

ELLE.

Minuit!... Ah! me voilà tout à fait compromise. (Elle passe et prend le métier des mains de d'Artigny.) A présent, dix minutes de plus ou de moins!... Faisons la petite barre!

Elle se rassied pour se remettre au travail.

LUI, derrière elle.

Ah! le merveilleux écran! Je voudrais déjà le voir devant le feu!

Il se précipite sur sa main droite, qui coud, et la baise avec ferveur.

ELLE, heureuse, mais gaie.

J'ai des doigts de fée, n'est-ce pas? — Ah! mais, prenez garde à l'aiguille.

Rideau.

FIN DE L'ÉCRAN BLEU

UNE MÉPRISE

HISTOIRE EN TRIOLETS

PAR

M. LÉON SUPERSAC

UNE MÉPRISE

A A. Georges.

I

Ce beau soir-là quand je la vis,
Elle était en toilette sombre,
Et tout charmé je la suivis,
Ce beau soir-là quand je la vis.
La voilette aux mignons replis
Noyait ses doux regards dans l'ombre,
Ce beau soir-là quand je la vis,
Elle était en toilette sombre.

II

Suivre une femme avec respect
Ce n'est point une œuvre immorale,
Et l'on peut sous plus d'un aspect
Suivre une femme avec respect.
Je ne me crus donc pas suspect
En ébauchant ma pastorale.
Suivre une femme avec respect,
Ce n'est point une œuvre immorale.

III

Pourtant son petit pas pressé,
Indice d'une âme ingénue,
Semblait plus vif et cadencé,
Son pauvre petit pas pressé.
Me voilà presque embarrassé
O pudique et douce inconnue,
Voyant son petit pas pressé,
Indice d'une âme ingénue.

IV

Je suis un homme marié
Et ma femme est toute charmante;
Sans en être contrarié,
Je suis un homme marié.
Eros, cet enfant décrié,
N'est-ce pas le dieu qui me tourmente,
Je suis un homme marié
Et ma femme est toute charmante.

V

Par malheur je suis curieux,
C'est là le péché des fils d'Ève,
Je ne cherchais que deux grands yeux...
Par malheur je suis curieux.

Etait-ce tant pis ou tant mieux?
Jusqu'au bout je suivais mon rêve,
Par malheur, je suis curieux,
C'est là le péché des fils d'Ève.

VI

Plus d'une m'a dit sans façon,
Lorsque j'étais célibataire,
Vous êtes un joli garçon,
Me disaient-elles sans façon.
Je ne suis pas un hérisson,
Et je ne les faisais pas taire,
Quand elles disaient sans façon :
Ah ! le gentil célibataire.

VII

Or, depuis que l'hymen m'a pris
Je songe aux pauvres délaissées,
A leur souvenir je souris,
Même après que l'hymen m'a pris.
Je n'ai, — n'en soyez pas surpris,
Que de bonnes et sages pensées,
Mais, depuis que l'hymen m'a pris
Je songe aux pauvres délaissées.

VIII

Donc, ce petit museau caché
Ainsi me hantait la mémoire,
N'étais-tu pas un vieux péché,
Gentil petit museau caché?
Alors, je me suis rapproché...
Discrètement, on peut m'en croire,
Mais ce petit museau caché
Ainsi me hantait la mémoire.

IX

Son petit pas en vérité
Dans son allure encor discrète
Semblait un peu s'être arrêté,
Son petit pas en vérité.
Je songeai dans ma vanité
Qu'il trottinait vers l'amourette,
Ce petit pas en vérité
Dans son allure encor discrète.

X

Vers moi ses yeux se sont tournés
De façon vive et curieuse.
Comme avec des airs étonnés
Vers moi ses yeux se sont tournés.

Un gentil petit bout du nez,
Promettait une âme rieuse,
Vers moi ses yeux se sont tournés
De façon vive et curieuse.

XI

Je suis myope, — amers regrets!
Ce fut la cause de ma peine!
Il me faut regarder de près,
Je suis myope, — amers regrets!
Le visage en ses fins attraits,
Je pus le distinguer à peine;
Je suis myope, amers regrets!
Ce fut la cause de ma peine.

XII

Un joli geste seulement,
Un petit geste de surprise
Frappa mes yeux en ce moment,
Un joli geste seulement,
Etait-ce un encouragement?
Hélas, c'est ainsi qu'on se grise
D'un joli geste seulement,
D'un petit geste de surprise.

XIII

Ce geste-là m'avait frappé,
Puis aussi certains airs de tête,
Comme un souvenir rattrapé
Ce geste-là m'avait frappé.
Je pensais, tout préoccupé,
Où t'ai-je vue, ombre coquette?
Ce geste-là m'avait frappé,
Puis aussi certains airs de tête.

XIV

Je parle avec facilité,
Sans être un foudre d'éloquence,
Mais aux dames, en vérité,
Je parle avec facilité.
Bien vite donc je débitai
Un compliment sans conséquence,
Je parle avec facilité,
Sans être un foudre d'éloquence.

XV

Je commençai sans embarras,
Comme dans la chanson fameuse,
« Voulez-vous accepter mon bras? »
Commençai-je sans embarras. —

D'un signe à ne s'y tromper pas
Elle fit « non » — ma promeneuse, —
Je poursuivis sans embarras,
Comme dans la chanson fameuse.

XVI

Ah ! le démon mystérieux !
Sa voilette était retombée
Profonde nuit, masque odieux !
Ah ! le démon mystérieux !
A peine si l'éclair des yeux
Etincelait par échappée,
Ah ! le démon mystérieux !
Sa voilette était retombée.

XVII

Je dis, pourquoi vous cachez-vous ?
Pourrais-je donc vous reconnaître ?
Avec un accent des plus doux
Je dis pourquoi vous cachez-vous ?
Me suis-je mis à vos genoux ?
Une voix dit tout bas « peut-être, »
Je dis, pourquoi vous cachez-vous ?
Pourrais-je donc vous reconnaître ?

XVIII

Eh bien, je te reconnaîtrai
M'écriai-je, ô bonheur insigne !
Et d'un beau transport pénétré
Eh bien, je te reconnaîtrai. —
Ton nom bientôt je le saurai,
Elle fit « oui » d'un nouveau signe
Eh bien je te reconnaîtrai,
M'écriai-je — ô bonheur insigne !

XIX

Ce petit pied si bien cambré,
Cette jambe à l'attache fine,
Je sais où je l'ai rencontré.
Ce petit pied si bien cambré,
Joli petit pied adoré
C'est à toi, Rose, je devine,
Ce petit pied si bien cambré,
Cette jambe à l'attache fine.

XX

Hélas ! je citai plus d'un nom.
Ah ! la malheureuse mémoire !
Toujours sa tête faisait « non.
Hélas, je citai plus d'un nom,

Bien des Ninette et des Ninon,
J'aurais tort de m'en faire gloire,
Hélas ! je citai plus d'un nom,
Ah ! la malheureuse mémoire !

XXI

Toujours comme le Brésilien
Je poursuivais ma course folle,
Sans qu'elle me répondît rien,
Toujours comme le Brésilien,
Enervé, comme on pense bien,
Presque sans souffle et sans parole,
Toujours, comme le Brésilien
Je poursuivais ma course folle.

XXII

Mais je me sens pris d'un frisson
Et d'une émotion très forte,
Me voilà devant ma maison,
Ah ! je me sens pris d'un frisson.
Mon amoureuse sans façon
En s'arrêtant, sonne à la porte.
Ah ! je me sens pris d'un frisson
Et d'une émotion très forte.

XXIII

O catastrophe, affreux réveil!
Sort sans pitié, destin infâme!
Fut-il jamais un sot pareil!
O catastrophe, affreux réveil!
La Ninette au museau vermeil!
L'amoureuse, c'était ma femme!!!
O catastrophe, affreux réveil!
Sort sans pitié, destin infâme!

XXIV

Elle dit : me connaissez-vous?
Rejetant enfin sa voilette.
Le regard chargé de courroux
Elle dit : me connaissez-vous?
Je faisais un piteux époux
Quand pâle, en sa sombre toilette
Elle dit : me connaissez-vous?
Rejetant enfin sa voilette.

XXV

Le domicile conjugal
Hélas, me refuse l'entrée
Et je regrette, c'est égal,
Le domicile conjugal.

Bien que ce ne soit pas légal,
Je le vois d'une âme navrée,
Le domicile conjugal
Hélas ! me refuse l'entrée.

XXVI

Il me faut gagner mon pardon.
Je demeure à l'hôtel, en face,
C'est triste, mais écoutez donc,
Il me faut gagner mon pardon.
La discorde avec son brandon
Du doux hymen a pris la place.
Il me faut gagner mon pardon.
Je demeure à l'hôtel, en face.

XXVII

Donc, ne suivez jamais le soir
Une femme... si c'est la vôtre,
Le péril je vous l'ai fait voir,
Ne la suivez jamais le soir.
Je l'avoue avec désespoir,
Il est très mal d'en suivre une autre,
Mais ne suivez jamais le soir
Une femme... si c'est la vôtre.

FIN D'UNE MÉPRISE

LA

VISITE DU DOCTEUR

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. LEMERCIER DE NEUVILLE

PERSONNAGES

Mme HERMINIE DE GLISOLES.

LE DOCTEUR SWEETHEARTH.

LA

VISITE DU DOCTEUR

Un salon. — Canapé à gauche. — Table avec plume, encrier et album. — A gauche, devant le canapé, guéridon de toilette avec glace levée, poudre de riz, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMINIE, seule, se regardant dans le miroir et arrangeant ses cheveux, ses yeux, etc.

Aurai-je ma migraine ou bien une attaque de nerfs? Je ne sais pas! cela est l'affaire du docteur que j'ai fait demander; en tout cas j'aurai l'une ou l'autre! Oh! certainement ce n'est pas raisonnable! je suis nerveuse, mais je pourrais me calmer... bourgeoisement... comme tant d'autres, avec de la fleur d'oranger... un lénitif... ou le fer Bravais... un préventif... Mais j'aime mieux une bonne crise qui me secoue... un curatif! Et ce docteur qui ne vient pas!

Le docteur Sweethearth, un docteur à la mode... un médecin de dames, dont on dit, du reste, le plus grand bien!... Je m'en méfie, moi, de ce docteur-là... Trop aimé pour me plaire! Enfin! je l'observerai et s'il ne me guérit pas, au moins il m'amusera! Car enfin, je suis malade! Je suis malade et bien malade... et je voudrais savoir ce que j'ai... (On sonne.) C'est le docteur!... Je ne suis pas assez pâle!...

Elle se met de la poudre de riz.

SCÈNE II

HERMINIE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Eh quoi, chère Madame, vous souffrez? En vérité c'est déplorable! Cette année toutes les jolies femmes sont atteintes! Voyons, ce n'est peut-être rien! qu'éprouvez-vous?

HERMINIE.

Ce que j'éprouve? Eh! parbleu, docteur, c'est justement pour le savoir que je vous ai prié de venir! Ce que j'éprouve! ah! c'est bien difficile de le dire... J'éprouve... j'éprouve... enfin! je ne sais pas, moi! Vous qui êtes médecin, vous pouvez me tirer de là!

LE DOCTEUR.

Ah! par exemple! voilà qui est fort! Je suis médecin, mais je ne suis pas sorcier! Il faut me guider, me répondre tout au moins... Voyons! où souffrez-vous? Est-ce de la tête, de l'estomac, de la gorge, de...

HERMINIE.

De de de de... Ah çà! docteur, quel genre de médecine professez-vous? Croyez-vous donc que je note sur un cale-

pin les douleurs que je ressens? Ma foi, j'ai bien autre chose à faire... Je souffre! voilà tout!

LE DOCTEUR.

Mais encore, faut-il savoir?...

HERMINIE.

Savoir quoi? Cela vous regarde, cherchez!

LE DOCTEUR, à part.

Ah! par exemple, voici une malade assez curieuse! (Haut.) Vous avez raison, Madame, et je ne vois pas pourquoi vous feriez des concessions à la Faculté.

HERMINIE.

Oh! ne raillez pas, docteur, j'aurais une crise.

LE DOCTEUR.

En vérité?... Alors je la soignerais, Madame, et je vous assure qu'elle ne durerait pas longtemps!... Voyons, je commence à y voir un peu plus clair dans le cas dont il s'agit.

HERMINIE.

Alors je suis malade?

LE DOCTEUR.

Parfaitement, Madame!

HERMINIE.

Pas de bêtises, docteur, vous savez! Si je suis réellement malade, annoncez-moi cela avec des ménagements.. car je suis si impressionnable...

LE DOCTEUR.

Je le sais bien! Aussi ce sont d'abord vos nerfs que je veux calmer.

HERMINIE.

Eh bien, je crois que vous êtes dans le vrai... lou nerfs... Eh bien, alors?...

LE DOCTEUR.

Alors... il faudra suivre un traitement... aller aux eaux.

HERMINIE.

Lesquelles?...

LE DOCTEUR, embarrassé.

Mon Dieu!... choisissez, Madame!

HERMINIE, piquée.

Docteur... je croyais que vous étiez sérieux?

LE DOCTEUR, rondement.

Mais parfaitement, Madame, je suis très sérieux, je vous commande les eaux, mais je ne vous commande pas d'en boire... Ce qui est bien différent. Vous comprenez, je cherche dans l'intérêt de votre santé à vous changer de milieu... momentanément... aller ici ou là... qu'importe! si vous trouvez de la distraction! Voyons, les eaux vous répugnent; préférez-vous les bains de mer?

HERMINIE.

Les bains de mer, ah! comme vous tombez bien! Les bains de mer! Mais vous voulez donc ma ruine? Pour faire figure aux bains de mer il faut au moins changer trois fois de toilette par jour et danser tous les soirs; sans compter que je déteste les hôtels et qu'il me faudra louer un chalet. Vous ne croyez pas, par hasard, que j'irai me réfugier dans un trou où l'on ne voit que des pêcheurs?

LE DOCTEUR.

Des pêcheurs!... Il n'y en a plus aujourd'hui, Madame, on fabrique les poissons dans des cuvettes.

HERMINIE.

Oui, la pisciculture!... Les savants ne doutent de rien. Dans quelques années on citera les homards d'Asnières et les sardines de Passy.

LE DOCTEUR.

Vous raillez la science, Madame... et cependant... vous la consultez...

HERMINIE.

Et j'ai grand tort, paraît-il, puisqu'elle ne peut rien pour moi.

LE DOCTEUR.

Enfin, Madame, si vous ne voulez ni des eaux, ni des bains de mer, il va falloir vous droguer.

HERMINIE.

Ma foi, docteur, je vous croyais plus habile! Comment vous ne pouvez pas guérir une femme sans lui donner de remèdes?

LE DOCTEUR, impatienté.

Je vous guérirais bien par le raisonnement, mais vous ne voudriez pas m'écouter! D'ailleurs, les femmes n'aiment pas qu'on les convainque. Je vous dirais que vous ne souffrez pas que vous vous feriez du mal exprès pour me prouver le contraire!

HERMINIE.

Bien obligé! vous êtes poli!

LE DOCTEUR.

Eh! Madame! Poli! poli!... Je suis médecin, et la politesse n'a rien de commun avec la science!

HERMINIE.

A la bonne heure! Voilà de la franchise!

LE DOCTEUR, prenant sa canne et son chapeau pour sortir.

Ah! vous voulez que je sois franc!... Eh bien, je vais vous dire la vérité : votre maladie, c'est l'ennui, un ennui mortel!... La femme est un enfant, elle a besoin de joujoux; il vous manque un joujou, et voilà votre maladie.

HERMINIE.

Et alors, docteur, vous me conseillez de...

LE DOCTEUR, se dirigeant vers la porte.

Je ne vous conseille rien, Madame... Dieu m'en garde!

HERMINIE.

Vous partez déjà?

LE DOCTEUR.

J'ai une visite à faire dans votre maison.

HERMINIE, malicieusement.

Une femme qui s'ennuie?

LE DOCTEUR, bourru.

Non, Madame, un homme qui s'amuse!

HERMINIE.

Ah! dites donc, docteur, il pleut à verse, on ne fait pas de visites de ce temps-là; quand vous allez redescendre de chez... votre monsieur, rentrez donc un moment, nous causerons...

LE DOCTEUR.

Nous causerons, mais...

HERMINIE, vivement.

Oh! nous ne parlerons pas de ma santé; ce ne sera pas une visite, je ne tourmenterai pas votre science!... Est-ce dit?

LE DOCTEUR, embarrassé.

Mais... mais avec plaisir, Madame.

Il salue gauchement et sort.

SCÈNE III

HERMINIE, seule, se levant et marchant fiévreusement.

C'est-à-dire que je ne trouverai pas un homme, un seul, qui ait la politesse de prendre la femme au sérieux, ne fût-ce qu'une minute... Voilà ce qui me met hors de moi!... oh! si j'étais homme!... mais je ne le suis pas!... au contraire, je suis femme! Et bien femme!... (S'arrêtant.) Ce docteur qui me conseille un joujou! mais c'est d'une impudence! Qu'a-t-il voulu dire?... Que je suis un enfant? que ma maladie est imaginaire? ou que... j'ai besoin... de... distractions?... Imbécile! Pour les distractions, est-ce qu'on fait appeler son médecin? Comment il ne peut pas me trouver une maladie quelconque? Il faut qu'il me dise une impertinence!... Oh! si je n'avais pas peur d'être bas-bleu, quel livre j'écrirais sur les hommes!

Elle se promène avec agitation.

SCÈNE IV

HERMINIE, LE DOCTEUR, entrant.

HERMINIE.

Vous voilà déjà, docteur?

LE DOCTEUR.

Oh! Madame! déjà!

HERMINIE.

Je veux dire que vous n'avez pas fait votre visite... Votre malade...

LE DOCTEUR.

Sorti!

HERMINIE, vivement, fausse naïveté.

Vous l'avez guéri?

LE DOCTEUR.

Non! c'est un boursier!... Il n'est malade qu'à partir de trois heures.

HERMINIE.

Dites-moi donc! Qu'est-ce qu'il a, ce Monsieur?

LE DOCTEUR.

Il a qu'il ne digère pas, qu'il n'a pas d'appétit et qu'il dort mal.

HERMINIE, s'asseyant sur le canapé.

Et... qu'est-ce que vous lui... ordonnez?

LE DOCTEUR, s'asseyant près du canapé sur une chaise.

Je lui ordonne de digérer, d'avoir de l'appétit et de dormir.

HERMINIE.

Tiens! tiens! tiens! Mais c'est très simple! Et suit-il vos ordonnances?...

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'un malade suit jamais les ordonnances de son médecin.

HERMINIE, avec sentimentalité.

Eh bien, je ne suis pas comme les autres malades, moi, et j'ai l'intention de suivre votre ordonnance à la lettre.

LE DOCTEUR, étonné.

Quoi !... vous voulez...

HERMINIE.

Je veux chasser cet ennui horrible qui me dévore ! Allez ! j'ai le cœur bien vide, docteur, et qui voudrait l'occuper n'y dérangerait personne.

LE DOCTEUR, se levant, à part.

Pourquoi me dit-elle cela ?... est-ce que... Au fait, je suis bien conservé. (Il s'assied sur le canapé et prend la main d'Herminie. — Haut.) Madame !

HERMINIE.

Oui, docteur, oui ! La vie serait bien triste si l'on n'avait pas la lecture, le rêve, et la poésie ! Oh ! la poésie, l'idéal !... (Après un silence.) Etes-vous poète, docteur ?

LE DOCTEUR.

Hélas oui ! madame, tout le monde a son péché de jeunesse.

HERMINIE.

Et moi qui croyais que vous n'aviez jamais péché ?

LE DOCTEUR.

Si. J'ai publié un volume de vers, c'était en 1833 ou 34, je ne sais plus au juste, cela s'appelait : « Les Effluves ! »

HERMINIE.

Oh ! les Effluves ! charmant ! et moi qui adore les poètes ! Voyons, docteur, qui vous inspirait ? Contez-moi cela ? Était-ce une bien grande dame ?

Elle lui prend la main.

LE DOCTEUR, avec sentiment.

Non ! mais c'était une femme que j'ai bien aimée !... comme je n'aimerai plus !

HERMINIE, lui lâchant vivement la main.

Qu'en savez-vous?

Elle se lève et traverse la scène.

LE DOCTEUR, à part.

Ah çà! est-ce que?... C'est qu'elle est fort bien madame de Glisoles.

HERMINIE.

Et vous lui faisiez des vers à cette dame!... Je n'ai jamais eu cette chance-là!...

LE DOCTEUR, se levant.

Quoi! vous aimez à ce point la poésie?...

HERMINIE.

J'aime tout ce qui n'est pas banal, docteur, et je serais beaucoup plus sensible à un compliment en vers, qu'à une déclaration en prose!

LE DOCTEUR.

Eh bien, madame, voulez-vous permettre à ma muse de vous offrir un madrigal?

HERMINIE.

Comment, là! Tout de suite, sans dictionnaire?

LE DOCTEUR, galamment.

Pour ces choses-là, madame, je n'ai besoin que du dictionnaire du sentiment et de la grammaire du cœur.

HERMINIE.

Eh bien! donc, je vous laisse! car il ne faut pas troubler l'inspiration des poètes.

Elle sort.

SCÈNE V

LE DOCTEUR, seul.

Ah çà! mais... des vers! Elle veut des vers!... Voyons! voyons! voyons! je connais beaucoup les femmes, jamais je n'aurais soupçonné le penchant de madame de Glisoles pour la poésie! La poésie! Est-ce bien la poésie qu'elle aime? n'est-ce pas plutôt l'inconnu! Je les connais ces petites femmes nerveuses qui veulent et veulent bien et tout de suite... Et puis après... oh! mais nous n'y sommes pas encore! Comment? madame de Glisoles aurait jeté les yeux sur moi!... c'est invraisemblable! Eh! eh! cependant! dans les moments de crise... on ne choisit pas son gibier... Et puis enfin... voyons!... je suis assez bien conservé... d'ailleurs un homme de mon âge est une garantie... oui! oui... c'est cela, au lieu d'être le médecin, je suis la médecine!... Voyons! ne perdons pas de temps! vite, ces vers!... au fait! j'ai un vieux madrigal qui m'a servi dans ma jeunesse une dizaine de fois, il ne doit pas être encore trop démodé!...

Il s'assied à la table de droite, ouvre l'album et écrit.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, écrivant, HERMINIE, entrant doucement.

HERMINIE, à part.

Il écrit!... oh! ce doit être très curieux! (Haut.) Eh bien, docteur! où en êtes-vous?

LE DOCTEUR.

Eh bien, madame, voici !...

Herminie s'assied sur le canapé, le docteur prend l'album et lit debout par dessus le dossier.

Oh ! c'est bien mal, belle madame,
De venir ainsi brusquement
Jeter le trouble dans mon âme
Si calme jusqu'à ce moment !
Vos regards brûlants, je vous jure,
M'ont fait au cœur une blessure
Que vous seule pouvez guérir...
Serez-vous assez charitable
Pour que votre bouche adorable
Dise s'il doit vivre ou mourir...
Car c'est bien mal, belle madame,
De venir aussi brusquement
Jeter le trouble dans mon âme
Si calme jusqu'à ce moment !...

Il ferme l'album. Pendant toute cette lecture, jeu de scène d'Herminie qui de temps en temps se détourne pour regarder le docteur, et du docteur qui, sachant ces vers par cœur, oublie de les lire sur l'album.

HERMINIE.

Mais c'est toute une déclaration, cela ?

LE DOCTEUR, embarrassé.

Madame !

HERMINIE.

Et voyez ce que c'est que la poésie, qui nous charme, qui nous ravit, qui nous éblouit nous autres pauvres femmes; les poètes écrivent ces choses-là, froidement, sur un bout de table, à la première réquisition, sans en penser un mot.

LE DOCTEUR.

Oh ! vous ne le croyez pas, madame !

HERMINIE.

Si bien, je le crois ! (Avec intention.) Sans cela... je ne saurais que penser !

LE DOCTEUR, troublé.

Mais, madame, que penser !... Cependant vous me demandez ces vers... enfin... (A part.) Oh ! oh ! le madrigal a porté !... Elle est charmante, madame de Glisoles !

HERMINIE.

Enfin ! enfin ! quoi ? docteur, je vous ai demandé des vers.

LE DOCTEUR.

Eh bien oui, madame ; ils vous ont choquée ?

HERMINIE.

Ah ! vous êtes insupportable, vous ne comprenez rien

LE DOCTEUR, à part.

Bah !

HERMINIE, à part.

Le feu est allumé ! tout à l'heure nous y mettrons un fagot.

LE DOCTEUR.

Voyons, chère madame, vous ai-je déplu ?

HERMINIE.

Non ! mais est-ce le temps ? sont-ce mes nerfs ? je ne sais ! je suis dans un état nerveux qui me rend très capricieuse. Ainsi tout à l'heure je vous demandais des vers et maintenant, je suis fâchée d'avoir été si... indiscrète !

LE DOCTEUR.

Indiscrète !... et pourquoi ? ne saviez-vous pas, du moins ne vous doutiez-vous pas que c'était pour moi un plaisir, un bonheur !

HERMINIE.

Bien vrai ?

LE DOCTEUR.

Pouvez-vous en douter?... Aux déesses il faut parler la langue des dieux!

HERMINIE.

Déesse! Qu'appelez-vous déesse?

LE DOCTEUR.

Hélas! madame, est déesse celle qu'on peut adorer!

HERMINIE.

Docteur, arrêtons-nous là; cette conversation nous mènerait trop loin.

LE DOCTEUR.

Vous croyez?

HERMINIE, avec agacerie.

J'en suis sûre!... car vous connaissez les femmes, vous! Leur tête, leur imagination travaille toujours! un rien les frappe, un rien les émeut! La réalité ne les satisfait jamais, il leur faut toujours un idéal!...

LE DOCTEUR, à part.

Un idéal! peste! (Haut.) Un idéal, oui, madame.

HERMINIE.

Vous avez l'air de railler, docteur, mais je vous étonnerais peut-être, si je vous disais que moi aussi, j'ai mon idéal, car enfin, ne suis-je pas femme?

LE DOCTEUR.

Oh! si, parfaitement, madame! et très femme! Et cet idéal... pourrait-on le connaître?

HERMINIE.

Vous m'en demandez beaucoup?

LE DOCTEUR.

Est-il jeune?

HERMINIE.

Non !

LE DOCTEUR.

Est-il beau ?

HERMINIE.

Non !

LE DOCTEUR.

Est-il riche ?

HERMINIE.

Que m'importe ! il est... il est... mon idéal ! c'est pour cela qu'il me plaît.

LE DOCTEUR.

Et... je le connais ?

HERMINIE.

Peut-être !... (Le regardant.) Sans doute !

LE DOCTEUR.

Quoi ! je le connais ! je le... oh ! non ! ce n'est pas possible !

HERMINIE.

Quoi ! vous avez deviné ?

LE DOCTEUR.

Non, madame ! je n'ai pas osé...

HERMINIE.

Osez ! docteur, osez ! qui n'ose rien n'a rien !

LE DOCTEUR.

Alors... cet idéal... c'est une réalité ?

HERMINIE.

Oui !... une réalité qui s'ignore...

LE DOCTEUR.

Et... si elle ne s'ignorait pas... si cet idéal, avait deviné.

HERMINIE.

Docteur, je vous en prie, n'abusez pas ! j'ai laissé tomber mon secret, ne le ramassez pas... dites !...

LE DOCTEUR, à part.

Oh ! mais c'est un tison que cette femme-là... et cependant...

HERMINIE.

Vous songez? docteur ; vous avez sur moi de mauvaises pensées...

LE DOCTEUR.

Madame !... je vous en prie...

HERMINIE.

Laissez-moi achever ! vous vous dites, et la science, votre patronne, le dit avec vous : femmes nerveuses... rêveuses... curieuses... amoureuses... hein... faut-il continuer?... dédaigneuses... furieuses !... La gamme étant acceptée, vous vous demandez si l'on s'arrêtera... au milieu ou si l'on ira jusqu'au bout... c'est l'analyse... et vous avez raison !

LE DOCTEUR.

Oh ! madame, je vous jure que je ne suis pas allé chercher si loin.

HERMINIE.

Bien vrai? vous ne m'en voulez pas?

LE DOCTEUR.

De quoi ?

HERMINIE.

De ma confidence !... Ah !... les femmes !... si vous saviez comme je suis énervée ! Il y a dans l'air des courants ma-

gnétiques qui après avoir secoué tout le corps, montent la tête et agitent le cœur... oui ! on dirait qu'un souffle passe... Croyez-vous au magnétisme ?

LE DOCTEUR.

Au magnétisme ! sans doute ! Le magnétisme existe !... Je pourrais... (A part.) Oh ! quelle idée !... (Haut.) Tenez, madame, le magnétisme existe si bien, que nous nous en servons quelquefois, nous autres médecins, et nous obtenons, en général, des cures merveilleuses.

HERMINIE.

En vérité ?

LE DOCTEUR.

Ainsi dans les dispositions nerveuses dans lesquelles vous vous trouvez, vous feriez un excellent sujet.

HERMINIE.

Quoi... je... je dormirais ?... Vous pourriez m'endormir ? Vous savez magnétiser ?

LE DOCTEUR.

Certainement, madame !

HERMINIE.

C'est très curieux ! Dites-moi, est-ce que cela fait mal ?

LE DOCTEUR.

Nullement ! quand la digestion est faite, il n'y a aucun danger. Je dirai plus ! j'ai souvent calmé des névroses à l'aide de passes magnétiques... les migraines n'y résistent pas !

HERMINIE.

Oui, mais cet inconnu dans lequel on se précipite est inquiétant !

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

HERMINIE.

C'est que l'on m'a dit que pendant ce sommeil factice, l'on parlait, l'on disait des choses qu'on ne voudrait pas dire étant éveillée, qu'on ne s'appartenait plus, ni de corps, ni de cœur et alors...

LE DOCTEUR.

Oh ! madame ! vous ne me faites pas l'injure de supposer que j'abuserais...

HERMINIE, vivement.

Abuser, non ! mais user...

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous dire ?

HERMINIE.

Eh bien ! vous feriez des demandes auxquelles je serais obligée de répondre et alors...

LE DOCTEUR.

Un magnétiseur honnête ne fait pas de demandes indiscrètes, madame.

HERMINIE, le regardant.

Bien vrai ?

LE DOCTEUR.

Oh ! madame, voulez-vous que je vous magnétise ?

HERMINIE.

Croyez-vous que cela me guérira ?

LE DOCTEUR.

Je l'espère ! Allons ! ayez confiance !

HERMINIE.

Eh bien, soit ! Ce ne sera pas long ?

LE DOCTEUR.

Une minute! Donnez-moi vos mains et regardez-moi!

Le docteur s'assied devant Herminie et lui met les mains sur les siennes, pouce contre pouce.

HERMINIE, après un moment.

Vous allez me faire rire!... Vous voyez... je suis docile... (Le docteur fait des passes.) Que faites-vous?... C'est étrange!... oh! mais je... sens un engourdissement... général... ma vue se trouble... je vais me trouver mal... non! non!... je ne veux plus!... assez... oh!...

Elle s'endort.

LE DOCTEUR, la magnétisant toujours.

Elle dort!... Sapristi! mais c'est un excellent sujet! Voyons, essayons de la faire parler... (Nouvelles passes sur la figure.) Dormez-vous?

HERMINIE, d'une voix faible.

Oui!... je suis bien!

LE DOCTEUR.

Parfait! Voulez-vous répondre à mes questions?

HERMINIE.

Interrogez, je répondrai!

LE DOCTEUR.

Qui souffre le plus chez vous :... le corps ou le cœur?

HERMINIE.

Le cœur!

LE DOCTEUR, à part.

Je m'en doutais. (Haut.) Et, dites-moi, votre cœur qu'éprouve-t-il? que lui manque-t-il?

HERMINIE, lentement.

Une affection!

LE DOCTEUR.

Sait-il ce qu'il veut?... A-t-il fait un choix?

HERMINIE, péniblement.

Oui!

LE DOCTEUR.

Son nom!... Voyons! son nom?...

HERMINIE.

Non! je ne veux pas!... je ne veux pas!

LE DOCTEUR.

Je le veux! obéissez! je le veux!... (Il fait des passes.) Son nom! voyons! Dites-moi son nom!...

HERMINIE, hésitant.

Eh bien... c'est vous!

LE DOCTEUR, se levant vivement.

Ciel! Il serait vrai! A mon âge j'inspirerais à une femme une semblable passion, capable de la troubler à ce point... Elle est charmante! Quelle pose! quel abandon! (Il se jette à ses pieds.) Ah! moi aussi je t'aime, femme adorable! Je retrouve la verdeur de ma jeunesse en admirant les roses de ton teint, l'émail de tes yeux et l'or de ta chevelure... Oui, chère... (A part.) Je ne sais pas son petit nom. (Haut, se rasseyant sur la chaise et lui faisant des passes.) Dites-moi votre nom de baptême, je le veux! je le veux!

HERMINIE.

Herminie!

LE DOCTEUR, se remettant à genoux.

Oui, chère Herminie! mon cœur brûle d'amour pour toi! J'ai vingt ans, je suis aimé, la vie est belle! Il me semble que mes cheveux repoussent sur ma tête comme les illusions dans mon cœur!

HERMINIE, se levant vivement en éclatant de rire. — Elle passe au milieu.

Ah! ah! ah! ah! Ne bougez pas! comme vous êtes drôle ainsi.

LE DOCTEUR, interloqué, se levant vivement.

Comment! Qu'est-ce que cela veut dire?

HERMINIE, riant.

Ah! ah! ah! mon pauvre docteur, que vous êtes amusant!

LE DOCTEUR.

Comment, madame, mais... je... mais sapristi, vous ne dormiez donc pas?

HERMINIE, riant.

Ah! ah! ah! je croyais rêver, docteur, mais où avez-vous trouvé tout ce que vous m'avez dit?...

LE DOCTEUR.

Mais enfin, madame...

HERMINIE.

Et savez-vous que c'était tout à fait nouveau!

LE DOCTEUR.

Quoi... nouveau?

HERMINIE.

Ce genre de traitement! nouveau et irrésistible... On s'ennuie.... vous venez... le mal s'en va... Je comprends votre succès chez les dames.

LE DOCTEUR, se fâchant.

Madame, madame de Glisoles... vous vous moquez de moi!

HERMINIE, riant aux larmes.

Ah! ah! ah! mais oui, docteur, depuis une heure!... Ah! ah! ah!... jamais je n'ai tant ri...

LE DOCTEUR.

Mais savez-vous, madame, que...

HERMINIE.

Que quoi? Comment, vous faites une cure et vous vous fâchez? Voulez-vous que je vous dise, vous autres hommes, vous avez besoin de temps en temps d'une petite leçon de ce genre... vous êtes incorrigibles! Tenez, que m'avez-vous conseillé tout à l'heure pour chasser mon ennui?... Un joujou...

LE DOCTEUR.

Un joujou! sans doute! Eh bien?...

HERMINIE.

Eh bien, pourquoi ne serais-je pas aussi impertinente que vous?... Ce joujou... vous ne comprenez pas?...

Elle éclate de rire.

LE DOCTEUR.

C'était moi!

HERMINIE, riant.

Parfaitement!... Ah! ah! ah! je suis tout à fait bien, maintenant et grâce à vous, docteur. (A part.) Comment va-t-il sortir de là?

LE DOCTEUR, se remettant.

Eh bien, madame, devant votre guérison, j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir, du reste votre traitement vaut le mien et moi aussi je suis tout à fait guéri!

HERMINIE, moqueuse.

Il n'y aura pas de rechutes?

LE DOCTEUR.

On ne peut pas savoir, en tout cas comme je connais le remède...

HERMINIE.

Allons, mon cher docteur, je vois que vous avez bon caractère, et je vous demande pardon de ma petite mystification. Pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, restez à dîner avec moi; vous verrez, je suis sérieuse quand je veux!

LE DOCTEUR.

C'est que...

HERMINIE.

C'est dit... Laissez là vos autres visites! Une guérison par jour c'est bien assez... (A part.) Il est vrai qu'il y en a qui ne s'y prêtent pas.

LE DOCTEUR.

Je reste donc! puisque vous le voulez.

HERMINIE, lui prenant le bras.

A la bonne heure! merci!

LE DOCTEUR, à part.

Fiez-vous donc au magnétisme! Je croyais pourtant bien qu'elle dormait!

Ils sortent.

FIN DE LA VISITE DU DOCTEUR

LES STATUES

CONTE EN VERS

PAR

M. JULES TRUFFIER

Ces vers ont été dits

par

Mademoiselle ROSAMOND, de la Comédie-Française.

LES STATUES

A Mlle Laure Fonta.

La calèche que décore
Maint héraldique fleuron
Dans son roulement sonore
S'arrête au bas du perron;

Le marquis et la marquise
Gagnent leur appartement
Où, d'ordinaire, à sa guise,
Chacun vit séparément.

Or, ce n'est pas sans surprise
Qu'on voit, ensemble, ce soir,
Le marquis et la marquise
Tourner le même couloir.

Etrange! — Bien qu'il soit l'heure
Où l'amour gaîment requis
Peut bercer en leur demeure
La marquise et le marquis;

A ce spectacle, le suisse
En perd quasiment la voix,
Et son gros œil en esquisse
Un regard... presque grivois.

Voici d'où naît la surprise :
— Un hymen officiel
A transi marquis, marquise,
En pleine lune de miel;

Contrits de cette froidure
Ils regrettent, tour à tour,
Depuis un mois qu'elle dure,
Leur union sans amour.

Loin de la fière marquise,
Le marquis porte en tous lieux
Un sombre ennui qu'il déguise
Sous un air de fou joyeux ;

Et la marquise, inquiète,
Porte, loin du fier marquis,
Un faux-semblant de coquette
Près des mondaines acquis.

Ce soir, comme d'habitude,
Ils ont essayé, fort tard,
D'oublier leur solitude
En quelque cercle bavard.

Ils ont fui le tête-à-tête
Dans le tumulte d'un bal
Chez la duchesse, où l'on fête
Noblement le carnaval.

C'est dans une serre immense,
Tiède au plus fort des hivers,
Qu'au milieu des fleurs, on danse,
Parmi les feuillages verts.

— Après une sarabande
Dansée avec les moins fous,
La marquise se demande
Qu'est devenu son époux;

En vain elle s'évertue
A le chercher du regard;
Rien! — Au pied d'une statue
Elle s'assied à l'écart.

— Rêvant à toute autre chose
Qu'à la danse, le marquis
Sous un marbre blanc et rose
Loin de l'orchestre est assis.

Une entente passagère
Les a fait se diriger
L'un, tout près d'une bergère;
L'autre, tout près d'un berger.

La bergère en marbre rose
Semble, les yeux alanguis,
En quittant sa roide pose,
Se baisser vers le marquis;

Et, plein d'une grâce exquise,
Le marbre blanc du berger
Vers le front de la marquise
Semble vouloir se pencher.

Bientôt, sur chaque pelouse,
Les deux marbres, tour à tour,
A l'époux comme à l'épouse
Murmurent des mots d'amour.

« Tu n'as donc pas d'amoureuse? »
Dit la bergère au marquis;
« Sans couleurs, ta joue est creuse...
» Pourquoi froncer les sourcils?

» Jamais dans la solitude
» Ne se confine un grand cœur;
» Il n'est pas de belle prude
» Qui ne trouve son vainqueur.

» Hélas! l'amour prêt à naître
» Meurt dans un cœur écolier
» Par la faute de son maître...
» Tu m'as l'air de l'oublier.

» N'est-il donc plus d'étincelle
» En ton sein, glacé déjà,
» Que tu te plais loin de celle
» Qui sur ta foi s'engagea?

» Le bonheur — dois-tu l'apprendre? —
» Il est là, qui t'attend vers
» L'épouse dont l'amour tendre
» Réchauffera tes hivers. »

Au même temps, la marquise
Ecoute aussi voltiger,
Comme un doux souffle de brise,
La voix basse du berger:

« Pensive ainsi qu'une aïeule,
» Belle nymphe au front charmant,
» Pourquoi rêver toute seule;
» Vous n'avez donc point d'amant?

» Oh! par quelle maladresse
» Votre coupable destin
» Ravit-il à la caresse
» Ces épaules de satin?

» Certe, il n'est point d'épousée
» Jeune et faite comme vous,
» Qui n'ait droit d'être offensée
» De la froideur d'un époux...

» Loin de cet époux rebelle,
» Bouder ne vous sert de rien :
» Pour se faire aimer, la belle,
» Il faut mettre un peu du sien !

» Souvent, l'amour prêt à naître
» Meurt dans un cœur écolier
» Par la faute de son maître...
» Vous paraissez l'oublier.

» Prenez garde ! le temps presse ;
» Le bonheur vous attend vers
» L'ami sûr dont la tendresse
» Consolera vos hivers. »

A l'avis de la bergère
L'un promet de se ranger ;
Et l'autre jure de faire
Ce qu'ordonne le berger.

Le marquis et la marquise
En leur cœur qu'ils croyaient mort
Sentent vibrer, ô surprise !
Un délicieux accord.

L'un à gauche, l'autre à droite,
Se lève, et, dans le jardin,
Un tournant d'allée étroite
Les fait rencontrer soudain.

D'un double regard, qu'attise
Leur tout nouvel abandon,
Bientôt marquis et marquise
Se sont demandé pardon.

Un mot efface leur peine;
N-i-ni, tout est fini;
Puis, la calèche ramène
Les tourtereaux à leur nid.

Le marquis et la marquise,
Afin de rédiger mieux
Une amoureuse devise,
S'enferment alors tous deux;

Et voilà pourquoi le suisse,
Ce soir, ne s'est pas mépris
Quand il lorgnait en coulisse
La marquise et le marquis.

FIN DES STATUES

C'ÉTAIT ÉCRIT!

SAYNÈTE EN PROSE

PAR

M. LOUIS DÉPRET

PERSONNAGES

PAUL..... 37 ans
LÉON..... 30 —
LOUISE, sœur de Léon..... 22 —

C'ÉTAIT ÉCRIT!

L'action se passe de nos jours. — Le théâtre représente un salon où se révèle le goût sobre d'un amateur sans prétention : deux ou trois tableaux ; une vitrine renfermant des faïences de famille ; tapisseries en portières ; fauteuils ; table couverte de livres et de journaux. — Double porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL. **Au lever du rideau, il entre par la porte du fond, et il répond à un domestique qu'on ne voit pas, du ton d'un homme préoccupé, et désireux d'être laissé à ses réflexions.**

Non ; je vous remercie... ne faites pas prévenir Mademoiselle ; ne dérangez personne. Puisque Monsieur doit rentrer d'un instant à l'autre, je l'attendrai. (Il referme la porte, et arpente la scène d'un air anxieux. — Il est en costume de voyage. — Ce personnage doit être d'une élégance originale, et mêler la bonhomie au ton du high-life.) Est-ce moi vraiment, que voici ? Est-ce bien ou mal ce que j'ai fait là, de revenir ? Serai-je seulement reçu sans déplaisir ? Triple question, triple doute dont

le dernier surtout m'inquiète! Allons! j'ai tort, je fais injure à mes meilleurs, à mes seuls amis, Léon et sa sœur. De quelque façon qu'ils jugent mon brusque retour, ne suis-je pas sûr de leur bon accueil? Dans ce Paris, injustement traité d'égoïste et d'insensible, ne leur aurai-je pas dû jusqu'à présent, de connaître un foyer de confiance et d'affection? (Pause.) Léon, orphelin, recommandé à ma sollicitude par son oncle et tuteur qui fut mon plus cher ami, et Louise que j'allais voir, toute petite fille à son couvent, ne sont-ils pas en réalité ma vraie, ma seule famille, celle du cœur? (Pause.) Cependant, malgré cela, une sourde angoisse m'étreignait l'âme. C'est alors qu'un moraliste de ma connaissance, m'a dit : « Mon » cher, le bonheur n'est peut-être qu'une affaire de concor- » dance entre la température du pays, et le tempérament de » l'individu; l'air de Paris ne vous vaut rien pour l'instant... » voyagez! » Et là-dessus j'ai pris mon billet pour Florence, à la vive désolation de Léon, aux graves et tranquilles adieux de Louise. Chose merveilleuse! Je suis encore plus timide devant cette pensionnaire d'hier à laquelle j'ai apporté des bonbons pendant six ans, que devant la plus grande dame du monde, que j'aborderais pour la première fois. Bref, je pars. Dix jours après, au moment de quitter Turin, que m'arrive-t-il? Une lettre joyeuse de Léon m'annonçant qu'il a enfin décidé sa sœur à accueillir un prétendu, nouvelle qu'il savait (Avec une amertume rentrée.) devoir m'être fort agréable, et dont il s'empressait de m'offrir la primeur, sachant l'intérêt fraternel, etc., etc... Grâce à l'intervention de son frère, Louise qui avait écarté jusque-là nombre de demandes, venait d'agréer M. de Vandralle, heureux homme sur qui l'on a des renseignements de premier ordre. (Pause.) Je n'avais plus, n'est-ce pas, qu'à envoyer par le télégraphe mon compliment, et à préparer dans le silence, mon cadeau à la mariée? Ah! bien oui! Je préfère crier en moi-même à la catastrophe, chercher toutes sortes d'indignités à M. de Vandralle et de querelles à Léon. Il me semble que l'on a engagé avec une précipitation coupable l'avenir de Louise.

Je reprends l'express pour Paris (Pause.) et maintenant, tire-toi de là, mon garçon. Qu'as-tu à répondre qui ne doive te faire rire au nez? Tu risques encore pour ta peine de ne pas être invité à la noce. Voyons tes raisons. Serais-tu jaloux? De quoi donc? Des sentiments d'une demoiselle qui est venue au monde le jour où tu prenais tes quinze ans, et où un régiment d'ambitions et de projets avaient déjà foulé ta cervelle? Jaloux?... Hé... peut-être. (Se reprenant.) Non! non, cela n'est pas... Je puis bien me l'avouer à moi-même, je tremble pour mes chères habitudes, voilà tout. Il était devenu nécessaire à mon bonheur, à ma vie, de rencontrer chaque jour Louise, dans notre trio de famille. (Avec une profonde tristesse.) Tout passe, je le savais... mais ce coup désole mon cœur. Alors, pourquoi es-tu revenu stupide? Voici quelqu'un... c'est elle!

SCÈNE II

PAUL, s'effaçant à gauche ; LOUISE, entre rapidement sans avoir vu Paul, et va poser une tasse de Japon avec sa soucoupe dans une vitrine à droite.

PAUL, à part.

Elle ne m'a pas vu, elle est un peu distraite maintenant. (Haut.) Mademoiselle...

LOUISE, émue, se retournant.

Vous!... Ah! l'on ne devrait pas me faire de ces surprises. J'ai failli casser cette tasse, où notre mère a bu, avant de mourir. Léon ne permet qu'à moi de l'épousseter. (Avec embarras.) Nous vous attendions si peu!

PAUL.

Pardon de mon indiscrétion, Mademoiselle.

LOUISE.

Soyez le bienvenu, comme toujours, naturellement.

PAUL.

Mon retour vous étonne donc beaucoup?

LOUISE.

C'est curieux! Ce matin même, Léon se plaignait de la rareté de vos lettres.

PAUL, à part.

Ce n'est pas là me répondre. (Haut.) Enfin, supposons que vous soyez fort étonnée, vous ne sauriez l'être autant que moi. Avant-hier, à cette heure, j'étais bien loin de penser que l'on me verrait à Paris, aujourd'hui.

LOUISE.

Ce n'est pas une mauvaise nouvelle qui vous a rappelé, au moins?

PAUL.

Qualifiez-la vous-même, cette nouvelle qui me vient de vous.

LOUISE.

Ah! (Pause.) Hé bien, quel rapport cela peut-il avoir avec votre brusque retour?

PAUL, à part.

Cela!... oh! femme! (Haut.) Puisqu'il vous plaît de la savoir, la cause qui m'a fait interrompre si vite mon voyage, est bien simple en vérité. Je suis pour mon malheur, le plus nébuleux et impressionnable du monde, sous ces dehors d'homme désabusé et rassis. Ce n'est pas la première fois que sous prétexte de Raphaël et de ciel d'azur, je me mets dans la tête d'aller revoir l'Italie. Ce n'est pas la première fois non plus, qu'à peine à Marseille, le soir dans une de ces banales chambres d'auberge, où tout évoque l'idée de

bref passage, je me suis senti pris de nostalgie et de tristesse. Pourquoi cela? Je ne suis cependant pas sorti de France, et Paris que je viens de quitter, m'avait lui-même assombri. Et puis, ici ou là, qu'importe à un homme de mon âge qui a laissé volontairement s'envoler les heures..? (Il s'arrête pour examiner Louise, qui l'écoute, impassible.) Enfin, le raisonnement n'y fait rien. Mais nous voici fort loin de l'explication demandée; j'y reviens. Avant-hier, je n'avais pas encore reçu la lettre de Léon; vous savez, la fameuse lettre où il m'annonce cela. Comme par un pressentiment, il me montait aux yeux des larmes d'ennui. L'ennui qui pleure... ressemble fort à l'amitié qui regrette... et je suis revenu.

LOUISE, avec sympathie.

Et vous avez bien fait! (Se reprenant.) puisque vous vous ennuyiez.

PAUL, faisant effort pour se commander.

J'en ai dit beaucoup trop long sur moi. Parlons à présent de la nouvelle, (Il insiste devant l'inattention de Louise.) de la grande nouvelle. Parlons de ce qui s'est passé ici pendant mon absence. Que d'affaires! C'est chose heureuse, mais c'est aussi chose grave, ce que l'on vient de m'apprendre. J'ai été d'abord vraiment surpris, vous ayant vue décliner tant de demandes en mariage par affection et dévouement pour Léon.

LOUISE, époussetant quelques fragiles porcelaines dans la vitrine.

N'exagérons rien. Il y a peut-être du vrai là-dedans; mais c'est loin d'être toute la vérité. Et puis, je n'aime pas que l'on fasse du mot dévouement, un terme d'éloge, excepté pour qui se dévoue malgré soi. Croyez bien que mes refus, comme vous les appelez, n'ont eu jusqu'à présent rien de méritoire.

PAUL.

Trop heureux M. de Vandralle! Au fait, je ne le connais pas. Quel est-il donc?

LOUISE.

Voilà ce que c'est que de bouder les salons, on n'est plus de son siècle. M. de Vandralle est un futur chef de légation, que j'ai connu au bal, l'hiver dernier.

PAUL.

Quand donc avait-il commencé de tant s'occuper de vous?

LOUISE.

En me disant un soir — la date exacte m'échappe — qu'avant de me rencontrer, il détestait la danse. Et depuis lors, à chaque bal, il m'invitait le premier.

PAUL.

Bien primitif, cela... mais, je dois convenir que l'on n'a pas toujours le choix des moyens. Et, par qui ce diplomate vous a-t-il été présenté?

LOUISE, avec un respect ironique.

Par mon frère, monsieur l'inquisiteur.

PAUL.

Qui donc l'avait présenté à votre frère? Léon ne m'a jamais parlé de ce Monsieur.

LOUISE, piquée.

Daignez croire que ce Monsieur est fort bien posé dans e monde, et très en faveur parmi celles de nos reines de salon, qui passent pour les moins indulgentes.

PAUL.

Pardon! Je n'ai pas voulu manquer d'égard à M. de Vandralle; mais, j'étais distrait, fort intrigué, je l'avoue, des raisons qui l'ont fait réussir la où d'autres hommes très distingués, ont échoué. J'imagine difficilement, qu'après une demi-douzaine de quadrilles, M. de Vandralle, quel que soit son mérite, n'ait eu qu'à se présenter pour s'entendre dire : *oui.*

LOUISE, souriant.

Vous avez raison, on ne lui a pas dit *oui*, comme cela. Nous voulions même vous consulter avant de rien finir. Et puis Léon a trouvé que trop de respect frise l'irrévérence, et que peut-être, il ne vous aurait point beaucoup plu d'être traité en grand parent.

PAUL.

Cela, Mademoiselle, est pure coquetterie de la part de Léon. Plus jeune que moi de sept ans, s'il se refuse à me trouver respectable par les années; c'est qu'il prétend ainsi s'assurer à lui-même pour un long bail, les grâces du bel âge. Pour ce qui est des renseignements et des conseils, dont il est d'usage de parler en pareil cas, j'estime d'ailleurs qu'au lieu de les demander aux vieux notaires et autres personnages sérieux intéressés à faire des *conjungo*, il serait mieux de s'adresser aux hommes du monde encore jeunes; ils sont tout aussi véridiques, et beaucoup mieux informés.

LOUISE, froidement.

C'est possible. Vous voyez du moins que dans aucune circonstance, Léon ne vous oublie. Rarement, il prononce vingt paroles sans que votre nom en soit.

PAUL.

Votre frère est l'homme que j'aime le plus au monde, et un caractère comme il y en a peu... fort heureusement.

LOUISE.

Heureusement... pourquoi?

PAUL.

Hé! que deviendraient, je vous le demande, l'amélioration de la race chevaline, le triomphe des âmes vraiment libres et des gens à profession de foi, les dévouements virils, la mâle indépendance des quémandeurs de votes, l'incorruptible loyauté des serviteurs de tous les maîtres, les excita-

teurs du peuple qui deviennent ensuite ses plus étranges despotes... et qu'on ne voit jamais au péril où ils ont lancé les autres? — Que deviendrait tout cela et le reste, si nous comptions beaucoup de philosophes comme votre frère, sensibles, sincères et discrets, qui ne se pardonneraient pas de séparer leurs pensées de leurs discours, de pleurer sur la misère les larmes de l'hypocrisie ou de l'ivresse? — (Pause.) Baste! ni les hommes, ni les femmes ne vous savent gré de ce silence ou de ces mélancolies; nous sommes dans l'âge de fer et des arts mécaniques.

LOUISE, l'arrêtant avec un peu d'impatience.

Je ne retrouve plus en vous l'homme au sang-froid moqueur de nos ordinaires causeries. Positivement ce voyage vous a aigri l'humeur. Vous avez l'air fâché... et d'autre chose que de ce que vous dites.

PAUL, à part.

C'est vrai. (Haut.) Revenons à votre heureux prétendu. Je ne le connais pas; mais comment ne pas appeler heureux, l'homme choisi par vous.

LOUISE.

Vous ne sauriez trop demander à mon estime; mais, vous demandez beaucoup à mes confidences.

PAUL.

Je n'ai pas pu être indiscret en appelant heureux celui qui a su toucher votre cœur.

LOUISE.

Voilà un mot bien sentimental. Les choses n'ont pas pris cet aspect romanesque. Il faut laisser au temps son action affectueuse; c'est déjà beaucoup de pouvoir espérer que quelqu'un nous sera, à travers les années futures, une société amie. Ce qui m'attire, ce ne sont pas les situations éclatantes, ni ces mérites tapageurs qui demandent leur sanction et leur récompense au bruit. Je suis mieux faite pour appré-

cier ce qui se révèle à la patience d'un long voisinage. La bonté me charme avant les talents.

PAUL.

Ah! (A part.) Si j'avais pu soupçonner qu'elle ne fût pas plus ambitieuse!

LOUISE, continuant.

Je crois que M. de Vandralle est bon.

PAUL, à part.

Moi aussi, je suis bon.

LOUISE, même ton.

Ensuite, j'augure trop bien de son intelligence, pour le croire jaloux du renom d'irrésistible vainqueur. Voilà pourquoi... je... nous avons dit *oui*.

PAUL, à part.

Allons! cela ne déborde pas d'enthousiasme. (Haut.) Donc, si j'ai bien compris, c'est d'abord par amour de l'indépendance et de la tranquillité que vous avez ajourné toute décision; ensuite c'est par déférence envers Léon, que vous vous êtes décidée.

LOUISE.

Pardon! Il ne me semble pas le moins du monde avoir dit cela.

PAUL, l'invitant aux confidences.

Pourquoi ne point me parler comme à un frère?

LOUISE.

Je ne puis voir en vous que l'ami du mien; mais point un autre lui.

PAUL.

J'en suis assez triste déjà ; ne me le reprochez pas.

LOUISE.

Oh! ce n'est pas un reproche.

PAUL.

Il serait très injuste, car je vous aime autant, et même... (Avec feu.) davantage que si j'étais...

LOUISE.

Ce n'est pas une raison, parce que l'on croit nous aimer, pour toujours nous comprendre. Mais j'entends Léon qui rentre, et je vous laisse ensemble.

Elle salue et sort.

SCÈNE III

PAUL, seul, il arpente la scène, de l'air d'un homme partagé entre le dépit, et une vague joie.

Assurément, on se sent toujours flatté, sans trop savoir pourquoi, de voir une jeune fille de sentiments assez délicats, pour ne point, dans un tel événement, montrer rien de sa joie, même à celui qu'elle peut croire sans chagrin. Oh! s'il m'était resté le moindre doute, maintenant je suis fixé : j'aurais dû ne pas revenir. Cette rencontre m'a fait du bien et du mal à la fois. Ainsi, d'une part, ce que je viens d'entendre m'a rendu plus triste encore que je ne l'étais là-bas; mais aussi, je me sens devant l'irréparable; car, ce n'est point une capricieuse, celle-là, et je vois mon malheur face à face. Peut-être ça vaut-il mieux que mes vagues épouvantes d'autrefois. Peut-être! (Pause.) Oui... mais hier du moins, j'ignorais le peu qui me séparait d'un bonheur que je dois à jamais regretter... sans l'avoir même osé rêver. D'où me vient donc cette idée-là maintenant, sans raison? N'importe! c'est assez curieux le sentiment tranquille et ojrme qui lui a fait choisir ce Vandralle. Pourquoi lui et

pas un autre? Je pourrais aussi bien dire alors : Pourquoi un autre et pas lui? Comme elle est résolue dans son calme, cette Louise! et qu'il doit être impossible de faire abandonner une décision, à cette volonté réfléchie! Mon Dieu, cette résignation sans amertume est notre meilleur lot, peut-être, ici-bas. Si le bonheur est une ombre, la résignation est encore son aspect le moins fugitif. Au fond, le cœur de Louise n'a jamais été qu'à l'affection fraternelle; mais, que l'on entrevoit une grâce solide dans cette tendresse dominante et unique... que l'on devine un noble esprit dans cette humeur silencieuse! Avec elle, la pensée et le sentiment s'élèvent. A contempler cette âme voilée, on rêve d'employer ses jours à la comprendre. Dans ce regard qui reflète l'empire sur soi-même, on voudrait lire toujours. Allons! Tout est bien fini pour moi. J'ai rêvé... voici celui qui vient me réveiller.

SCÈNE IV

PAUL, LÉON, entrant, sombre, préoccupé, une lettre fermée à la main.

LÉON, à Paul.

Tiens! c'est toi!

Il lui avance la main d'un geste machinal.

PAUL.

Tu en doutes! (A part.) Décidément, je n'étais pas attendu non plus par celui-ci. C'est une rentrée manquée.

LÉON.

Ton voyage n'a pas été long.

PAUL.

Aussi ton accueil est bref.

LÉON.

Je t'ai écrit huit pages, avant-hier... ne t'étonne pas que

je ne trouve presque rien à te dire, comme cela, sur-le-champ. Et puis, cela sans reproche, car ce n'est pas ta faute... tu tombes mal, je m'explique: tu tombes sur un homme de mauvaise humeur.

PAUL.

Comment cela?

LÉON.

Oh! il s'agit d'un de ces accidents ridicules contre lesquels on ne peut rien. Qu'un homme vous insulte dans la rue, au cercle, au théâtre... Il y a échange de témoins, on se bat, on se tue, sauf à le regretter le reste de sa vie. (Mouvement de Paul.) Mais là où il n'y a pas d'offense et seulement un de ces ennuis qui empêchent même d'en vouloir à leur auteur... le moyen de jamais lui pardonner?

PAUL, à part.

A qui en a-t-il donc? (Mouvement de joie réprimé.) Serait-ce par hasard?... Non, non!

LÉON, ouvrant la lettre.

Tu permets... affaire pressée. A propos, il y a du nouveau : Louise va se marier. Mais tu le sais déjà, je te l'ai écrit. Excellent parti. Gentleman irréprochable.

PAUL, à part.

Ce n'était pas cela. (Avec effort.) Tant mieux!

LÉON.

Quand je dis irréprochable... je vais trop loin. Il a un petit défaut : il ignore l'exactitude. Louise s'est décidée assez vite, ce qui m'a surpris agréablement, après l'insuccès de mes récentes propositions. Tiens! c'était justement le lendemain de ton départ. Nous avons même regretté ton absence. M. de Vandralle m'a paru très reconnaissant de mes interventions favorables, et je lui crois vraiment le genre de mérites et de caractère préférés par ma sœur. Pour moi, (Ton de gaieté forcée.) il est jugé; car je n'aime pas les

gens inexacts. En deux mots, voici l'affaire. Nous avions pris rendez-vous pour ce matin, M. de Vandralle et moi, chez un notaire. Quand je me présentai, ce notaire était sorti, bien qu'il fût l'heure convenue entre nous trois. J'ai perdu là vingt-cinq minutes à entendre les clercs dire des bêtises. Enfin, le patron est rentré, il a sévèrement harangué lesdits clercs, pour avoir manqué à me prévenir que la conférence était remise à un autre jour, sur la demande de M. de Vandralle indisposé. Une lettre écrite dans ce sens, devait m'attendre chez moi, depuis le matin. Comme je m'étais mis en route de très bonne heure, cette lettre ne m'était point parvenue. Tu sais tout. A présent, voyons quel jour cet intéressant malade fixe pour sa guérison.

PAUL.

Cela ne dépend peut-être point de lui.

LÉON, d'un ton amer.

Tu vois les choses en noir, toi.

PAUL, se défendant.

Ah! je ne désire pas qu'il meure!

LÉON.

Si tu savais comme ma situation est délicate, tu ne voudrais pas de mal à M. de Vandralle. (Lisant.) « Monsieur, un homme de votre esprit et de votre caractère n'attend pas que l'on s'excuse de ne point admettre un léger nuage sur la clarté de certains états...

PAUL, à part.

Tiens! il ne parle pas de sa santé.

LÉON, lisant.

« La vivacité des sentiments inaltérables que j'ai voués à votre sœur n'a fait que me rendre plus sensible une communication, dont je n'ai pas, pour le présent, à rechercher les mobiles. » (A Paul.) Tu comprends?

PAUL, faisant mine de s'en aller.

Je comprends... sans comprendre... en comprenant que je suis de trop ici.

LÉON, le retenant.

Au contraire, tu arrives merveilleusement à propos. (Lisant.) « Cette communication dont je n'ai pas remercié l'auteur, n'émane pas, j'ai hâte de vous le dire, d'un ennemi à vous ; mais de gens qui me touchent, intéressés peut-être à ce que je ne me marie point, et d'ailleurs, en ce qui vous concerne, pleins du respect de votre nom et de justes sympathies pour votre personne. Un mot de vous pourra m'enlever un bien cruel ennui. J'irai vous demander ce mot, le jour qu'il vous plaira. »

Léon s'arrête, songeur, et ne comprenant pas.

PAUL.

Hé bien! il n'a pas l'air de vouloir te fâcher.

LÉON, reprenant sa lecture.

Dans ces circonstances, vous admettrez... » (A part.) Tu vas voir ce que j'admets. (Haut.) Paul, tu n'es pas trop fatigué? Tu as eu le temps de te refaire?

PAUL, nuance d'ironie.

Oh! je crois bien, cher ami. Depuis quinze minutes que je suis revenu de Turin, après vingt-trois heures d'express, j'ai eu tout le temps, comme tu dis.

LÉON, sans l'écouter.

Tu ne connais pas M. de Vandralle? Non ; tant mieux. Vivent les affaires que l'on traite pour elles-mêmes, entre étrangers! Alors pas de considérations de personnes qui dénaturent la réalité des choses, ni de courtoisies qui atténuent les offenses. Tu vas dire à M. de Vandralle, qu'il garde pour lui sa communication, et que je lui rends sa parole. S'il lui faut plus encore...

PAUL, l'arrêtant.

Ah! mais, tu vas trop vite, toi! (A part.) Tout cela est

bien inattendu, bien mystérieux et m'impressionne malgré moi.

LÉON.

Ce maître sot que j'ai accueilli pour ses façons modestes et ses airs suppliants, va-t-il pas croire qu'on sera en peine de lui?

PAUL.

Soyons justes, il n'a pas dit cela.

LÉON.

Comme si tout Paris ne savait pas, comme s'il ne savait pas lui-même, qu'il n'a tenu qu'à moi, de traiter de beau-frère, David le jeune et déjà célèbre avocat!

PAUL, assombri.

Tiens!... je ne le savais pas, moi.

LÉON.

Et de Saint-René, la fleur du Jockey... et Renoncourt, l'homme aux trois châteaux... et sir Browley...

PAUL, vexé.

Ah! l'Anglais aussi!

LÉON.

Et sans aller si loin... toi-même, mon vieux Paul, qui es revenu de tout... si l'on t'avait un peu encouragé...

PAUL, à part.

Ce n'est pas malheureux! (Haut, se défendant mollement.) Oh! moi! y penses-tu bien?

LÉON.

Allons! ne te défends pas comme cela; tu devines que j'ai voulu rire.

PAUL.

A la bonne heure! (A part, avec une colère sourde.) Il ne me prend pas assez au sérieux, mon meilleur ami.

LÉON.

Hé bien! tu n'es pas encore parti! Tu fais attendre M. de Vandralle!

PAUL, très sèchement.

C'est aussi pour rire, cela, n'est-ce pas? Je n'ai jamais vu, ce monsieur, moi! qu'est-ce que tu veux que je lui dise? Où demeure-t-il d'abord? A quel titre, irai-je lui demander ses raisons?

LÉON.

Je n'aime pas beaucoup ta façon de me dire cela.

PAUL.

Et moi, je n'aime pas du tout à me mêler de ce qui ne me regarde pas. J'ignore même ce que tu veux à ce M. de Vandralle.

LÉON.

C'est bien simple : tu vas lui dire que je lui rends sa parole.

PAUL.

Sans en avoir parlé à Louise! Tu prends les beaux rôles, toi.

LÉON.

Baste! Ma sœur ne le connaît pas depuis longtemps. Elle prendra assez bien, je l'espère, son parti de cette rupture.

PAUL.

Voilà un point vidé. A présent, qu'est-ce que je répondrai de ta part à la mise en demeure de ce prétendu susceptible?

LÉON.

A sa prière, veux-tu dire?

PAUL.

A sa prière, soit. Qu'est-ce que je vais répondre à sa prière?

LÉON.

Que je la tiens pour non avenue, tout engagement ayant cessé d'être entre nous.

PAUL.

Tu me parais négliger un point essentiel. M. de Vandralle est fort répandu dans le monde. Il a une famille, des amis instruits de ses projets, et auxquels il devra en expliquer la brusque fin. Je ne le suppose pas d'un chevaleresque assez sublime pour dire tout simplement qu'on l'a renvoyé. Si M. de Vandralle, blessé de ta démarche, t'en demande raison... pas moyen ici d'invoquer une querelle au Cercle, où à l'Opéra, ni même les opinions politiques. Que devient dans tout cela la dignité de Louise ?

LÉON.

On dirait, ma parole, que tu t'y intéresses plus que moi!

PAUL, très tranquillement.

C'est vrai tout de même qu'on le dirait.

LÉON, s'animant.

C'est trop fort ! (Après une pause.) Tu as l'air fâché contre ton serviteur.

PAUL.

Ni contre toi, ni contre personne ; je me sens très calme.

LÉON.

Allons ! tant mieux. Justement, j'ai besoin d'un ambassadeur de grand sang-froid. Avoue cependant que tout à l'heure, tu as été un peu vif.

PAUL.

Si je t'ai semblé vif en paroles, et lent à te servir, cela vient de ce que, sans droit peut-être, j 'ai pris mal l'emportement avec lequel je t'ai vu résoudre seul une affaire qui ne regarde pas que toi seul ; cela vient aussi de ce qu'il me déplaît d'assumer à ta demande une responsabilité que l'on pourrait croire égoïste, intéressée.

LÉON, très surpris.

Egoïste, intéressée... je ne comprends pas.

PAUL.

Et c'est bien pour cela que je t'en veux.

LÉON.

Sois juste aussi, mon ami : tu me vois agacé, ne sachant que résoudre, et tu me poses des charades. Veux-tu, oui ou non..? (Sur ces paroles, Louise entre par la porte du fond.) Tu vois, plus moyen d'hésiter.

Signe d'acquiescement forcé de Paul.

PAUL, bas, à Léon.

L'adresse de M. de Vandralle?

LÉON, même jeu.

A deux pas d'ici, rue Laffitte, 73.

Paul sort après avoir salué cérémonieusement Louise. Ce jeu de scène doit être rapidement enlevé.

SCÈNE V

LÉON, LOUISE.

LOUISE.

Vous n'avez pas l'air absolument d'accord. Ce ne doit pas être un secret, à juger par le ton. Qu'y a-t-il entre vous deux?

LÉON.

Ma chérie, je trouverais bête d'user de petites fraudes avec un esprit aussi ferme que le tien, et de mystère là où tu es directement intéressée. Paul est rentré de voyage, on ne peut plus à propos pour nous rendre un service, que je ne pouvais demander qu'à lui. N'est-il pas pour nous comme un second père?

LOUISE.

Tu as bien fait d'attendre qu'il soit sorti, avant de lui décerner ce titre respectable dont il serait par trop flatté.

LÉON.

Alors, disons comme un frère aîné. Préfères-tu cela?

LOUISE.

Oh ! moi, je ne me connais qu'un seul frère. Cela n'est pas pour te fâcher.

LÉON.

Soit ! n'insistons pas sur le titre. Léon n'en est pas moins le témoignage vivant de notre passé de famille, si vite envolé. Dans tous les événements, je me fie à son conseil. Il n'a été étranger qu'à un seul acte grave de notre vie commune : l'acceptation de M. de Vandralle comme ton prétendu... et cela n'a pas la mine de réussir.

LOUISE, très calme.

Ah ! comment donc cela ?

LÉON.

Rassure-toi... mais, qu'est-ce que je dis? Tu ne me parais pas inquiète le moins du monde, et tu as bien raison. Il s'agit de moins que rien : d'un petit trait d'inexactitude de M. de Vandralle. Par malheur, je suis ombrageux, et j'ai donné mission à Paul d'aller dire à qui de droit mon mécontentement.

LOUISE.

Tu as eu tort, cela ne le regardait nullement.

LÉON.

Tiens ! tout juste ce qu'il m'a répondu.

LOUISE, étonnée.

Ah ! il t'a répondu cela?

LÉON.

Oui vraiment, et vous vous seriez concertés d'avance qu'il vous serait impossible d'être mieux d'accord... (Pause.) Et si cet accord n'avait pas pour objet de vous maintenir toi et Vandralle dans votre mutuel engagement, ce serait à penser... mais, je dis là une sottise. Tu trouves que j'ai eu tort d'envoyer Paul chez de Vandralle? Que veux-tu? je n'avais pas le choix des ambassadeurs.

LOUISE.

Combien je regrette les ennuis que te donne une sœur à marier!

LÉON.

Le plus grand de ces ennuis, c'est la fin de la compagnie si douce que nous étions l'un pour l'autre. Cependant, je n'ai pas le droit de renfermer ta destinée, ta grâce de femme, tes qualités et ton avenir, dans le cercle égoïste de mon seul foyer, et de mes goûts de sauvage. Je sais bien ce qui aurait été le rêve. Malheureusement personne au monde que moi n'y aura pensé!

LOUISE.

Que veux-tu dire?

LÉON, avec effort.

Rien! rien! (Pause.) Abordons à présent la question grave. Je suppose que mes plaintes à M. de Vandralle, amènent une brouille entre nous.

LOUISE.

Voilà qui serait très fâcheux. Le monde aime à parler de ces choses, et je déteste que l'on parle de moi. Peut-être aussi, M. de Vandralle sera-t-il plus calme que tu ne le penses.

LÉON, l'observant avec attention.

Je ne parlais pas des dires du monde, mais de tes senti-

ments personnels, que Paul me reprochait de laisser dans l'oubli.

LOUISE.

Il n'oublie rien, lui, à ce que je vois, ton ami Paul?

LÉON.

Il est bien aussi un peu ton ami à toi, je suppose?

LOUISE.

Ne suffirait-il pas pour cela qu'il fût le tien?

LÉON, à part.

Il y a de l'énigme dans ma sœur. (Haut.) Causons franchement...

LOUISE, l'interrompant.

Du moins, ton ambassadeur aura eu le mérite de la promptitude, car le voici déjà de retour.

Au moment où rentre Paul, elle a eu le temps de s'effacer, sans se cacher tout à fait, dans un angle du salon, près d'une portière en tapisserie.

SCÈNE VI

LÉON, LOUISE, à demi-cachée, PAUL, rentrant coup de vent et ne voyant que Léon.

LÉON.

Hé bien?

PAUL.

Hé bien, mon ami, c'est vertigineux. Je suis tombé sur

un Monsieur ennuyé, confus et presque timide... pas du tout le gentleman sec et à ripostes que j'attendais.

LÉON.

Répète-moi, mot pour mot, ce que tu lui as dit.

PAUL.

Attends donc! Non! vois-tu, je te le donne en cent, je te le donne en mille. (Léon sourit de son ahurissement, et fait un signe imperceptible à Louise.) J'ai été reçu avec une amabilité parfaite ; tout est arrangé ou s'arrangera. Enfin, le Monsieur m'a dit: La prétention de votre ami Léon est des plus légitimes ; mais vous étiez bien le dernier dans ma pensée, qu'il eût choisi pour ce message.

LÉON, surpris.

Quoi? quelle prétention?

PAUL.

Je lui ai demandé de ta part, l'objet de cette communication mystérieuse.

LÉON, éclatant.

Comment! Tu ne lui as pas, ainsi que je t'en avais expressément chargé, rendu en deux mots sa liberté?

PAUL.

Non! Je n'ai point fait cela. Oh! je puis bien te le dire maintenant, je n'aurais pas demandé mieux.

LÉON.

Qu'est-ce qui t'a donc retenu, alors? Tu m'intrigues beaucoup.

PAUL.

Je n'ai pas cru devoir aller aussi loin sans l'aveu formel de ta sœur.

LÉON, avec impatience.

Ma sœur! ma sœur!

Nouveau regard à l'adresse de Louise, toujours invisible pour Paul.

PAUL.

Un dernier mot... un mot que je n'aurais pas dit, si les choses avaient tourné autrement. Sache-le bien, Léon, je t'aime comme un frère chéri; mais c'est Louise qu'il me manquerait le plus en ce monde, de ne pas voir chaque jour. Cependant, malgré la menace de ce chagrin mortel, j'ai préparé la voie au retour de M. de Vandralle, qui s'est montré charmé d'ailleurs de mes efforts et de mon personnage. (Louise ne peut réprimer un geste de dépit que surprend son frère. Léon regarde ensuite fixement Paul qui s'arrête un moment interloqué et poursuit.) Ce que j'ai fait, mon ami, témoigne, oh! n'en doute jamais, d'un attachement plus dévoué que toutes les protestations.

Il s'assied d'un air accablé.

LÉON, à part.

Voilà des signes concordants auxquels je ne m'attendais guère... et des regards qui parlent, à défaut de discours.

PAUL.

Enfin, nous avons tout dit. Tu vas lire ce qu'il t'a écrit, et il reviendra, sur un mot de toi.

LÉON.

Allons! c'est une affaire arrangée à ce que je vois. (Se retournant vers Louise et l'interpellant.) Tu l'as entendu, ma chère, décide à présent.

PAUL, stupéfait.

Ah! mademoiselle!! que de pardons! (A Léon.) Léon! c'est mal!

LOUISE.

Je n'ai rien à vous pardonner; au contraire, je vous remercie pour votre bonne opinion, et pour vos bons sentiments... (Avec intention.) que je suis flattée d'apprendre.

Elle salue et sort.

LÉON.

Donc à présent, tout va bien... grâce à toi. Tant mieux. Au fait, tu ne m'as pas encore dit pourquoi tu es revenu si brusquement?

PAUL, hésitant.

Tout juste, pour te rendre service comme tu l'as dit toi-même tout à l'heure. J'obéissais comme à une voix secrète. Voici la lettre de M. de Vandralle.

Il s'arrête la voix pleine de larmes.

LÉON.

Je commence à connaître cette écriture. (Lisant.) « Cher Monsieur, vous avez l'âme trop droite, et vous connaissez trop bien le prix de certaines sympathies pour n'avoir pas compris et excusé le trouble d'un cœur jaloux. On m'avait dit des paroles cruelles. Votre sœur n'avait daigné accueillir ma demande que par dépit du silence d'un autre. » (Parlé.) Ah par exemple! (Lisant.) « Cet autre que l'on aurait plus volontiers entendu, et auquel sa situation dans la maison, aurait souvent permis de s'expliquer, s'était tenu dans une réserve, que l'on dut bien à la fin prendre pour définitive, et impliquant le ferme dessein de vivre seul. Sans doute, il n'y a rien de sérieux dans de tels propos... mais, est-ce que l'on raisonne avec une dure inquiétude? (Louise est rentrée en scène depuis quelques instants.) La mienne est heureusement guérie. Je viens de voir *cet autre* dont on m'avait parlé. »

PAUL, l'interrompant.

Moi! moi!... Ah! quel dommage qu'il mente!

LÉON.

Que savons-nous s'il ment? Nous allons le demander. (Se tournant du côté de sa sœur.) Louise!

PAUL, avec énergie.

Non! non! jamais!

LÉON.

Ah çà! c'était donc vrai! Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé la main de ma sœur?

PAUL.

Pour un empire, je n'aurais point osé.

LÉON.

Je ne te savais point si timide.

PAUL.

Je ne goûtais la vie qu'entre vous deux, sous votre toit. Je craignais pire que la mort de n'y plus être admis. Or, ma demande repoussée me fermait une maison, où habitait mon seul bonheur. J'ai passé ces deux dernières années à trembler.

LÉON, doucement ironique.

Hé bien, tu n'es pas beaucoup plus avancé maintenant, pauvre ami. Après la lettre de M. de Vandralle, tu ne peux plus te montrer ici. Du moins, si tu n'avais pas opéré avec tant d'à-propos un rapprochement que l'on ne te demandait pas!

LOUISE, à part.

Mon frère serait un bon despote. (S'asseyant entre Léon et Paul.) Il me semble qu'il y a malentendu. (A Léon.) Monsieur... (Lui désignant Paul.) ton ami, n'a point rempli auprès de M. de Vandralle la mission que tu lui avais confiée, et il en a rempli une autre de son choix, et qui ne nous agrée

point. Donc, rien de fait. Un message n'a point été remis, il doit l'être, par un autre envoyé plus sûr. Si j'ai le droit de parler, voilà mon avis.

PAUL.

Je vous remercie, mademoiselle, de me croire indigne de cette nouvelle ambassade.

LÉON.

C'est très joli ; mais les choses restent tout de même dans l'état posé par la lettre, et Paul sait bien qu'il ne peut plus prétendre à nous venir voir comme autrefois. (A part.) Il se tait. (Haut, à Louise.) C'est moi, ma chérie qui vais écrire à de Vandralle, et je compte que tout cela va se terminer comme il sied à notre dignité et à notre nom. (A Paul.) Demande-moi donc sa main devant elle, afin qu'on ne dise pas que j'opprime sa volonté.

PAUL, à demi-voix, avec une grande émotion contenue.

Je n'ose pas.

LÉON.

Tu aimes donc mieux te remettre en voyage?

PAUL, éclatant.

Oh! non... plus cela! Si je devais recevoir encore une lettre comme celle qui m'a ramené! (Après un effort.) Mademoiselle....

Il hésite.

LOUISE, lui avançant la main.

Ne me direz-vous pas un jour, pourquoi je vous fais si grand'peur?

PAUL, lui baisant avec passion les mains.

Celui-là seul qui a eu cette peur, sait comme l'on peut être heureux.

LÉON.

Mes amis, mes deux meilleurs amis, je suis enchanté... et confondu, je l'avoue. Ainsi (S'adressant à Paul.) je croyais, après le mariage de Louise aller te retrouver en Italie... et c'est toi qui es revenu à Paris, pour être mon beau-frère. On peut bien dire : *C'était écrit...*

FIN DE C'ÉTAIT ÉCRIT.

LA
DEMOISELLE QUI A DES ABSENCES

PAR

M. CHARLES MONSELET

PERSONNAGE

LA DEMOISELLE..... Mlle Demorcy, de l'Odéon.

LA
DEMOISELLE QUI A DES ABSENCES

(Au public.) Qu'est-ce que je vous disais donc? Vous ne vous en souvenez pas... ni moi non plus. Ce sont encore mes absences... mes maudites absences... Si vous saviez comme elles me rendent malheureuse!

A première vue, on ne se douterait de rien, n'est-ce pas? J'ai l'air d'une jeune fille comme toutes les jeunes filles... Hélas! je n'en ai que l'air. On perdrait la tête à vouloir compter mes absences...

Tenez, l'autre jour, je sors pour aller au bain. C'est bien simple. Je descends une rue, puis une autre; je tourne à droite... je m'embrouille... c'est pourtant un chemin que je fais plusieurs fois par semaine. Enfin, je crois reconnaître l'enseigne. J'entre. Un bel escalier de quelques marches, recouvert d'un tapis... une porte vitrée... Je la pousse.

Je vois un monsieur à une espèce de table.

— Un bain! lui dis-je en lui jetant une pièce de monnaie.

— Mademoiselle, vous faites erreur, me répond-il.

— Au son!

— Mademoiselle, encore une fois...

— Monsieur?

— Ce n'est pas ici l'établissement que vous croyez. Vous

êtes dans les bureaux de la Compagnie générale de l'éclairage au beurre.

— Oh! mille pardons, monsieur! que je suis confuse...

C'est la moindre de mes absences... Il n'y a pas de jour que je ne prenne un magasin pour un autre, un coiffeur pour un pâtissier, un pharmacien pour un confiseur, un restaurant pour une boutique de lingerie, et l'Odéon pour une gare de chemin de fer.

Vous me direz qu'il n'y a pas grand mal à cela... Non, mais j'ai d'autres absences moins insignifiantes et qui pourraient donner de moi une idée... désavantageuse. Par exemple, j'ai la mauvaise habitude, quand on me parle, de penser à autre chose... C'est plus fort que moi... Ainsi, mon cousin avait réussi à s'approcher de moi dans un coin du salon et à me parler à voix basse.

— Chère cousine, me dit-il, les moments sont précieux.. apprenez que je vous aime!

— Très bien... très bien... lui répondis-je en... pensant à autre chose.

— Je meurs si je n'obtiens un rendez-vous!

— Parfaitement... parfaitement.

— Ce soir, au fond du jardin... quand nos parents feront leur partie de whist.

— Oui, oui, oui, oui, oui, oui...

Tout à coup il me regarde fixement et s'écrie :

— Mais, ma cousine... ma cousine... qu'est-ce que vous avez? Vous êtes sortie!

C'était vrai, j'étais sortie... Sans cela, est-ce que j'aurais répondu aussi... drôlement?

Connaissez-vous la *Somnambule?* C'est un opéra où l'on voit une jeune fille qui marche la nuit sur des ponts, et qui entre dans la chambre d'un monsieur... Oh! non... non... Et cependant, une fois... Oh! l'aventure n'a rien de... quoique au premier aspect... Enfin on m'a surnommée la somnambule éveillée... C'est le monsieur qui a été surpris en me voyant ôter mes bottines... Des absences, toujours des absences!

Elles m'ont fait manquer trois mariages. Le premier avec un monsieur à qui j'ai demandé des nouvelles de sa femme... Le second... Oh! le second! il me plaisait absolument, jeune, élégant... des petits cheveux collés sur le front... Il me plaisait à ce point qu'un jour je l'ai appelé Octave... du nom de mon cousin... le cousin dont je vous ai parlé tout à l'heure... Il en est devenu tout pâle. Mon frère, à qui j'ai raconté ce... *lapsus*, m'a dit d'un air courroucé qu'on ne faisait pas d'impair comme cela... Ce n'était pas un impair... C'était une absence!

Mon troisième mariage... car je les collectionne, comme vous voyez... Oh! celui-là, cela a été plus grave, et je ne m'en souviens pas sans rougir... C'était un notaire de Romorantin... avec une belle cravate blanche de Romorantin... et des favoris de Romorantin...

Il m'aborda sur le perron, après déjeuner, comme je me disposais à sortir, coiffée de mon grand chapeau de paille, et un panier sous le bras. Il me dit d'un air tout à fait galant, en fredonnant un couplet du temps de sa grand'mère:

Où va Nicette
En tapinois?

Je crus devoir employer le même ton, et je lui répondis en lui montrant mon petit panier:

— Où je vais, monsieur le notaire? ne le devinez-vous pas?

— Ma foi, non, mademoiselle.

— Je vais porter à manger à mon enfant.

— Votre enfant? dit-il en faisant un soubresaut.

— Oui, monsieur le notaire.

— Vous avez un enfant, mademoiselle?

— Est-ce que mon père ne vous l'a pas dit?

— Il s'en est bien gardé!

— Un joli poupon rose de deux ans, gros comme un charme... je le fais élever dans une cabane de bûcheron, à

l'entrée du bois. Voulez-vous m'accompagner, monsieur le notaire?

— Moi? moi! votre fiancé?... Y pensez-vous, mademoiselle?

— Et pourquoi pas?

— Un enfant!

Et le pauvre notaire avait une figure de toutes les couleurs. C'était bien pis que le numéro 1 et que le numéro 2... Je le quittai en riant... J'appris à mon retour qu'il avait quitté subitement le château... Pouvais-je m'imaginer qu'il était assez bête pour croire... J'avais oublié de lui dire que l'enfant en question était le filleul de ma tante Céline. Encore une absence!

C'est égal, si cela continue, je cours grand risque de demeurer fille... Voyons, messieurs, est-ce que parmi vous il n'y aurait pas quelqu'un qui ne s'effraierait pas de mon défaut?... car je n'en ai qu'un... c'est à considérer... Je tâcherais de me corriger... bien vrai... Vous ne me croyez pas?

Ah! je sais bien ce qu'il me faudrait : ce serait un mari qui aurait lui aussi des absences!

FIN DE LA DEMOISELLE QUI A DES ABSENCES.

UN

COUSIN DE PASSAGE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. HENRI DE BORNIER

PERSONNAGES

LÉON DE VILLIERS.

LUDOVIC DE BÉON.

LA MARQUISE DE GHISTELLE.

BERTHE, sa petite-fille.

UN

COUSIN DE PASSAGE

Salon dans un château. — Porte sur le perron. — Portes latérales. — Fenêtres sur le parc. — Tables à jeu et à ouvrages, avec papier encre, plumes. — Sur un des panneaux, petite bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, LA MARQUISE.

Les deux femmes sont assises, la marquise brodant, Berthe lisant.

BERTHE, lisant.

« La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine... »

On entend un coup de fusil au dehors.

LA MARQUISE.

Ah ! bon Dieu ! qu'est cela ?

BERTHE.

Grand' mère, c'est Léon qui chasse dans le parc.

LA MARQUISE.

Ces pauvres lapins ! Léon leur fait une rude guerre.

BERTHE.

Grand'mère, c'est un lièvre, et non un lapin, que *Dominante* et *Randonneau* viennent de lancer ! Il paraît même que Léon a manqué le lièvre, puisque la voix des chiens s'éloigne vivement ; il est probable que le lièvre va gagner les landes, puis passer près d'ici, et enfin revenir au gîte.

LA MARQUISE.

Ta ! ta ! ta ! petite ! tu as raison. Et je vois avec plaisir que tu commences à connaître la chasse ; ton pauvre père eût été fier de ta science.

BERTHE.

Ma science... c'est à Léon que je la dois.

LA MARQUISE.

Nous lui devons bien autre chose encore, à Léon ! — Viens te rasseoir près de moi, fillette. (Berthe se rassied près de la marquise.) Berthe, aimes-tu Léon ? Réponds-moi franchement.

BERTHE.

Si j'aime Léon ! Mais, grand'mère, c'est presque me demander si je t'aime ! — Crois-tu que j'aie oublié tout ce que Léon a fait pour nous ?

LA MARQUISE.

Il est certain que Léon s'est conduit admirablement. Il n'avait que vingt-deux ans, et il était sorti de l'Ecole polytechnique avec le n° 3 ; dans dix ans, il eût été colonel, général peut-être ! Eh bien ! pour nous, Berthe, Léon a sacrifié ce brillant avenir ; à la mort de ton père, au milieu de mille embarras de fortune, que serions-nous devenues ? — Léon s'est fait pour nous homme d'affaires, fermier,

avocat, agronome ; grâce à lui, notre fortune est sauvée, mais sa carrière est perdue...

BERTHE.

Et tu demandes si je l'aime!

LA MARQUISE.

La ! la ! la ! ne te fâche pas, ma mignonne ! Je conviens que tu aimes Léon, et cependant quand je te parle de l'épouser...

BERTHE.

Epouser Léon ! Est-ce qu'on épouse son frère? Mais vous savez bien, bonne maman, que je suis une romanesque! Vous savez bien que je veux faire un mariage de sentiment, un mariage de poésie... Ne riez pas!

LA MARQUISE.

Laisse donc avec ta poésie ! — Parce que tu as lu les *Méditations*, et composé quelques romances, musique et paroles, tu te crois poète ! Et tu voudrais épouser un poète, peut-être? Fi donc, Mademoiselle! — J'en conviens avec toi, Léon est un chasseur, tout simplement ; il a même le tort de dédaigner la poésie...

BERTHE.

Et c'est un tort très grave! Hier, par exemple, je lui ai lu le *Poète mourant*, de Lamartine... Léon s'est endormi à la dixième strophe !

LA MARQUISE.

C'est très mal, mais ce n'est pas un crime.

BERTHE.

Aussi la punition ne sera pas bien cruelle.

LA MARQUISE.

C'en est une que de ne pas t'épouser, chère mignonne.

BERTHE.

Oh! la grand'mère flatteuse!

LA MARQUISE, attirant Berthe vers elle.

Voyons, ma petite Berthe! tu sais si je t'aime! Mais plus je t'aime, plus ton avenir m'inquiète. Après moi, qui te protègerait? Personne. Léon est trop jeune pour remplir décemment ce rôle de tuteur quand la grand'mère ne serait plus là! Ce qu'il y a donc de plus simple et de plus sage pour toi, c'est d'être sa femme.

BERTHE.

Mais, grand'mère, qui te dit que Léon pense à m'épouser? Il me regarde encore comme une enfant, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

On ne sait pas! on ne sait pas! il faudra que petit à petit je le fasse un peu causer à ce sujet...

BERTHE.

Sérieusement, grand'mère, je te supplie de renoncer à cette idée.

LA MARQUISE.

Oh! oh! quelle gravité, Mademoiselle! Et pourquoi ce ton solennel?

BERTHE.

Écoute, grand'mère... c'est ta faute, tu m'y as forcée! Mais puisque tu parles de mariage, tu sais bien que depuis cinq ans...

LA MARQUISE.

Tais-toi, Berthe! je t'ai dit qu'il ne fallait plus jamais me parler de cette folie.

BERTHE.

Mais, grand'mère...

LA MARQUISE.

Assez, Mademoiselle ! je vous en supplie.

BERTHE, revenant s'asseoir.

Tu es fâchée contre moi, grand'mère?

LA MARQUISE.

Oui.

BERTHE.

Grand'mère! grand'mère! pardonne-moi ; ne boude pas ta petite Berthe ; tu sais bien que je t'aime ! Regarde-moi de ton bon regard, je t'en prie, grand'mère ! Je te promets d'être sage ; je ne le ferai plus, bonne maman !

LA MARQUISE, lui prenant la tête et la caressant.

Venez donc, petite folle ! on vous pardonne. Mais laisse-moi ajouter une chose : Tu aimes la poésie, dis-tu? Eh bien! la poésie n'est pas où tu penses ; elle n'est pas sur les lèvres mielleuses, aux paroles dorées ; elle est dans le cœur, dans quelque brave cœur dévoué et fidèle où tu ne la cherches pas.

On entend un coup de feu.

BERTHE, allant à la fenêtre.

Touché ! cette fois, foudroyé !

LÉON, au dehors.

Tout beau! tout beau! *Dominante! Randonneau !* tout beau ! — Antoine! tiens, mon garçon, porte cette bête à la cuisine.

SCÈNE II

BERTHE, LA MARQUISE, LÉON.

LÉON, après avoir déposé son carnier et son fusil dans un coin.

Bonjour, ma tante. (Il embrasse la marquise.) Bonjour, Berthe; tu vas bien, petite?

BERTHE.

Très bien, mon cousin.

LÉON, s'asseyant.

Maintenant, chère tante, occupons-nous des affaires sérieuses : d'abord, j'ai renouvelé le bail de Mâchefer.

BERTHE, qui a repris son livre.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine...
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine.

LÉON.

Hein! quel est ce bruit-là?

BERTHE.

Des vers! Ça rime, n'est-ce pas? C'est agaçant?

LÉON.

Voyons, Berthe, laisse-nous causer des choses importantes, et ne nous dis pas de ces sornettes! Le bail Mâchefer...

BERTHE.

Tu appelles sornettes des vers de Lamartine, d'un grand poète!

LÉON.

Grand poète, si tu veux, mais mauvais agriculteur!

BERTHE.

Tu détestes donc bien les vers?...

LÉON.

De tout mon cœur.

BERTHE.

Et pourquoi?

LÉON.

D'abord parce que tu les aimes trop! Et ensuite...

BERTHE.

Ensuite?...

LÉON.

Parce que j'en ai fait autrefois. C'était à l'École préparatoire de la Flèche. Nous avions un adjudant sévère en diable! Je m'avisai de faire contre lui une espèce de chanson; ma petite satire eut du succès; mais je fus mis au donjon pour huit jours, au mois de janvier : dix degrés au-dessous de zéro! Ce jour-là, je renonçai à la poésie.

BERTHE.

C'est que ta vocation n'était pas bien ardente.

LÉON.

Oh! oh! la vocation... c'est un grand mot. Après tout, il n'est pas difficile de faire des vers, et si je m'en mêlais encore...

BERTHE.

Je voudrais bien voir cela, par exemple!

LÉON.

Quant au bail Mâchefer...

BERTHE.

Je suis fâchée contre toi, Léon : tu as dit que tu n'aimais pas les vers, parce que je les aimais trop...

LÉON.

Oui, j'ai mon idée.

BERTHE.

Pourquoi me faire ce reproche? Une jeune fille peut aimer la peinture, la sculpture, la musique, la danse... Pourquoi n'aimerait-elle pas la poésie? C'est si joli, les jolis vers !

LÉON.

C'est égal, j'ai mon idée.

LA MARQUISE.

Allons, mes enfants, ne vous brouillez pas; il n'y a pas lieu. Toi, Berthe, tu es moins poète que tu ne le crois, et toi, Léon, tu l'es peut-être plus que tu ne le penses.

LÉON.

Ah ! bonne tante ! vous êtes l'ange de la réconciliation. Eh bien ! puisque nous voilà d'accord, revenons au bail Mâchefer.

Midi sonne à la pendule.

BERTHE.

Midi ! déjà ! Le facteur devrait être arrivé.

LÉON.

C'est étonnant : l'arrivée de ce vieux bonhomme te met toujours en l'air dès que midi sonne, tu commences à sautiller sur tes pieds.

BERTHE, frappant les carreaux du bout des doigts.

Il n'arrivera donc pas?... Si ! le voilà !

Elle descend rapidement les marches du perron.

LÉON.

Décidément, ma tante, nous ne pourrons pas parler du bail Mâchefer...

BERTHE, revenant.

Une lettre ! une lettre pour toi, grand'mère ! de Madrid... (Avec intention.) De mon cousin Ludovic !

LA MARQUISE, à part.

De Ludovic... Ah! enfin! O mon Dieu! faites que mes prévisions se réalisent!

BERTHE.

Lisez, lisez, grand'mère!

LÉON.

Qu'est-ce que c'est que ça, le cousin Ludovic?

BERTHE.

On te le dira.

LA MARQUISE, lisant.

« Ma chère cousine, un projet d'emprunt m'appelle à Paris... »

LÉON.

Un projet d'emprunt? C'est donc...

LA MARQUISE.

Mon cousin Ludovic est secrétaire d'une société de crédit fondée en Espagne par des capitalistes français.

BERTHE.

Après, grand'mère!

LA MARQUISE.

« En me rendant à Paris, j'aurai l'honneur de vous demander quelques heures d'hospitalité; ma mère m'écrit de ne pas manquer à ce devoir, qui sera un bonheur pour moi... »

LÉON.

Très gracieux pour un financier!

BERTHE.

Mais tais-toi donc!

LA MARQUISE.

« J'arriverai le lundi 21 octobre, à la gare de Ghistelle,

par le convoi d'une heure. Ayez l'obligeance de m'envoyer vos chevaux. Daignez agréer, ainsi que ma cousine Berthe... »

BERTHE, sonnant, un domestique entre.

Antoine! vite! les chevaux à la voiture! Partez à l'instant, afin d'être à la gare avant une heure; vous demanderez parmi les voyageurs M. le vicomte de Béon. (Le domestique s'incline et sort.) Grand'mère, il arrive! Qui avait raison, toi ou moi, grand'mère?

LA MARQUISE, bas.

Toi. — (Haut.) Vous savez, mes enfants, que je suis encore un peu coquette : je ne veux pas recevoir dans ce négligé notre élégant cousin; viens avec moi, Berthe. (A part.) J'ai à te parler.

LÉON, seul.

C'est étrange... cet air de mystère, cette agitation de Berthe, cette lettre, ce Ludovic... Allons! voilà encore de mes folies! est-il vraisemblable que ce cousin, dont on ne parlait jamais, tombe exprès du ciel pour épouser Berthe?... Non! non! Berthe a déjà refusé de brillants partis, et ce n'est pas un parent inconnu, presque un étranger...

SCÈNE III

LÉON, BERTHE.

BERTHE.

Léon, je me marie.

LÉON.

Comment!

BERTHE.

Oui, et grand'mère veut absolument que ce soit moi qui t'en instruise.

LÉON.

Tu te maries... Et avec qui?

BERTHE.

Avec mon cousin Ludovic.

LÉON.

Ah! ça, mais! ce cousin-là, je ne l'ai jamais vu!

BERTHE.

Je le sais bien : quand il est passé ici, il y a cinq ans, tu étais à Paris pour nos affaires.

LÉON.

Mais comment se fait-il qu'on vous marie?

BERTHE.

On ne nous marie pas, nous nous marions! — Mon cousin Ludovic vint donc passer quelques jours avec nous; il était vraiment très aimable, très bien élevé, très spirituel, tout à fait homme du monde; il m'appelait *Ma jolie cousine.*

LÉON.

Ah! il t'appelait *Ma jolie cousine!*

BERTHE.

Imagine que Ludovic, à dix-neuf ans, avait eu un prix de poésie à l'Académie de Perpignan.

LÉON.

Diable!

BERTHE.

Ludovic voulut bien m'adresser une pièce de vers. Je les ai retenus, comme tu le penses. Les voici :

Berthe, quand nous marchons ensemble
Dans les bois où s'éteint le jour,
Savez-vous d'où vient que je tremble?
Est-ce de crainte ? Est-ce d'amour ?

LÉON.

Oh ! assez. Je n'aime pas ces vers-là ! Il n'y a point d'âme.

BERTHE.

Oh ! si, moi, j'y vois une âme.

LÉON.

Oui, la tienne !

BERTHE.

Quoi qu'il en soit, les vers de Ludovic me semblèrent charmants, et...

LÉON.

Et il continua ?

BERTHE.

Oui... en prose ! Tu conçois que, dès lors, cela me parut grave, et que j'allai tout raconter à ma grand'mère.

LÉON.

Tu fis bien.

BERTHE.

Le croirais-tu ? grand'mère se mit à rire, et me dit que j'étais une enfant, que je m'étais trompée, que c'était impossible, etc., etc.

LÉON.

Je comprends. Ta grand'mère n'attachait aucune importance à une déclaration de collégien.

BERTHE.

Pas si collégien ! comme tu vas voir. Deux jours après,

on donna une grande fête au château de Vertmorin. Après le dîner, on se mit à courir dans le parc, et moi je m'égarai dans une espèce de labyrinthe où je rencontrai tout à coup mon cousin Ludovic.

LÉON.

Naturellement!

BERTHE.

Il s'approcha de moi d'un air soumis, et me dit d'une voix émue : « Ma cousine, je vous aime. » Je ne sais pas bien ce que je répondis, car ma grand'mère parut en ce moment, et Ludovic s'éloigna.

LÉON.

Oh! oh! Tu vas me trouver un peu rustique, mais je n'aime pas cette façon d'agir. Quand on songe à épouser une jeune fille, on s'adresse à ses parents. C'est le vieil usage, et c'est le bon; continue.

BERTHE.

Ludovic partit le lendemain, et moi, comme tu penses, j'allai encore tout raconter à ma grand'mère; cette fois, elle se fâcha beaucoup; elle me dit que j'étais une écervelée, que Ludovic était un étourdi, qu'il m'oublierait bientôt et ne reviendrait plus dans le pays probablement. — Tu vois bien, Léon, que grand'mère s'est trompée, puisque Ludovic revient. Voilà tout mon secret. Mais comprends-tu l'idée de grand'mère?

LÉON.

Oui.

BERTHE.

Oh! Léon! ne trouble pas ma joie! mon bon Léon, mon frère chéri, ne sois pas méchant, et dis-moi que j'ai bien fait de compter sur la parole de Ludovic.

LÉON.

Ecoute donc!... si tu as bien fait! Je ne sais pas trop.

BERTHE.

Ah ! si ! mon cher Léon, je t'en supplie, sois de mon avis ! tu verras ! tout ira bien : toi, tu épouseras une belle demoiselle, bonne, aimante, digne de toi ; moi, j'épouserai Ludovic, et nous nous aimerons tous, tous ! Léon, souris-moi, et dis que j'ai bien fait !

LÉON.

Berthe, ma chère Berthe, j'ignore si tu as bien fait ; mais je veux, avant tout, que tu sois heureuse, et je travaillerai à ton bonheur, s'il en est besoin.

BERTHE.

Merci, Léon ! tu es charmant.

LÉON.

Maintenant, chère Berthe, il faut songer à l'appartement de Ludovic ; je vais donner moi-même les ordres nécessaires.

BERTHE.

Va, mon cher Léon.

LÉON, à part, en sortant.

Et puis, j'ai besoin d'être seul.

SCÈNE V

BERTHE, seule.

Enfin ! enfin ! Dira-t-on encore que je n'ai pas de bon sens ? Et grand'mère qui répétait : Enfant par ci, folle par là ! Les grand'mères sont toutes les mêmes. Il faut lui pardonner : dans quarante ans, je serai comme elle. — N'importe, cinq ans d'attente, c'est long ; mais non, ce n'est pas

long, puisque c'est fini! oui! c'est fini, et, décidément, j'ai eu raison de compter sur Ludovic, sur sa loyauté, sa persévérance, sa constance. (On entend au dehors un bruit de voiture.) La voiture... déjà! c'est Ludovic. Mais je ne puis le recevoir seule : grand'mère me gronderait. Je voudrais bien le voir tout de suite, cependant... (Elle va à la fenêtre.) Oh! il est encore mieux qu'il y a cinq ans.

Elle sort.

SCÈNE VI

LUDOVIC, seul.

Il pose sur un meuble son pardessus et son sac de voyage, et parcourt d'abord du regard tout le salon, puis il se promène de meuble en meuble, en désignant chaque objet du bout de sa canne.

Tapisserie... fanée! Rideaux... usés! Pendule... ni antique ni moderne! Fauteuils... vieux et délustrés! — C'est comme l'équipage qui est venu me chercher à la gare : chevaux de labour qu'on attèle à l'occasion! valet de ferme servant de cocher, calèche de famille où l'on tient huit ou dix! — Examinons un peu l'extérieur. (Il s'approche de la fenêtre.) Le parc... très négligé! La futaie... rétrécie! Jusque sous les fenêtres, du seigle et des betteraves... presque pas de fleurs! Rien pour l'agrément. C'est bien cela! Fortune qui s'éteint, l'huile manque. Or çà, réfléchissons un peu... conseillons-nous... soyons mon propre Théramène... Ma mère m'a vivement engagé à passer ici quelques jours; c'est bien, mais prenons garde! Il y a cinq ans, je me laissai séduire à la gentillesse de ma petite cousine; elle l'a oublié sans doute, mais elle peut s'en souvenir! Dans ce dernier cas, le péril commence : évidemment, Berthe n'est pas riche, cinq ou six mille francs de rente, tout au plus. Je

m'informai, il y a cinq ans, et j'appris que le dernier marquis de Ghistelle, son père, avait dissipé sa fortune, que la terre était criblée d'hypothèques, etc., etc. ; je partis donc et je me gardai bien de revenir. — Cinq mille francs de rente... la belle aubaine ! De mon côté, je n'ai rien : trois mille francs d'appointements ! Oh ! l'affreuse vie que la mienne ! J'ai un joli nom, une jolie figure, de jolies manières ; il ne me manque qu'une jolie fortune. Mais le diable s'en mêle sans doute : dès que je fais la cour à une jeune fille, si elle m'écoute, je suis sûr d'avance qu'elle n'a pas le sou. Partout où je mets la main, tout croule ; depuis le collège, je traîne tour à tour la savate littéraire et la savate industrielle, morbleu ! — Et cependant, je le sens là, je suis fait pour être riche, je suis de ceux qui ont le droit à l'opulence ! Oh ! le luxe, l'élégance, la grande vie, un château à la campagne, un hôtel à Paris ! voilà le vrai rêve ! — Mais être marié et végéter dans un coin obscur, couper en quatre le liard conjugal... Quelle folie et quelle honte ! jamais ! Tant qu'on est libre, l'espoir reste, du moins. — C'est dit : si par hasard la petite cousine se souvient, je couperai jusqu'à la racine cette folle fleur, je ferai semblant d'avoir moi-même tout oublié ; le moyen est excellent, et je l'ai employé plus d'une fois. — C'est peut-être un peu cruel, mais c'est indispensable. — Oh ! tristesse de la misère ! sombre ennui de ne pouvoir aimer ! calculs incessants ! âpres désirs toujours inassouvis ! voilà ma destinée. Eh bien ! je serai cruel, puisqu'il le faut. A siècle d'or âme de fer !

SCÈNE VII

BERTHE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Ma cousine Berthe...

BERTHE.

Mon cousin Ludovic... Vous me reconnaissez donc?

LUDOVIC.

Oui, je vous reconnais, ma cousine; vous n'étiez cependant qu'une enfant à mon premier passage en 1855.

BERTHE.

C'est cela, mon cousin, en 1855. Vous avez bonne mémoire.

LUDOVIC.

Et votre excellente grand'mère?... Je ne la vois pas.

BERTHE.

Elle est chez elle, mais elle va descendre... Elle m'a chargée de vous recevoir en l'attendant, (A part.) et même c'est bien gentil de sa part. (Lui faisant signe de s'asseoir.) Mon cousin, vous avez donc quitté Madrid?

LUDOVIC.

Hélas! oui.

BERTHE.

Comment! hélas?

LUDOVIC.

On m'envoie à Vienne, dans une maison de crédit industriel. Moi qui déteste l'Allemagne! Une seule chose me console, c'est qu'à Madrid, on voulait me marier.

BERTHE.

Ah! — vous avez refusé, naturellement.

LUDOVIC.

Comme vous dites, naturellement : je suis trop jeune pour me marier; j'attendrai que ma position soit faite; il peut alors se présenter une bonne occasion.

BERTHE, étonnée.

Comment! se présenter?

LUDOVIC.

Mais oui. Le mariage est toujours chose de hasard.

BERTHE, vivement.

De hasard? Vous êtes peu sentimental pour un poète, mon cousin!

LUDOVIC.

C'est possible! Je crois cependant a la fatalité, et je suis persuadé que j'épouserai une Anglaise.

BERTHE.

Une Anglaise! (A part.) Évidemment, c'est un jeu, et il veut me mettre à l'épreuve; mais je n'aime pas ce jeu-là; tâchons de l'en faire sortir. (Haut.) Mon cousin, trouvez-vous notre pays agréable?

LUDOVIC.

Certainement, ma cousine.

BERTHE.

Vous rappelez-vous le château de Vertmorin?

LUDOVIC.

J'avoue qu'il ne m'en souvient guère...

BERTHE.

Comment! ce château Louis XIII!... une grande fête, notre promenade dans le parc...

LUDOVIC.

Ah! oui! un parc anglais, avec d'immenses prairies, une terre de grand rapport!

BERTHE, à part.

Il se moque un peu de moi, mon cousin! — Cherchons

autre chose, je veux à tout prix que ce vilain jeu cesse... Ah! les vers! (Haut.) Vous êtes poète, je le sais, mon cousin; tant mieux! J'ai une consultation littéraire à vous demander.

LUDOVIC.

Il est vrai, ma cousine, que je suis quelque peu poète. (A part.) Oui, mais poète jusqu'à la bourse!

BERTHE.

Un poète de notre chef-lieu vient de m'adresser une pièce de vers... et je tiens à savoir ce que vous en penserez.

LUDOVIC.

A vos ordres, ma cousine. (A part.) Elle est charmante, cette enfant! — Allons, point de faiblesse! Oh! pauvreté maudite qui rabaisse et endurcit l'âme!

BERTHE.

Voici les vers :

Berthe, quand nous marchons ensemble
Dans les bois où s'éteint le jour,
Savez-vous d'où vient que je tremble?
Est-ce de crainte? Est-ce d'amour?

C'est d'amour et de crainte encore;
L'espoir devant moi brille et fuit;
Vous me regardez : c'est l'aurore!
Vous baissez les yeux : c'est la nuit!

Qu'en pensez-vous, mon cousin?

LUDOVIC.

Ce n'est pas trop mal. (A part.) Me voilà donc réduit à décrier mes vers!

BERTHE.

Comment! ce n'est pas trop mal?

LUDOVIC.

C'est assez bien.

BERTHE.

Assez bien?...

LUDOVIC.

Ce sont des vers gentils... comme tout le monde en fait; en vérité, ma cousine, le seul mérite de ces vers est de vous être adressés; et franchement, je les trouve médiocres.

BERTHE.

Médiocres! — (A part.) Ah! mon Dieu! il a oublié même ses vers... il a donc oublié tout le reste!

LUDOVIC.

Il m'arrive quelquefois encore de faire des vers; mais, sans vanité, je les fais un peu meilleurs.

BERTHE.

Amour-propre de poète, Monsieur, de poète financier! — Je ne m'y connais pas sans doute, mais j'avoue que ces vers me semblaient excellents.

LUDOVIC, à part.

La pauvre enfant! Elle a bon goût tout de même... (Haut.) Mon Dieu, ma cousine, si pour vous plaire, il faut mentir à ma conscience...

BERTHE.

C'est assez, Monsieur! — Je vous demande pardon, mon cousin; je suis un peu nerveuse aujourd'hui... Mais ma grand'mère ne descend pas; il serait peut-être convenable à vous de la prévenir.

LUDOVIC.

J'y cours, ma cousine, j'y cours. (A part.) Elle souffre, je le vois bien. Vrai Dieu! si j'étais riche... Mais je ne le suis pas! Enfin, le résultat que je cherchais est obtenu... Elle est furieuse: c'est parfait!

SCÈNE VIII

BERTHE, puis LÉON.

BERTHE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! n'est-ce pas un mauvais rêve?...

Elle tombe dans un fauteuil en cachant son visage avec ses mains.

LÉON, entrant.

Que fais-tu là, Berthe? Tu pleures...

BERTHE.

Ah! Léon! Léon!... que je souffre!

LÉON.

Mais qu'as-tu donc?...

BERTHE.

Ludovic... Ludovic...

LÉON.

Eh bien?

BERTHE.

Il a tout oublié!

LÉON.

C'est impossible.

BERTHE.

C'est pourtant vrai. — Et moi, maintenant! tiens, Léon, il me semble que je deviens folle:

LÉON, courant à elle.

Berthe... Ma chère Berthe... Voyons, ma petite Berthe, ne pleure pas; tu me fends le cœur!

BERTHE, tombant dans ses bras.

Ah! Léon! Léon!

LÉON.

Voyons, Berthe... tu l'aimais donc bien, ce Ludovic?

BERTHE.

Je l'aimais comme mon fiancé. Si tu savais, Léon, quels trésors d'affection et de dévouement j'amassais pour lui!... comme je travaillais à devenir plus douce, plus tendre, plus instruite, toujours pour lui! — Et maintenant, tout est brisé; un instant a suffi pour rendre désert ce cœur si plein! Oh! que je souffre, Léon! que je souffre!

LÉON.

Berthe... Berthe... tu ne sais pas le mal que tu me fais! — Mais, voyons, à quoi servent les plaintes? Il faut raisonner et agir. Que veux-tu que je fasse? Je suis prêt. Veux-tu que je parle à Ludovic?

BERTHE.

Non! Je souffre, mais je suis fière. Ce que je veux, c'est qu'il parte; sa présence me tuerait. Je veux qu'il parte.

LÉON.

Il partira, je te le promets.

BERTHE.

Mais, au moins, il n'y aura pas de querelle entre vous!

LÉON.

Sois tranquille. (A part.) C'est mal! Elle souffre, et je suis presque content... C'est lâche!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LUDOVIC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part.

Berthe a pleuré, Léon est très ému... C'est bien! — (Haut.) Mon cher Léon, mon cher Ludovic, il faut que je vous présente l'un à l'autre, j'espère que vous serez amis.

LUDOVIC.

Je le souhaite vivement.

LA MARQUISE.

Maintenant, Ludovic, voulez-vous faire une promenade dans le parc? C'est mon heure.

LÉON, vivement.

Ma tante, M. de Béon doit être fatigué du voyage; je m'empare de lui. Veuillez donc faire votre promenade sans nous; Berthe vous accompagnera.

LA MARQUISE.

Puisque tu le veux... (A part.) Oh! il y a quelque chose: très bien!

SCÈNE X

LÉON, LUDOVIC.

LÉON, à part.

Maintenant, faisons ce que Berthe désire: il faut que ce

Ludovic parte! Mais ce n'est point assez; je ne veux pas que ce jeune fat emporte l'idée qu'il laisse ici un regret. La dignité de Berthe l'exige. A moi donc un peu de la finesse du paysan, pour expulser sans bruit ce muscadin... (Haut.) Monsieur de Béon...

LUDOVIC, qui était à la fenêtre et regardait au dehors.

Monsieur?...

LÉON.

Monsieur de Béon, nous sommes jeunes tous les deux, bien élevés, je crois, presque parents: je viens donc, sans plus de façons, vous demander un service.

LUDOVIC.

A vos ordres, monsieur.

LÉON.

Il s'agit de ma cousine Berthe.

LUDOVIC, à part.

Diable!

LÉON.

De son mariage...

LUDOVIC, à part.

Oh! la! la!

LÉON, à part.

Oh! la vilaine espèce que ces vainqueurs de femmes!... En voilà un qui tremble comme un laquais pris les mains dans le tiroir! (Haut.) Voici le service que j'attends de vous, monsieur: j'ai reçu, ce matin même, une lettre d'un vieil ami de la famille, qui habite Paris. Cet ami s'intéresse beaucoup à Berthe et s'occupe de la marier.

LUDOVIC.

Ah!

LÉON, à part.

Ce petit mensonge est assez maladroit... mais pourvu que je me débarrasse de ce Ludovic... (Haut.) Il m'écrit donc qu'il a trouvé pour Berthe un parti très honorable. Le jeune homme s'appelle M. de Valroger. C'est un homme très lancé dans le monde. Je suis un campagnard peu au courant des mœurs parisiennes; je vous prierai donc, monsieur, de me suppléer en ceci et de prendre quelques informations sur M. de Valroger.

LUDOVIC, à part.

Je respire !

LÉON.

Comme notre ami me demande une réponse prompte, je vous saurai gré de sacrifier le peu de jours que vous deviez nous accorder et de m'informer au plus vite, par une simple lettre, du résultat de vos recherches. Il est bien entendu que vous ne prononcerez en aucun cas le nom de Berthe.

LUDOVIC.

Je comprends à merveille, monsieur, je suis très heureux de pouvoir vous être utile, et même, dans le cas où ce projet n'aboutirait point, je me ferais un plaisir de chercher moi-même un mari pour notre cousine. (A part.) Voilà, j'espère, un procédé noble et ingénieux.

LÉON.

Je vous rends grâces, monsieur.

LUDOVIC.

Dans ce dernier cas, avant de rien engager, il serait bon, je pense, que je pusse connaître le côté peu poétique, mais trop essentiel de la question, et avoir moi-même quelques renseignements précis sur la fortune de notre cousine.

LEON.

Rien de plus simple : Berthe est noble, bien élevée et riche.

LUDOVIC, à part.

Riche! (Haut.) Riche? dites-vous.

LÉON.

Oh! la fortune de Berthe est loin d'être colossale, environ trente mille livres de rente.

LUDOVIC.

Trente mille francs de rente! (A part.) Ah! idiot que j'ai été!

LÉON.

Qu'avez-vous donc? on dirait que cela vous étonne?

LUDOVIC.

Oui, un peu: on m'avait affirmé qu'elle en avait près de cinquante.

LÉON.

C'est une erreur. Trente mille; rien de plus. Ce n'est pas énorme, sans doute, mais c'est assez joli. Ah! dame, monsieur, il y a eu de la peine. Le père de Berthe était un gentilhomme très magnifique, mais un détestable administrateur; il avait un grand luxe de chevaux, de voitures; il empruntait à des taux très élevés, et les intérêts absorbaient le revenu. J'ai réformé tout cela. J'ai vendu des terres éloignées et de mince rapport; j'ai acheté des actions industrielles qui ont doublé et triplé; je les ai revendues et alors j'ai acheté des landes que j'ai défrichées. — Tenez, monsieur, (Il le mène à la fenêtre.) voyez-vous là-bas cette immense prairie toute verdoyante? bon an, mal an, nous en tirons cinq mille francs de fourrages; c'était un étang que j'ai desséché; là-haut, en face de nous, voilà un bois de deux cents arpents; c'était une lande inculte. Par exemple, pas de luxe; plus de meute, un chien d'arrêt, deux chiens courants suffisent; plus de chevaux anglais! de bons gros percherons qui labourent solidement et qui s'amusent à traîner la calèche au besoin; voilà tout. Nous ne renouvellerons le mo-

bilier qu'au mariage de Berthe; ce sera une joie de plus. Enfin, monsieur, nous sommes hors d'affaire, et le mari de Berthe trouvera une fortune solide, bien assise au soleil et qui ne doit rien à personne.

LUDOVIC, à part.

Voilà ce qui s'appelle une chance infernale...: Et cette fois, c'est ma faute! Comment la réparer?

LÉON.

Il ne nous reste plus qu'à marier Berthe; ce sera facile; de son côté, elle accepte d'avance le mari que sa grand'mère et moi lui choisirons.

LUDOVIC.

En êtes-vous sûr, monsieur?

LÉON.

Parfaitement sûr.

LUDOVIC.

Les jeunes filles ont souvent quelque souvenir de jeunesse, quelque préférence cachée...

LÉON.

Berthe n'en a aucune.

LUDOVIC.

Bah! vous ne connaissez pas les femmes.

LÉON.

Vous croyez donc que pour les connaître il suffit de les avoir méconnues! (A part.) J'ai tort; du calme.

LUDOVIC, à part.

Oh! non, non, je n'en aurai pas le démenti; de l'audace!

LÉON.

Enfin, monsieur, puisque vous voulez bien faire ce que je vous ai demandé, ayez l'obligeance de prendre à Paris les

renseignements dont j'ai besoin. Vous trouverez un prétexte pour expliquer votre prompt départ à ces dames. Les voici : faites-leur vos adieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BERTHE, LA MARQUISE.

LUDOVIC, allant à la marquise.

Ma cousine, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre petite-fille, mademoiselle de Ghistelle.

BERTHE.

Oh ! mon Dieu !

LÉON.

Que veut dire ceci ?

LA MARQUISE, à Ludovic.

Avant tout, mon cher cousin, asseyons-nous et causons ; j'ai quelques explications à vous donner et à vous demander. — Mon cher cousin, certaines grand'mères parlent peu, mais n'en agissent pas moins. Je suis de celles-là ! Il y a cinq ans, avertie par ma petite-fille de vos... gentillesses auprès d'elle, je devinai facilement qu'il y avait de votre part inconséquence et folie ; je voulus m'en assurer cependant, et j'écrivis à votre mère, sans prévenir Berthe. Votre mère fut de mon avis ; et bientôt nous eûmes la certitude que vous aviez oublié votre conduite avec Berthe. Votre mère voulait vous la rappeler ; je m'y opposai. Je la priai seulement de vous envoyer ici, dès qu'il serait possible, afin que Berthe fût convaincue de votre manque de mémoire. J'étais bien certaine que le spectacle de votre indifférence la rendrait à elle-même ; l'expérience avait réussi à mon gré : votre en-

trevue, tout à l'heure, a été peu romanesque! Léon, d'après le désir de Berthe, devait vous prier de partir: il n'y a pas manqué, sans doute. — Comment se fait-il donc que vous me demandiez la main de ma fille?

LUDOVIC.

Je vous demande la main de votre fille, je la demande à vous-même, afin de réparer la faute que j'ai commise, il y a cinq ans; je manquai alors à toutes les lois de la famille en m'adressant à l'enfant, sans avoir obtenu l'agrément de la mère. Je me le suis reproché bien souvent, et tout à l'heure, en voyant que ma cousine Berthe m'avait gardé une affection dont je n'osais me croire digne, j'ai voulu expier ma folie d'autrefois: j'ai voulu jouer l'indifférence, l'oubli, l'ingratitude, jusqu'au moment où je pourrais rendre hommage à cette hiérarchie de la famille que j'ai violée jadis! Je vous demande donc la main de votre fille en sa présence, mais sans m'autoriser des sentiments qu'elle a daigné me laisser voir.

LA MARQUISE, à part.

Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé!

LÉON, à part.

Décidément, je n'y comprends plus rien!

LUDOVIC, à Berthe.

Cependant, ma cousine, si vous me blâmez, si j'ai trop bien joué mon rôle tout à l'heure, trop bien retenu l'élan de mon cœur, j'implore de vous une dernière faveur, c'est de prononcer vous-même mon arrêt; dites-moi : Partez! et je partirai.

BERTHE.

Mon cousin, mon cousin... Je ne sais vraiment que répondre... Tout ce qui arrive est si imprévu, si étrange! J'ignore moi-même ce que je pense. — Grand'mère, Léon, je vous en prie, conseillez-moi, éclairez-moi, répondez pour moi.

LA MARQUISE.

Tu as raison, mon enfant; mais il est impossible de continuer cette délibération devant notre cousin Ludovic; elle serait pénible pour lui, comme pour nous.

LUDOVIC.

Je comprends, ma cousine, et je me retire. Je n'ai point le droit d'assister à ce conseil de famille; pardonnez-moi seulement si mon impatience en abrège la durée. (En sortant, à part.) Quand le vaisseau brûle, on se jette à la mer; c'est ce que j'ai fait. Voyons ce que la vague fera de moi.

LA MARQUISE, vivement à Berthe et à Léon.

Mes enfants, la situation est très grave : il s'agit de l'avenir de Berthe. Mon cher Léon, tu as de la clairvoyance et du cœur, et je suis sûre que tu nous aideras de tes conseils; mais la présence de ta cousine te gênerait peut-être. Berthe, laisse-moi seule avec Léon, tu m'attendras dans le boudoir. (A part, en la reconduisant.) Ma chère petite, quand tu étais enfant, je te disais qu'on ne doit pas écouter aux portes. Aujourd'hui, et pour cette fois seulement, je te dis le contraire : reste derrière ce rideau et écoute de toutes tes oreilles.

BERTHE.

Je n'y manquerai pas, grand'mère.

LA MARQUISE, à part.

Et maintenant, c'est à moi de ne pas perdre la tête!

SCÈNE XII

LA MARQUISE, LÉON.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon pauvre Léon!

LÉON.

Oh! ma tante, je suis desolé! Je ne comprends rien à ce M. Ludovic, à son caractère, à ses mystères, à ses allures. Tout ce que je sais, c'est qu'il me déplaît, et beaucoup.

LA MARQUISE, s'asseyant.

Et à moi donc!

LÉON.

Ce revirement subit est inexplicable pour moi. Quel est donc le secret de cet homme? Ce n'est pas la question de fortune qui l'a décidé, puisqu'il croyait Berthe plus riche qu'elle n'est; ce n'est pas un remords, un regret soudain... Et cependant, cet homme est un fourbe et un hypocrite, j'en suis sûr!

LA MARQUISE.

Je suis de ton avis. Et notre pauvre Berthe! je crains bien qu'elle ne soit retombée sous le charme.

LÉON.

Vous croyez, ma tante?

LA MARQUISE.

Hélas!

LÉON.

Quoi! vous croyez que Berthe épouserait maintenant ce Ludovic?

LA MARQUISE.

Dame! je le crois.

LÉON.

Vous dites cela avec bien du calme, ma tante!

LA MARQUISE.

Après tout, ce ne sera pas ma faute; ce serait plutôt la tienne.

LÉON.

Comment! ma faute, à moi?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LÉON.

Ma tante, je vous en prie, expliquez-vous.

LA MARQUISE.

Tu le veux?

LÉON.

Je vous en supplie.

LA MARQUISE.

Eh bien!... j'avais fait un joli rêve autrefois, oh! oui, un joli rêve : marier ma petite Berthe à mon cher Léon! vieillir entre mes deux enfants! — Ce n'était qu'un rêve : tu n'aimes pas Berthe, d'amour s'entend!

LÉON.

Ma tante...

LA MARQUISE.

Je ne te le reproche pas. Seulement, puisque nous en causons, je le regrette, aujourd'hui surtout.

LÉON.

Ma tante, vous m'embarrassez à un point...

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? Tu n'aimes pas ta cousine, ce n'est pas un crime.

LÉON.

Ma tante, ce que vous dites est si extraordinaire...

LA MARQUISE.

Extraordinaire... C'est toi qui es extraordinaire! — Voyons,

mon cher ami, tu sais que les vieilles femmes sont un peu curieuses, laisse-moi te faire une question : de mon temps, les cousins aimaient toujours leurs cousines; c'était de tradition. A dix-huit ans, j'avais une vingtaine de cousins... Eh bien! tous, successivement ou ensemble, eurent pour moi un joli petit sentiment; c'était tout simple, tout naturel, et le contraire eût étonné le monde. — Il paraît que vous avez changé tout cela : les révolutions sans doute! — Je voudrais pourtant bien savoir par quelle suite de raisonnements tu t'es dispensé d'aimer ta cousine. Tu es jeune, bon, tendre, intelligent, et tu n'as jamais songé à épouser Berthe. Mais, monsieur, ceci est grave! Comment n'aimez-vous pas votre cousine? De quel droit n'aimez-vous pas votre cousine? Répondez.

LÉON.

Mon Dieu, ma tante... vous avez peut-être raison. Cependant, voyons... vous ne me connaissez donc pas? vous ne m'avez donc jamais regardé?... Épouser Berthe, moi!... moi, un hobereau, un chasseur, un campagnard, une espèce de sauvage! De plus, un garçon assez laid! — Et elle, la beauté, la grâce, la délicatesse même, le charme vivant! Et que de qualités! — Instruite et spirituelle comme un ange! Le soir, quand elle cause avec vous, je l'écoute... Une vraie musique! — Et bonne! J'ai vu des vieillards soignés par elle, des mères dont elle avait guéri les enfants, baiser sa main et le bas de sa robe comme à une sainte! — Et jolie! — Le dimanche, à l'église, je la regarde... Elle est agenouillée, grave et modeste; ses longs cils font de l'ombre sur ses joues; derrière elle, il y a une fenêtre par où le soleil entre à torrents, et elle ressemble à une des vierges des vitraux; elle est admirable ainsi, admirable, je vous jure! Et moi, j'aurais songé, je songerais... Ah! bien, oui! on m'en donnera des femmes comme celle-là!

LA MARQUISE.

Très bien! je comprends : tu n'aimes pas Berthe, parce

qu'elle est instruite, bonne, spirituelle et jolie. De façon que si elle avait quelques qualités de plus, tu la détesterais tout à fait?

LÉON.

Ma tante... c'est me mettre à la torture, en vérité!

LA MARQUISE.

Tant y a que, par ta faute, Berthe épousera ce Ludovic.

LÉON.

Comment? Par ma faute!...

LA MARQUISE.

Mais dame! Du moins le Ludovic est dans la tradition; il a aimé sa cousine, ou il a fait semblant; c'est déjà quelque chose. Elle l'épousera, et elle sera malheureuse : tu auras fait le malheur de ta cousine!

LÉON.

Mais, ma tante, vous êtes cruelle aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je conviens, d'ailleurs, qu'on n'est pas libre d'aimer ou de ne pas aimer. Tu n'aimes pas Berthe, très bien! Il ne te reste plus qu'une chose à faire : rappelle Ludovic toi-même; — le voilà dans le parc; — va le trouver et dis-lui : Monsieur, ayez l'obligeance de rentrer pour épouser ma cousine!

LÉON.

Ma tante, vous vous moquez de moi... C'est égal, je vous aime bien!

LA MARQUISE.

Tu m'aimes, moi, je le sais; mais tu n'aimes pas Berthe; voilà la vérité.

LÉON.

La vérité... Eh bien! je vais vous la dire. — Mais, au

moins, Berthe n'en saura rien, n'est-ce pas? — Eh bien, eh bien, oui, j'aime Berthe!

LA MARQUISE.

Ah! enfin!

LÉON.

Oui, j'aime Berthe, je l'aime d'amour, il y a longtemps que je l'aime, depuis un jour... Mais je ne saurais pas bien vous expliquer cela! Enfin, j'aime Berthe! que voulez-vous? Ce n'est pas ma faute.

LA MARQUISE.

Oh! viens sur mon cœur, mon cher Léon, mon fils! Oh! je le savais bien que tu aimais ma fille : mon cœur ne s'y trompait pas. Je suis heureuse, Léon!

LÉON.

Et Ludovic, ma tante!

LA MARQUISE.

Ludovic... tu as raison : voilà l'ennemi! Mais nous en viendrons à bout, sois tranquille!

LÉON.

Mais puisque Berthe l'aime!

LA MARQUISE.

Elle l'aime... Non! Elle croit l'aimer. Et pourquoi? Pour quelques misérables vers qu'il a eu l'esprit de faire pour elle autrefois. Ce n'est pas pour autre chose, va! Oh! si nous pouvions lui arracher du cœur cette illusion, cette chimère! Si seulement tu étais un peu poète! Mais non! tu détestes les vers, tu ne sais pas en faire.

LÉON.

Mais si! mais si! ma tante! Pour épouser Berthe, je ferais un poème épique!

LA MARQUISE.

Ce serait un peu long, et Berthe aurait le temps de faire bien des bonnets pour sainte Catherine. Si tu pouvais seulement faire une ode, une élégie, un sonnet, n'importe quoi; on pourrait essayer.

LÉON.

Nous essaierons, ma tante, et je prouverai à Berthe qu'un chasseur de renards peut avoir autant d'esprit et plus d'âme que ce lauréat de Perpignan.

LA MARQUISE.

Tu te flattes, mon pauvre Léon! Tu n'as pas l'habitude de faire des vers.

LÉON.

Mais je vous assure, ma tante, que je m'en tirerai tout comme un autre. Je vous ai raconté, ce matin, l'histoire de ma chanson à l'école de la Flèche!

LA MARQUISE.

Oui, mais une petite satire ou des vers d'amour, c'est bien différent.

LÉON.

Des vers d'amour... mais j'en ai fait aussi, des vers d'amour!

LA MARQUISE.

Comment, monsieur!

LÉON.

Écoutez, ma tante; mais vous n'en direz rien à Berthe! Je vais vous raconter la chose. Cette fois, c'était à l'École polytechnique : je sortais tous les mercredis, et j'allais voir un ancien colonel, qui habitait une maison de campagne à Meudon. Le colonel avait une nièce, une Suédoise, jeune encore, blonde, blanche et rose. Je ne sais comment il se fit

que, sans la moindre intention mauvaise, j'écrivis une cinquantaine de vers en l'honneur de la belle Suédoise; je ne sais pas non plus comment il se fit que je les lui glissai dans la main, sans m'apercevoir que l'oncle n'était pas là! Le mercredi suivant j'allai à Meudon, sans penser à mal. Avant le dîner, le colonel me proposa une promenade dans son parc. Je le suivis. Arrivé près d'une pièce d'eau, au fond : Si nous prenions un bain? me dit le colonel. — Y songez-vous? lui répondis-je, au mois de novembre! — Conscrit! me dit-il en ricanant, les troupiers de mon temps n'y regardaient pas de si près. A l'eau, mon garçon!... Et le colonel commença à se déshabiller. Piqué d'amour-propre, je l'imitai. Quand nous nous trouvâmes dans le costume favorable : A toi l'honneur! me dit le colonel. Je ne me le fis pas répéter, et je sautai dans le petit lac. Le colonel était resté sur la rive, et j'entendis son éclat de rire : Mon garçon, me dit-il, j'espère que le bain te rafraîchira la cervelle, et que tu iras faire un tour dans mon étang, avant de faire des vers pour ma nièce. — Vous voyez bien, ma tante, que mes vers n'étaient pas si mauvais, puisque le colonel jugea ce bain de glace indispensable.

LA MARQUISE.

Mauvais sujet! — Je ne sais pas si tes vers étaient bons, mais il y a douze ans de cela, et depuis lors, tu dois avoir oublié...

LÉON.

Oublié! Mais je n'ai pas même oublié le calcul intégral et différentiel. A plus forte raison la prosodie. Tenez, ma tante, je vous en supplie, laissez-moi démontrer à Berthe qu'il y a ici d'autres poètes que ce Ludovic. Sinon... je le provoque et je le tue.

LA MARQUISE.

Non pas! Tu ferais trop bien ses affaires. — Ah! mon Dieu, le voici déjà! Que lui répondre? — Laisse-moi parler.

SCÈNE XIII

LÉON, LA MARQUISE, LUDOVIC.

LA MARQUISE, à Ludovic.

Approchez, jeune homme, et prêtez une grande attention au discours que vous allez entendre. J'ai une chose grave à vous annoncer. Vous m'avez demandé la main de ma fille, mais un autre vient de me la demander aussi; c'est mon neveu Léon. Vous êtes rivaux, par conséquent. Il y a trois ou quatre siècles, vous auriez vidé la querelle en champ clos, lance en main, sur un beau destrier. Autres temps, autres armes. J'ai lu madame Cotin, dans ma jeunesse, je suis encore un peu romanesque, et je viens vous proposer un autre genre de tournoi : chacun de vous va s'armer, non d'une lance, mais d'une plume ou d'un crayon, et faire, d'ici à une demi-heure, quelques strophes en l'honneur de ma petite-fille. Celui qui aura fait les meilleures, je ne dis pas que Berthe l'épousera, mais je suppose qu'elle aura pour le vainqueur une petite préférence. — Consentez-vous?

LUDOVIC.

Comment donc, ma cousine! j'accepte avec joie et reconnaissance; car je suppose que toutes les chances sont pour moi.

LÉON.

Vous croyez, monsieur? c'est peut-être un peu trop d'amour-propre. J'accepte comme vous.

LA MARQUISE.

Puisque les adversaires acceptent le tournoi, j'ouvre la lice : Ludovic, voici un crayon et une belle page blanche,

allez vous inspirer dans le parc; toi, Léon, reste ici. Moi, je vais prévenir Berthe de la lutte courtoise dont elle est l'objet.

LUDOVIC, à part, en sortant.

Ah! enfin, la poésie me servira donc à quelque chose. Une trentaine de mille francs de rente, pour une trentaine de vers! Lord Byron ne fut jamais si bien payé!

LA MARQUISE, bas, à Léon.

Courage, mon ami!

SCÈNE XIV

LÉON, seul.

Ce Ludovic!... Quel orgueil!... Oh! je voudrais l'humilier!... Mais non, cela m'est bien égal... C'est à Berthe que je songe! Berthe... Qui sait? Si je pouvais mettre dans ces vers ce que j'ai là dans le cœur, elle me comprendrait, elle m'aimerait peut-être... Oh! c'est impossible... Berthe, ma femme! — Au travail! au travail!.. Pour Berthe! — Oh! je voudrais être Victor Hugo! — Vite! vite!... Des vers... Diable!... Il me semble que j'ai un peu oublié la théorie... Cherchons si dans les livres de Berthe... (Il va à la petite bibliothèque.) Précisément! *Dictionnaire des Rimes*, *Traité de prosodie*... Très bien! — Vers de douze syllabes; celui-là me va! Cela me rappelle la charge en douze temps : un, deux, trois... commençons! (Il se met à la table, et prend la plume.) En voici un :

Dans ce combat d'amour, Berthe, si je triomphe...

Pas mal!... au second maintenant!... Il me faut une rime à *triomphe*. Je n'en trouve pas... Cherchons dans le diction-

naire... une rime à *triomphe*... Il n'y en a point!... Refaisons le premier vers :

Si l'amour le plus pur convient à la plus noble...

Une rime à *noble*, maintenant! Cherchons dans le dictionnaire, pour abréger... *Noble*... il y en a! *Vignoble*! Comment amener le mot *vignoble* à propos de Berthe? Je ne saurais pas... *Grenoble!* c'est impossible! — Et pas d'autres rimes! Ah! mon Dieu! je perds du temps... Et ce Ludovic qui a déjà fini peut-être... Allons! du courage! Recommençons... Rien! je ne trouve plus rien! Ah! misérable, va! j'aurais dû tuer quelques lapins de moins et lire quelques livres de plus! Dire que j'ai le cœur plein de choses et que rien ne sort... rien! C'est à rendre insensé! Oh! je m'arracherais volontiers les cheveux...

Il se promène avec agitation.

SCÈNE XV

LÉON, BERTHE, entrant par une porte dérobée.

LÉON.

C'est toi, Berthe; d'où viens-tu donc?

BERTHE.

De la chapelle; j'ai prié et j'ai réfléchi. Et toi, tu travailles! Je sais à quoi tu travailles... Grand'mère m'a expliqué... D'ailleurs, j'ai tout entendu... Eh bien! où en es-tu?

LÉON.

Au premier vers, c'est-à-dire à mon second premier vers: l'un finissait par *triomphe*, l'autre par *noble*. Pas de rimes. C'est désolant!

BERTHE.

Ah! ah! ce n'est donc pas aussi facile que tu le pensais?

LÉON.

C'est mal, Berthe, tu viens me railler!

BERTHE.

Je viens t'encourager, au contraire; car, vois-tu, j'ai de l'amour-propre, et je ne veux pas qu'on m'adresse de mauvais vers! — Assieds-toi donc là, prends la plume, regarde-moi de temps en temps, comme si tu faisais mon portrait... et cherche!

LÉON, s'asseyant.

Merci!... Je ne trouve rien encore...

BERTHE.

Oh! que tu as l'inspiration lente!

LÉON.

Si tu voulais seulement me sourire un peu... il me semble que les idées me viendraient plus facilement.

BERTHE.

Oh! le despote!... Eh bien, je te souris, là... Commence!

LÉON.

Si tu voulais seulement me dire que tu ne fais pas de vœux pour Ludovic...

BERTHE.

Mais, bavard que tu es, tu perds ton temps... Bavarde, mais bavarde en vers! sans cela je croirai que les *Suédoises*, seules, ont le don de t'inspirer.

LÉON.

Méchante que tu es!... tu sais bien...

BERTHE.

Allons! commence.

LÉON, écrivant.

« Non, je ne t'aimais pas, si l'amour, c'est la fièvre;
» Si c'est l'âpre désir *qui précipite* nos pas,
» Si c'est l'orgueil au front, le mensonge à la lèvre
» Et l'égoïsme au cœur... Non, je ne t'aimais pas.

BERTHE.

Mais... Léon... c'est bien! Seulement il y a une faute de quantité au second vers : treize syllabes! Compte sur tes doigts :

Si c'est l'âpre désir *qui précipite* nos pas!

Il est facile de mettre :

Si c'est l'âpre désir précipitant nos pas!

Je vais corriger moi-même. (Elle prend la plume et écrit.) Continue! continue!

LÉON.

» Mais si l'amour, c'est Dieu qui parle au fond d'une âme,
» Si c'est le dévouement *qui existe* à jamais,
» Si c'est avoir vu l'ange avant de voir la femme,
» Dieu le sait, Dieu sait bien, Berthe, que je t'aimais!

BERTHE.

C'est encore mieux! seulement, il y a un hiatus, au second vers, une rencontre de voyelles... *Qui existe!* corrigeons vite!

Elle cherche et écrit.

Si c'est le dévouement qui ne faiblit jamais.

Voilà. — Quant aux deux derniers vers, je les trouve charmants, oh! mais! charmants! — Après! après! tu es en verve.

LÉON.

» Je t'aimais, et je t'aime, et je souffre et je pleure,
» Je souffre, mais ma voix ne sait que te bénir ;
» Je pars si tu le veux, mais mon âme demeure
» Et j'emporte en exil la fleur du souvenir!

» Mais non! je resterai; l'espérance fidèle
» M'apaise et me soutient; soyez béni, Seigneur!
» Au-dessus de mon front un ange bat de l'aile;
» C'est l'ange du foyer, c'est l'ange du bonheur! »

BERTHE.

Mais c'est très bien, très bien, très bien! — Te voilà poète, cher Léon, malgré toi.

LÉON.

Grâce à toi! — Mais j'y songe, si les vers de Ludovic sont meilleurs, il faudra bien que tu lui donnes le prix?

BERTHE.

Oh! mon Dieu... c'est vrai! Tu me fais peur!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LA MARQUISE, LUDOVIC.

LA MARQUISE.

Voilà donc l'heure du jugement solennel; les accusés sont-ils présents?

LUDOVIC.

Voici mes vers, ma cousine; et franchement, je n'ai jamais fait mieux.

LÉON.

Voici les miens, ma tante.

LA MARQUISE.

C'est moi qui vais lire. Je commence par les vers de Léon. Écoutez, Ludovic; et toi, Berthe, sois grave comme un juge.

Elle lit.

Non, je ne t'aimais pas, si l'amour, c'est la fièvre,
Si c'est l'âpre désir précipitant nos pas;
Si c'est l'orgueil au front, le mensonge à la lèvre
Et l'égoïsme au cœur... Non, je ne t'aimais pas.

Eh! eh! ce n'est pas trop mal... Qu'en pensez-vous, Ludovic?

LUDOVIC.

En effet, c'est fort bien... mais permettez que je voie un peu. (Il regarde le papier.) Oh! oh! qu'est-ce que j'aperçois? Des corrections, des ratures, des surcharges, et qui ne sont pas de la même écriture! On vous a aidé, monsieur Léon : la partie est nulle.

BERTHE.

Mon cousin, c'est moi qui ai aidé Léon.

LA MARQUISE.

Oh! en ce cas, Ludovic, vos affaires vont mal. Un collaborateur ressemble fort à un complice. Résignez-vous donc. D'ailleurs il y aura pour vous une compensation : je vous rends les vers que vous venez de faire pour Berthe; ils pourront vous servir pour une meilleure occasion.

LUDOVIC.

Oh! il n'y aura jamais pour moi de bonne occasion. (Réfléchissant.) N'importe! Donnez tout de même!

FIN D'UN COUSIN DE PASSAGE

LA
DEMANDE EN MARIAGE

PAR

M. ERNEST DEPRÉ

LA

DEMANDE EN MARIAGE

I

On vient de demander ma main.
Qui? Je ne sais pas :... un jeune homme.
Il reviendra savoir demain
Si je veux lui donner ma main.
J'ai fait la moitié du chemin ;
Je n'ai pas dit oui... c'est tout comme :
Je ne puis refuser ma main
Qui fait envie à ce jeune homme.

II

Est-il blond, brun, joli garçon ?...
Ce n'est pas, dit-on, mon affaire.
Je l'épouserai sans façon,
Blond, brun, vilain ou beau garçon.
« L'air ne fait jamais la chanson !... »
M'a dit maman d'un ton sévère ;
« Qu'il soit vilain ou beau garçon,
» Un époux fait toujours l'affaire. »

III

Je le prendrai donc comme il est
Puisqu'il faut me mettre en ménage.
A toutes les femmes il plaît :
Peut-être est-il bien comme il est.
J'espère qu'il n'est pas trop laid...
Ce serait si triste à mon âge !
Enfin je verrai comme il est
Une fois entrée en ménage.

IV

On m'a montré, je le sais bien,
Son portrait en miniature :
C'est si petit qu'on n'y voit rien ;
On distingue, en regardant bien,
A ses côtés un petit chien,
Mais pas un trait de la figure !...
Je n'ai pu le juger très bien
D'après cette miniature.

V

Je sais qu'il a beaucoup d'argent,
Et qu'il en aura davantage ;
Vous voyez, c'est fort engageant...
Mais je ne tiens pas à l'argent.

Mon père, lui, plus exigeant,
En fait le but du mariage.
Peut-être qu'avec moins d'argent
Il m'aurait charmé davantage.

VI

Je sais qu'il sera sous-préfet...
Mais ça ne prouve pas grand'chose :
On peut être un mari parfait
Sans être nommé sous-préfet.
Et puis, est-ce bien en effet
Le bonheur tel qu'on le suppose ?
C'est gentil d'être sous-préfet !...
Mais j'aimerais mieux autre chose.

VII

Je sais bien qu'en un mois de cour
On a le temps de se connaître :
Pourtant n'est-ce pas un peu court
Un mois pour se faire la cour ?
Un mois !... A deux heures par jour !...
Trois fois par semaine, peut-être !...
J'ai peur, après un mois de cour
De l'épouser sans le connaître.

VIII

D'autant qu'il faut baisser les yeux
Quand on veut avoir l'air timide;
Et Dieu sait si c'est ennuyeux,
De ne jamais lever les yeux !
Si, dans un élan curieux,
Je risquais un regard rapide :
« Voulez-vous bien baisser les yeux,
» Ma fille, et prendre un air timide ! »

IX

— Cependant, maman... — « Taisez-vous !
» Je veux que vous soyez heureuse :
» Vous aurez monsieur pour époux.
— Cependant, maman... — « Taisez-vous !
» Cela ne regarde que nous;
» Vous n'êtes qu'une raisonneuse.
— Cependant, maman... — « Taisez-vous ! »
» Je veux que vous soyez heureuse. »

X

Puisqu'on dispose de ma main,
J'aurai pour mari ce jeune homme;
Quand il reviendra, dès demain,
Je lui dirai : « Voici ma main. »

A deux nous ferons le chemin ;
Je ne l'aime pas... c'est tout comme :
Puisqu'on dispose de ma main,
J'aurai pour mari ce jeune homme.

FIN DE LA DEMANDE EN MARIAGE

SYMPHONIE D'AVRIL

IDYLLE

DE

M. PAUL MILLIET

PERSONNAGES

STÉPHAN..... M. DAVRIGNY, de la Comédie-Française.
BETTINE..... Mlle MARIE LAURE, de l'Odéon.

SYMPHONIE D'AVRIL

Solitude. — Une petite clairière où plusieurs sentiers aboutissent.

STÉPHAN.

O printemps !... la forêt éclate en douce joie !
Avril est revenu : partout il nous déploie
L'écrin de son aurore et de ses floraisons,
Et partout en sourdine on entend des chansons !...
Tout aime, la forêt, les ruisseaux et les plaines,
Et la terre et le ciel confondent leurs haleines !...
A quoi peut-on rêver lorsque le temps est clair,
Quand des bruits de baisers se répandent dans l'air,
Quand l'aube plus ardente est pleine de murmures
Qui montent dans le ciel... Peut-on croire aux parjures,
Peut-on croire qu'il est des cœurs qui n'aiment pas
Et dont les battements sont tristes comme un glas ?...
O Bettine, vers toi vont toutes mes pensées !...
J'en sais qui tous les deux, les mains entrelacées,
Courent sous les taillis, chuchotant leurs amours,
Qui rêvent de bonheur et, sans compter les jours,

Font une blanche aurore avec la triste vie!...
Si tu l'avais voulu, moi, je t'aurais suivie,
Esclave obéissant, timide, inaperçu,
Joyeux de ta présence, et tu n'aurais rien su,
Alors même qu'un jour en tressaillant de joie
J'aurais surpris tes yeux où tout mon cœur se noie!...
Mais tu n'as pas voulu, tu ne veux point encor
A cette heure où le ciel se teint de pourpre et d'or,
Où plus tiède le vent agite la ramée,
Que je veille sur toi, Bettine, ô bien-aimée!...
Et je viens, comprimant les élans de mon cœur
Qui bat à se briser d'espoir et de douleur,
Je viens dans la clairière épier ton passage,
Comme un rayonnement à travers le feuillage!
Pauvre fou que je suis! dans le matin vermeil
Mon cœur est envieux des rayons du soleil!...
Qu'entends-je? La voici, toute blanche!...
Effeuillant les buissons où bleuit la pervenche.

Une voix fraîche et sonore chante :

A la surface de l'étang
Tout doucement mon bateau glisse :
L'eau claire et limpide s'étend,
Et pas un souffle ne la plisse!
Aussi dans ce miroir poli
Ma main peut saisir le nuage!...
Glisse donc, mon bateau joli,
Sans rien troubler par ton sillage!...

L'étang est un vaste tableau :
Et l'oiseau qui franchit l'espace
Pour moi se reflète dans l'eau
Comme le nuage qui passe!
Plus doucement bateau léger;
Oh! laisse-moi voir mon image;
Glisse!... sans y rien déranger
Par les longs plis de ton sillage!...

Bettine arrive dans la clairière.

BETTINE.

Comme il est tard ! Déjà le soleil disparaît
Et le soir assombrit le bois où tout se tait...
Ce calme de la nuit mystérieuse et lente
M'inquiète, me trouble, et j'avance tremblante...

STÉPHAN.

Si j'osais lui parler pourtant!

BETTINE.

J'entends du bruit!

Elle aperçoit Stéphan, pousse un cri et laisse tomber les fleurs qu'elle tenait dans les bras.

STÉPHAN.

Veux-tu mon bras, Bettine... à cause de la nuit?
Oh ! ne te sauve pas, et, si je t'épouvante,
Vois, je m'éloignerai ! ne t'en va pas, méchante,
Je resterai bien loin de toi... mais qu'à genoux
Je puisse contempler tes regards longs et doux
Comme on fait en priant aux pieds de nos madones!

Tout en tremblant, Bettine s'est rapprochée.

J'ai suivi le sentier des frêles anémones
Aujourd'hui : je pensais t'y voir, mais vainement!
Tu n'as point de pitié! J'ai couru follement,
Tout le jour, en pleurant, en suppliant les arbres,
Le front brûlant, les mains froides comme les marbres...
Je t'attendais, vois-tu ! je suis resté longtemps
Ecoutant, sans bouger, les soupirs du printemps :
Un arbre avait fléchi se courbant jusqu'à terre
Plein d'admiration pour une primevère !
Un long bourdonnement montait dans les rameaux ;
L'herbe tissait des fils ; sur les troncs les plus beaux
Le lierre déroulait ses vrilles amoureuses...
Et j'étais seul, tout seul, dans les forêts ombreuses !
Tout s'éveillait, vivait, chantait autour de moi
Dont l'unique pensée était toi, toujours toi,
Oui, toi que je plaignais ! toi qui ne sais pas même

Ce que le cœur éprouve en comprenant qu'il aime!
Ah, Bettine!... C'est comme un mystère d'abord :
On a peur ; on se dit qu'on va quitter le bord
Pour le flot incertain qui souvent est la tombe ;
On se ferme le cœur ; on raisonne ; on succombe !
Alors on pleure, on souffre, et cependant pour rien
On ne voudrait changer de sort... Quel autre bien
Nous donnerait ainsi des rayons dans notre ombre
Et nous bercerait l'âme en des rêves sans nombre ?
Puis il est des moments où, les yeux dans les yeux,
Il semble que l'on voit l'éternité des cieux !
On contemple le jour dont la lumière enivre
Et seulement alors, Bettine, on se sent vivre!...
L'âme n'a plus d'effroi, car l'amour est puissant ;
De sombre l'univers devient resplendissant,
La nature est plus belle et le ciel est sans voiles,
Le bonheur fait éclore un monde entier d'étoiles !

BETTINE.

Si tu ne peux me voir sans me parler d'amour,
Ne m'attends plus jamais à l'heure du retour...
Non! je veux rester libre et ne veux pas entendre
L'aveu qui me paraît si trompeur et si tendre !

STÉPHAN.

Donc tu juges ainsi ? Dans la vallée on voit
Un chemin effondré, dangereux, et l'on doit
Conclure qu'il est bon de n'aller pas sans doute
Par cet affreux ravin, que d'ailleurs toute route
Est pénible et qu'il faut rester à la maison :
Point d'affaires ! point de parents ! point de saison !
Les muguets ont beau faire, agiter leurs sonnettes,
Que nous font les parfums des pâles violettes,
Les vertes frondaisons ! Sous les bois chevelus
Sont des fossés fangeux : oh ! mais ne sortons plus,
Le précipice est là : puis, le printemps en fête
Pour mieux nous attirer, va nous tourner la tête !

BETTINE.

Oui, tu peux te moquer, mais, moi, dans mon chemin
Je marche hardiment sans chercher une main
Qui vienne soutenir mes pas lents et timides ;
Je trouve le bonheur en des jours plus limpides.
Va, l'amour le plus doux n'est jamais qu'un lien...
Adieu.

STÉPHAN.

Cette sagesse à ton âge sied bien !...
Mais non ! c'est impossible, enfant ! c'est un blasphème !
Regarde la nature où tout vit, où tout aime !...
La foi ne s'acquiert pas !... Prouver que l'arbre noir
Devient riant et vert au printemps, que l'espoir
Ne nous quitte jamais ; prouver que l'oiseau chante,
Et que la neige fond, et que mai nous enchante,
Et que l'aube d'opale épanouit la fleur,
C'est folie !... Ah, dis moi, connais-tu bien ton cœur !
Ne le trompes-tu pas avec ta défiance ?
Comment peut-il juger, lui, dans son ignorance,
L'amour à qui tu dis un éternel adieu ?...
Il faut croire à l'amour comme l'on croit à Dieu !

BETTINE.

J'ai vu naître et mourir de si belles tendresses,
Des amours infinis, d'ineffables ivresses,
Au temps où je pensais qu'on pouvait partager
Sa joie et sa douleur ! j'en ai vu le danger...

STÉPHAN.

Le danger d'être aimée et d'aimer !... Ah ! Bettine,
Ce discours ne sied pas à ta voix argentine.
Si l'avril le voulait, ton beau raisonnement
Serait vite emporté sur les ailes du vent !...
Si quelque feu follet s'éveillait sous les mousses
Comme tu saisirais ce bras que tu repousses !
Ne dis pas non... hélas !... les choses sont ainsi,

Et je n'espère plus qu'en elles aujourd'hui.
Reste donc seule, va! confiante et tranquille;
Je ne forme qu'un vœu; vois la nuit qui profile
Sur le miroir des eaux les ombres des grands bois!
Les oiseaux se sont tus; au loin, pas une voix
Qui trouble ma prière au Dieu qui nous écoute :
Que les astres brillants illuminent ta route;
Rentre libre et joyeuse; et même, sur ton seuil,
Puisses-tu, pauvre enfant, oublier tout le deuil
Dont tu remplis mon âme! Oui, pour toi je désire
L'oubli de ma douleur!... va, garde ton sourire!
Calme éternellement n'aime pas ici-bas!...
C'est mieux ainsi. Va-t'en, et ne te souviens pas!

BETTINE.

Pourquoi donc me parler avec tant de tristesse?

STÉPHAN.

Moi, triste? Quand avril sourit à ma jeunesse?
Non, tu peux me quitter, jeune fille, à présent.
Il fait sombre; aux brins d'herbe, on voit le ver luisant;
La nuit te soit propice et le ciel te pardonne
Tes blasphèmes d'enfant! Moi je te fais l'aumône
Et de beaucoup d'amour et d'un peu de pitié!...
Pauvre Bettine! adieu... ma première amitié!

Il s'enfuit.

BETTINE, seule.

Sa première amitié, — la méchante parole!
Bah! Stéphan est déjà consolé. Je suis folle.
Je n'y veux plus penser... S'il m'oubliait aussi!
Et s'il ne venait plus le soir m'attendre ici?
Comme sa main tremblait... ses yeux avaient des larmes.
Je n'ai jamais trouvé dans sa voix tant de charmes...
Il était à genoux tout d'abord... Pauvre ami!
Et comme s'il priait, se penchait à demi!...
Mais vraiment l'on eût dit les plaintives querelles

Que pour tromper le temps se font les tourterelles!...
Quel silence à cette heure, et comme il se fait tard!
Oh, je n'oserai pas jeter un seul regard
Vers l'étang qui scintille après cette clairière,
Les rochers y sont noirs, tout tapissés de lierre :
Je marcherai bien vite en suivant les sentiers
Où l'on frôle en passant la fleur des églantiers...
« Si quelque feu follet s'éveillait sous les mousses
» Comme tu saisirais ce bras que tu repousses,
» M'a-t-il dit; si l'avril entendait ton serment,
» Comme il l'emporterait sur les ailes du vent! »
Je frissonne... mais non! c'est la brise embaumée
Qui caresse mon front!

Tout en ramassant quelques-unes de ses fleurs, elle jette des regards inquiets autour d'elle. Elle s'éloigne. Peu après, Stéphan reparaît.

STÉPHAN.

Cette nuit parfumée
A répandu dans l'air comme des mots d'espoir!
Pourtant elle est partie, et sans dire : au revoir!...
La foi, c'est l'abandon, c'est l'âme qui repose.
Comment peux-tu garder, Bettine, un cœur morose
Avec des yeux si purs, un regard enchanteur,
Une divine voix qui trompe ma douleur?
A quoi servent tes nids avec leurs plumes blanches?
Tes soupirs, tes frissons et tes feuilles aux branches?
A quoi sert ta fanfare éclatante, ô printemps!
Si tu ne la retiens dans ces bois palpitants?
Faut-il désespérer!... Chère petite mousse,
Tes fils sont plus soyeux, tu me parais plus douce,
Est-ce son pied léger qui t'a rendue ainsi?
Rosée, épands des pleurs pour la fléchir aussi!
Hélas! rendez-la moi, phalènes vagabondes :
Sylphes et feux follets qui courez sur les ondes,
Ne deviendrez-vous pas au moins pour cette fois

Mes complices d'amour?...

Un cri se fait entendre.

Je reconnais sa voix!

BETTINE.

Stéphan! Stéphan!

STÉPHAN.

Avril, tu ferais ce prodige!

BETTINE, se jetant dans ses bras.

O mon Stéphan!

STÉPHAN.

C'est moi! c'est ton amant, te dis-je!
Ne crains plus rien.

BETTINE.

J'ai peur!... J'ai cru dans un moment
Que mon âme partait au ciel, au gré du vent!
Là-bas, près de l'étang, tu sais, où la mésange
Trempe son aile bleue, a paru — c'est étrange —
Une grande lueur.... Oh! que n'étais-tu là?
Certes je n'aurais pas eu peur comme cela.
J'étais seule, et dans l'ombre, ami, tout mon courage
S'est envolé.

STÉPHAN.

Tu vois!...

BETTINE.

Je rentrais au village
Et je me rappelais la plainte de ton cœur
Qui m'enivrait, Stéphan, comme un parfum de fleur :
Ton amour me chantait sa tendre mélodie,
Et la brise venait comme une psalmodie
Me parler de bonheur délicieusement...
Hélas!... moi, je t'ai fait souffrir cruellement!
Pardonne-moi... peux-tu me pardonner encore?

STÉPHAN.

O charmes tout-puissants d'une âme qui s'ignore,
Te pardonner, enfant? Dis-moi si je le puis,
Car Dieu n'a pas besoin de pardon! Et je suis
Ton esclave comme on est celui de Dieu même!
Va, cela me suffit si tu crois que je t'aime...
Qu'importe la nuit, quand le ciel, ô mon amour,
Rend la lumière d'or blutée à petit jour
Dans une aube de pourpre au monde qui s'éveille?
L'ombre n'existe plus, la nature est vermeille,
Partout des liserons s'argentent dans les bois,
Et l'hymne matinal est chanté par cent voix!
C'est ainsi pour mon cœur : il sourit à l'aurore.
Plus de craintes, plus de regrets! mais parle encore
Que je ne doute pas de la réalité...
Tu le vois bien, enfant, que c'était vérité,
Et qu'il faut ici-bas que l'on s'aime pour vivre?...

BETTINE.

Je t'aime!

STÉPHAN.

Parle bas... Ton seul aveu m'enivre...
Oh! ne te cache pas avec tes cheveux blonds...

BETTINE.

Hélas! que loin de toi les jours m'ont paru longs!

STÉPHAN.

Viens, Bettine, à présent les sentiers sont moins sombres:
Nous avons notre amour pour en chasser les ombres!

Ils s'éloignent enlacés, et disparaissent sous les taillis qu'enflamment les premiers feux de l'aurore.

FIN DE SYMPHONIE D'AVRIL

J'AIME LES FEMMES!

FANTAISIE EN PROSE

PAR

M. GEORGES LORIN

PERSONNAGE

L'AMOUREUX..... M. COQUELIN CADET.

J'AIME LES FEMMES!

Je n' sais pas si vous êtes comme moi?... J'aime les femmes!! — Oh! mais! je les aime... comme ça : (Il écarte les bras.) Pas grosses comme ça! Non! Enormément!!! De tout mon cœur!!! — C'est si gentil : une femme... non! les femmes!... toutes enfin! Les maigres... Oh! les maigres! Et les grosses!... — Je n' sais pas si vous êtes comme moi???

Tenez! l'autr' jour, j'en suivais une... moyenne, ni grosse, ni maigre, pas trop grande, pas trop petite, comme ça :

Il indique la hauteur.

Elle était blonde! — Je n' sais pas si vous êtes comme moi? J'aime les blondes... Y a des jours! Les autres jours, c'est les brunes! Les rousses?... de temps en temps, pas trop.

Elle était donc blonde. Je la suivais... et je l'aimais! Oh! je l'aimais! Vous comprenez? je ne la voyais que de dos? — Eh bien! figurez-vous que je m'avance... elle se retourne... elle était jolie... Ah!!!

Je n' sais pas si vous êtes comme moi? j'adore les femmes jolies. — Une jolie femme, une maison de campagne et rien à faire... je n' sais pas si vous êtes comme moi?

Je la suivais donc... elle se retourne : « Pardon! Madame, lui dis-je, je n' sais pas si vous êtes comme moi? j'irais bien faire un petit tour. » — « Mais! Monsieur, j'y vais. » — « Ah! et où allez-vous? » — « Vous êtes un indiscret! »

— « Ah! d'mande bien pardon... c'était pour savoir! » — « Eh bien! vous le savez. » — « Comment! je l' sais! » — « Je vais chez vous... »

Je n' sais pas si vous êtes comme moi? Y a de ces choses auxquelles on ne s'attend pas, et qui vous secouent un homme...

« Chez moi? dis-je. » — « Oui, chez vous, et je vais vous prouver que vos faux-cols sont mieux empesés que vous ne l' dites, et que c' n'est pas parce qu'un faux-col redresse plus ou moins qu'on renvoie une pauvre blanchisseuse... » — « Mais! pardon, Madame, une blanchisseuse?... » — « Oui, Monsieur, une pauvre blanchisseuse qui ne vous a rien fait! » — « Mais, Madame, je ne connais pas de blanchisseuse qui ne m'ait rien fait! » — « Si, Monsieur, mon apprentie, ma jeune apprentie qui est rentrée l'autre jour, tout en larmes, la pauvre chérie, en me racontant que vous lui aviez refusé les faux-cols, car apprenez-le, Monsieur! je suis votre blanchisseuse en chef! » — « Ma blanchisseuse en chef!!! Alors la jeune brune qui?? et vous êtes sa...? J'ai deux blanchisseuses? une brune et une blonde? » — « Oui, Monsieur! je vous suis, et nous allons voir! » — « Mais c' n'est pas pour ça, que... »

Je n' sais pas si vous êtes comme moi? mais l'idée de recevoir un savon de ma blanchisseuse... ça m'avait complètement tourné la tête et... je la précédai... en marchant derrière elle... sans me rendre bien compte... qu'elle me menait véritablement chez moi.

Nous marchions depuis un instant, elle devant, moi derrière, quand passa entre nous une femme... superbe!!! énorme!!! Et cætera!!!

Je la suivis!

« Pardon! Madame, lui dis-je... » — « Oui, Monsieur! j'ai compris! » — « Mais?... » — « Cela ne peut pas durer! » — « Quoi donc? » — « Nous allons arranger c't' affaire-là! Suivez-moi! » — « Où ça? » — « Chez vous! » — « Chez moi? — (Eh bien! et l'autre?) — Mais enfin! Madame,

m'expliquerez-vous?... » — « Je vous dis que cette culotte vous va très bien! » — « Laquelle? » — « Comment! laquelle? Mais la vôtre, Monsieur, la neuve. » — « Ma culotte? » — « Oui, Monsieur, votre culotte. Et si mon mari avait un peu plus d'énergie. » — « D'énergie? » — « Il aurait fait sa course lui-même. Nous sommes les premiers tailleurs du monde, Monsieur! Et du reste, suivez-moi! »

Je la suivis... par derrière. La situation devenait embarrassante. Deux femmes chez moi! Et deux femmes jolies! Ah! mais! jolies!

Je n' sais pas si vous êtes comme moi?... Je m'esquivai.

Je n'avais pas fait trois pas, qu'une femme jolie... ah! mais, jolie! vint directement à moi. C'était un succès, décidément!

« Nous n'avons pas une minute à perdre, me dit-elle, mon mari me suit, suivez-moi! » — « Où ça? » — « Chez vous! » — « Chez moi? mais!... » — « Pas une minute, vous dis-je! » Et elle me poussa dans une voiture vide qui passait.

Je montai, ahuri.

« Me reconnaissez-vous bien? me dit-elle, en me regardant dans le blanc des yeux, il y a trois ans... » — « Il y a trois ans?... » — « Oui! tout en haut du Mont-Blanc?... » — « Tout en haut du Mont-Blanc? » — « Oui! tout en haut du Mont-Blanc, il y avait deux hommes et une femme. Les deux hommes, c'était vous... » — « Moi? » — « Vous et mon mari. » — « Ah! » — « Vous me sauvâtes la vie... » — « Et alors? » — « Alors, nous voulons vous remercier tous les deux. Mon mari me rejoint chez vous, nous avons découvert votre adresse... » — « Ah! alors, Madame, vous me permettrez de descendre le premier, parce que... » — « Oh! faites! Monsieur, faites! nous allons être si heureux... »

Je m'esquivai. Et je restai bientôt sur le trottoir dans une rêverie amère de réflexions. Trois femmes chez moi? trois!... et des jolies?...

Vous voudriez bien, vous! avoir chez vous, trois femmes trois, et des jolies?

Eh bien! moi aussi! Mais voilà le *hic!* Je n' sais pas si vous êtes comme moi?

J' suis marié!

BÉRURIA

PAR

M. G. DE PORTO-RICHE

Dit par

Mademoiselle SARAH BERNHARDT, de la Comédie-Française.

BÉRURIA*

Le soleil se couchait sur Sion, la montagne.
C'était Sabbat ce jour. Béruria, compagne
Du doux Rabbi-Meïr absent en ce moment
Devant deux corps glacés pleurait amèrement.

Dieu qui d'un coup de vent emporte l'anémone,
Et qui brise la branche où la main se cramponne,
Venait de lui ravir ses enfants adorés,
Deux jumeaux de dix ans, deux fronts purs et sacrés!

Et sanglotant, criant, riant, mère en démence,
Elle ébranlait les murs de sa douleur immense,
Baignant de mille pleurs leur cadavre crispé!...

Soudain elle se tut, le cœur saisi, frappé
D'une horrible pensée : et le père! et le père!
Lorsqu'il va revenir souriant et prospère,
Aux lugubres sanglots qu'il entendra du seuil,

* Prononcer Béreuria.

S'il allait deviner que sur son toit en deuil
L'ange noir de la mort a déployé son aile;
Et que ses deux enfants dans la nuit éternelle
Se sont endormis, froids et sans lui dire adieu,
Tandis qu'il enseignait la parole de Dieu,
Au peuple rassemblé sur la montagne sainte!

Alors Béruria, dans une longue étreinte,
Pressant leur tête blonde et leur parlant tout bas,
Sur le lit nuptial où jadis en ses bras
Ils gazouillaient, petits, leur chanson matinale,
Sur la couche qui vit leur aube virginale,
Déposa les deux fils arrachés à son flanc,
Et sur leur front de marbre étendit un drap blanc;
Puis, du cruel retour, priant, attendit l'heure.

Le soir, Rabbi-Meïr rentra dans sa demeure :
La mère, sans pâlir, l'âme prête au combat,
Présente à son époux la coupe du sabbat.
Il embrasse sa femme, un instant la contemple,
Et demande ses fils. — « Ne sont-ils pas au temple? »
Répond Béruria. — « Non, femme, ils n'y sont pas. »
— « Es-tu certain, Rabbi? » — « J'en reviens! » — « En ce cas,
Chez quelque pauvre ils sont sans doute, » reprend-elle,
— « Dieu fasse longs leurs jours, leur âme est aussi belle
Que pudique est ton front! » dit Meïr tout joyeux.
Béruria, sur lui n'osant lever les yeux,
Prépara le repas sans parler : sa tendresse
Reculait de pitié devant cette allégresse.

Lorsqu'il eut récité les grâces, doucement
L'épouse hasarda ces mots : « En ce moment,

Meïr, un lourd souci m'accable, me torture :
J'ai besoin d'un conseil; toi, forte créature,
Toi, l'homme de raison, Rabbi, donne-le-moi ! »
— « Parle ! » — « Voici, dit-elle, écoute sans effroi :

Un inconnu jadis, entre mes mains candides,
Remit, dépôt sacré, deux diamants splendides;
Et partit confiant. Dix ans se sont passés,
Et les deux diamants admirés, caressés,
M'ont jeté chaque jour leur rayon pur et tendre.
Je pensais que jamais je n'aurais à les rendre,
Je les croyais à moi, dans mon naïf amour !
Mais, hélas ! l'inconnu, tout à coup de retour,
Réclame ses joyaux; et j'hésite, mon maître,
Ces diamants chéris faut-il les lui remettre ? »
— « Rends-les ! rends-les ! cria Rabbi stupéfié,
On ne doit pas ravir le dépôt confié ! »

La courageuse mère alors lui dit : Regarde !
Découvrant ses fils morts, diamants à sa garde,
Regarde sur ce lit, mon époux bien-aimé :
J'ai rendu le dépôt que Dieu m'a réclamé !... »

FIN DE BÉRURIA

CE MONSIEUR!

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

QUATRELLES

PERSONNAGES

MONSIEUR, agent de change..... 50 ans.
MADAME..... 38 ans.
MADEMOISELLE..... 18 ans.

CE MONSIEUR!

Un salon. — Porte au fond. — Porte à droite conduisant chez Madame. — Porte à gauche conduisant chez Monsieur. — A gauche, une cheminée. — A droite, une table. — Sur la table, une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE.

Au lever du rideau, Madame et Mademoiselle brodent, assises auprès de la table. — Monsieur dort dans un fauteuil, au coin du feu. — Silence de quelques instants que Monsieur trouble seul par des ronflements discrets et intermittents. — A chaque reprise, Madame essaie en vain de cacher son indignation que trahissent des haussements d'épaules, des regards blancs tournés vers le plafond.

MADAME.

Et c'est tous les jours la même chose. Voilà comment se passent nos soirées.

MADEMOISELLE.

Papa se fatigue beaucoup à la Bourse; il a bien le droit de se reposer un peu.

MADAME.

Tout ce que dit ton père, tout ce que fait ton père est irréprochable. C'est convenu.

MADEMOISELLE.

Il y a une demi-heure à peine que papa a fermé les yeux.

MADAME.

Une demi-heure! Il y a des mois, il y a des années qu'il dort, Monsieur ton père. Il ne rentre pas pour autre chose. Il faut que cela finisse!

MADEMOISELLE, à part.

Il y a de l'orage dans l'air.

MADAME.

Allons, Mathilde, plie ton ouvrage et couche-toi.

MADEMOISELLE.

Mais, bonne mère, il n'est que dix heures.

MADAME.

J'ai à causer avec ton père.

MADEMOISELLE.

J'obéis, puisqu'il le faut. (Elle embrasse sa mère.) Bonne nuit. (A part.) Que peut-elle avoir à lui dire?

Mademoiselle se dirige du côté de son père. — Madame la suit des yeux.

MADAME.

Où vas-tu?

MADEMOISELLE.

Embrasser papa.

MADAME.

A quoi bon... puisqu'il dort.

MADEMOISELLE.

Il m'en voudrait si je lui volais son baiser du soir. Il m'aime tant!

MADAME.

Ne dirait-on pas qu'il n'y a que lui qui t'aime ici?

MADEMOISELLE.

Vous m'aimez bien, tous les deux.

MADAME.

Moi surtout.

MADEMOISELLE, souriant.

Toi surtout.

Elle embrasse de nouveau sa mère, et s'approche doucement de son père qu'elle baise sur le front.

MONSIEUR, se réveillant en sursaut.

Qu'est-ce que c'est?... La rente?... Elle ferme à 63, 65. — Tiens, c'est toi, chère enfant? J'ai cru que c'était mon caissier.

MADEMOISELLE.

Comment! comment!... ton caissier? Est-ce qu'il t'embrasse, comme je viens de le faire, lorsqu'il te rend ses comptes?

MONSIEUR.

Ah! mais non!

MADEMOISELLE.

Je t'y prends, toi qui soutiens que tu ne dors jamais après le dîner.

MONSIEUR.

Je ne dormais pas. Je ferme les yeux et me recueille, voilà tout. J'ai entendu tout ce que vous avez dit.

MADAME.

Cela peut s'appeler avoir l'oreille fine. Nous avons respecté votre... recueillement. J'ai lu et brodé pendant que Mathilde achevait son ouvrage et que vous nous faisiez de la musique. Embrassez votre fille, j'ai à causer avec vous.

MONSIEUR.

Est-ce qu'il ne serait pas temps d'aller dormir?

MADEMOISELLE.

Décidément, le sommeil vient en dormant, comme l'appétit vient en...

MADAME.

Ce que j'ai à vous dire est très sérieux.

MONSIEUR.

Tant pis !

MADAME.

Laisse-nous, Mathilde.

MONSIEUR.

Bonne nuit, chère fille. Dors bien, puisque, par bonheur pour toi, on n'a encore rien de sérieux à te dire.

Mademoiselle sort par le fond.

SCÈNE II

MONSIEUR, MADAME.

MONSIEUR.

Eh bien?... nous voilà seuls. Qu'avez-vous de si important à me révéler?

MADAME.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que notre enfant devient femme.

MONSIEUR.

Et jolie femme, qui plus est. Je n'ai pas mes yeux dans ma poche. Après?

MADAME.

Vous n'avez pas une grosse dot à lui donner; il faut donc que nous fassions quelques sacrifices pour l'établir.

MONSIEUR.

Qu'entendez-vous par là?

MADAME.

C'est bien clair. Si vous donniez un million à votre fille, il est probable qu'on escaladerait les plus hautes murailles, qu'on enfoncerait les portes les plus massives pour vous l'enlever; mais... nous ne donnons à Mathilde que deux cents maigres, deux cent chétifs mille francs...

MONSIEUR.

Il me semble que...

MADAME, sans se préoccuper de ce que dit Monsieur.

C'est-à-dire de quoi payer sa couturière, si elle ne va pas trop dans le monde. Il faut donc que nous fassions un peu de bruit pour attirer l'attention de notre côté.

MONSIEUR.

Je commence à comprendre. Votre discours peut se résumer ainsi : A petite caisse, grosse caisse.

MADAME.

Comme on n'escaladera pas nos murailles, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les jeter bas; comme on ne donnera pas de sérénades à votre fille, le mieux est de faire

faire chez nous un peu de musique; comme on ne nous demandera pas Mathilde...

MONSIEUR, scandalisé.

Offrons-la aux amateurs.

MADAME.

Comme nous n'avons pas de fortune...

MONSIEUR.

Jetons l'argent par les fenêtres.

MADAME.

Bref, il nous faut aller dans le monde et recevoir. Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR.

Aller dans le monde... recevoir... Vous me mettez le pistolet sur la gorge d'une façon...

MADAME.

Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR.

Que diable! laissez-moi respirer. Vous avez donc bien envie de danser?

MADAME.

Il ne s'agit pas de cela. Voulez-vous, oui ou non, marier votre fille? Voilà la question.

MONSIEUR.

Je ne m'y refuse pas, mais... pourquoi tant se presser? Mathilde n'a pas vingt ans. Nous sommes tous les trois très heureux côte à côte. Qu'est-ce qui nous manque?

MADAME.

Vous êtes d'un égoïsme sans pareil.

MONSIEUR.

Moi! je suis égoïste! (A part.) Oh! fille aimée, si je pouvais, en échange de ta mère te donner un époux, tu verrais si je suis égoïste! (Haut.) Est-ce que l'enfant vous a parlé de quelque chose?

MADAME.

Non.

MONSIEUR.

Eh bien, alors?

MADAME, sèchement.

Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR.

Écoutez-moi.

MADAME.

Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR.

Que le diable emporte le mariage et ceux qui l'ont inventé.

MADAME.

Voilà qui est édifiant!

MONSIEUR.

Comment! j'ai pris la peine d'avoir une fille...

MADAME.

La peine? Oh! Lucien! vous êtes cruel!

MONSIEUR.

Il s'agit bien de cela! J'ai élevé cette enfant de mon mieux; sou à sou, je lui ai amassé une honnête aisance. Les yeux fixés sur son berceau, j'ai accepté sans broncher toutes les privations. Et pourquoi tant de peine? Pour enrichir, divertir et dorloter un polisson qui ne m'est de rien,

que je ne connais pas, qui, en ce moment, peut-être, grossit le chiffre des dettes que la dot de Mathilde paiera. Je trouve cela révoltant!

MADAME.

C'est la loi commune.

MONSIEUR.

Voilà douze ans que Mathilde fait auprès de nous des gammes échevelées, des exercices abrutissants; douze ans que nous vivons sous une pluie de doubles-croches, que nous recevons sans broncher une averse de trilles et de triolets exaspérants... Dans quel but? Pour que Mathilde joue Schopin, Schumann et Mendelssohn, à ce monsieur.

MADAME.

Ce n'est pas ce que je regretterai le plus.

MONSIEUR.

Voilà treize ans que vous accompagnez Mathilde, par tous les temps, dans un tas de cours plus ou moins dispendieux; treize ans que notre maison ne désemplit pas d'instituteurs crottés... Nous avons recommencé toutes nos classes! Et maintenant que ce temps d'épreuves est terminé, maintenant que Mathilde a ses diplômes, qui va-t-elle saturer de traits d'esprit et d'aperçus piquants? Qui? Ce monsieur, toujours ce monsieur!

MADAME.

Mon ami, laissez-moi vous rappeler...

MONSIEUR.

Et pendant qu'elle a appris le dessin, ç'a été bien une autre histoire! Nous avons posé devant elle dans tous les sens, pour qu'elle se fît la main. La maison regorge de portraits invraisemblables. Ceux qui ne louchent pas ont la rougeole... ou le nez de travers... ou les cheveux violets. Nous avons vécu, résignés, auprès de ces caricatures. Et

maintenant que Mathilde a des médailles au Salon, qui va-t-elle immortaliser? Eh! parbleu! ce monsieur, toujours ce monsieur. Ses croûtes, elle les signait de notre nom; et c'est du nom de ce monsieur, qu'elle signera ses œuvres. C'est ré-vol-tant!

MADAME.

Vous êtes injuste, mon ami.

MONSIEUR.

Injuste? je suis injuste?

MADAME.

Vous avez été pour moi « ce monsieur, » il y a vingt-un ans. Vous ai-je assez joué *les Cloches du Monastère*!

MONSIEUR.

Oui... assez.

MADAME.

N'ai-je pas fait votre portrait aussi?

MONSIEUR.

Oui! Et quel portrait! — Vous l'aviez peint en cachette. Une fois terminé, verni, encadré, nous l'avons posé sur un chevalet, dans le salon. Votre père, votre oncle l'archevêque, votre frère le dragon se sont successivement attendris devant ce chef-d'œuvre. « Quoi! tu as fait mon portrait de souvenir! » se sont-ils écriés... tous les trois, en se précipitant dans vos bras. — Nous n'avons désillusionné personne.

MADAME.

Vous moquer de moi vous a calmé; causons. Ce que l'on a fait pour nous, notre devoir est de le faire pour notre enfant.

MONSIEUR.

Cela est dur. La fille et la dot une fois à point, le couvert mis, voir un intrus gober le repas... c'est dur.

MADAME, tendrement.

C'est pour vous qu'il y a vingt-un ans mon père et ma mère ont mis le couvert. Quand donnons-nous notre premier bal?

MONSIEUR.

Nous en causerons demain.

MADAME.

Non pas, non pas. Révisons nos listes d'invitation pendant que nous y sommes.

MONSIEUR.

Il est dix heures et demie, vous savez?

MADAME.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

MONSIEUR, résigné.

Allons! échenillons notre intimité, puisque vous y tenez.

MADAME.

Nous avons pu échanger quelques politesses avec des gens auxquels nous ne nous soucierions pas de présenter notre fille.

MONSIEUR.

Je ne dis pas non.

MADAME, consultant un carnet.

Voyons cela. Nous avons d'abord les Fumerolles.

MONSIEUR.

Joli début! Ils ont d'ailleurs perdu leur fils l'année dernière. Nous n'avons plus besoin de les inviter.

MADAME.

C'est juste. Les Vaudrampont? Marcel est charmant, bien élevé, instruit...

MONSIEUR.

Fortune mal assise... portefeuille mal équilibré, plus de guanos que de fonds d'État.

MADAME.

Passons... passons.

MONSIEUR.

Le comte et la comtesse Calyandre?

MADAME.

Vous n'y songez pas! des gens qui ont cinq filles à marier.

MONSIEUR.

Diantre! vous avez raison... La concurrence! Biffez.

MADAME.

Ce n'est pas pour marier les filles d'autrui que nous nous imposons de recevoir.

MONSIEUR.

Assurément. Il nous faudra cependant quelques danseuses. Un bal sans danseuses, c'est triste.

MADAME.

Nous inviterons quelques jeunes mariées. Ce que nous devons rechercher avant tout, ce sont des jeunes gens.

MONSIEUR.

Oui, mais... où les prendre? Voilà une race qui se perd... comme les carlins.

MADAME.

Bah! il doit y en avoir quelque part.

MONSIEUR.

Je vous dis qu'on n'en fait plus.

MADAME.

Le petit d'Aulnis.

MONSIEUR.

Il ne va plus dans le monde... « Ça l'abrutissait. »

MADAME.

Le fait est...

MONSIEUR.

N'oublions pas les fils du général de Gondi : Gaston et Ferdinand. Ils sont exquis ces jeunes gens.

MADAME.

Charmants, mais fiancés.

MONSIEUR.

Trop tard ? Biffez !

MADAME.

Lucien Malféru me plairait assez.

MONSIEUR.

Oui... il était gentil ce garçon ; mais il a mal tourné.

MADAME.

Vous m'étonnez.

MONSIEUR.

On vient de le nommer sous-préfet.

MADAME.

Le petit imbécile ! Se compromettre pour une sous-préfecture ! Biffez. Il ne faut pas oublier le jeune Bigore.

MONSIEUR.

Au contraire, oubliez-le. Il est en puissance de cocotte.

MADAME.

C'est à y renoncer !

MONSIEUR.

Je ne vois plus que Marcel Lumayou.

MADAME.

Marcel ? Vous ne connaissez donc pas ses opinions ?

MONSIEUR.

Un gendre radical ne me déplairait pas. C'est un paratonnerre en cas de révolution.

MADAME.

Je ne veux pas de paratonnerre dans ma famille.

MONSIEUR.

Je ne veux pas... je ne veux pas... Vous le prenez sur un ton...

MADAME.

Qui est celui que je dois prendre lorsque je vous vois sacrifier le bonheur de Mathilde à des turlutaines.

MONSIEUR, vivement.

Tur... lu !... (Changeant de ton.) Je me suis promis d'être patient ; et puis je suis fatigué. Continuons. Avez-vous inscrit miss Rednose ?

MADAME, exaspérée.

J'attendais ce nom-là !

MONSIEUR.

Vous aviez bien raison. Miss Rednose fait la pluie et le beau temps chez notre syndic, et je n'entends pas me brouiller avec elle.

MADAME.

Vous ne m'obligerez pas à recevoir les personnes qui me déplaisent. J'aimerais mieux quitter la maison.

MONSIEUR.

Il me semble que les invitations me regardent autant que vous.

MADAME.

Mathilde dût-elle mourir vierge et martyre, je ne la lancerai pas dans le joli monde que vous voudriez acclimater ici. Voilà qui est net.

Mademoiselle qui avait fait quelques pas dans le salon, recule avec précaution et sort en laissant la porte du fond entr'ouverte.

MONSIEUR.

Puisque vous le prenez sur ce ton, je vous déclare, moi, que notre fille ne recevra un mari que de ma main. Voilà qui est précis.

MADAME.

La pauvre chérie ! j'aimerais mieux qu'elle ne se mariât jamais que de la voir mariée par vous.

MONSIEUR.

Vous prétendez l'accaparer après comme avant la noce.

MADAME.

J'espère trouver chez elle un refuge contre vos violences.

MONSIEUR.

C'est un allié contre moi que vous cherchez... Mathilde ne se mariera pas.

MADAME.

Vous voudriez me fermer sa porte; voilà qui est clair. J'empêcherai le mariage de Mathilde.

MONSIEUR.

A votre aise. Sur ce point nous serons d'accord.

SCÈNE III

MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE, près de la porte. A part.

Il n'est que temps. (Haut.) Puis-je entrer ?

MONSIEUR.

Certainement, entre. C'est de toi qu'il était question.

MADAME.

Vous n'allez pas mêler Mathilde à ce débat ?

MONSIEUR.

Pourquoi pas ? Je n'ai rien à lui cacher, moi.

MADAME.

Mathilde, retourne dans ta chambre ; je le veux.

MADEMOISELLE, se dirigeant vers le fond, à demi résignée.

J'y vais, maman.

MONSIEUR.

Mathilde, viens ici.

MADEMOISELLE, revenant vivement.

Me voilà, papa.

MADAME.

Si dans une seconde elle n'est pas partie, c'est moi qui me retirerai.

MADEMOISELLE, regardant son père.

Je m'en vais ?

MONSIEUR.

Si elle sort, je vous céderai la place.

MADEMOISELLE.

Alors, je reste?

MADAME.

Pourquoi n'es-tu pas couchée?

MADEMOISELLE.

Je voulais auparavant te demander de me mettre des papillotes.

MADAME.

A quel propos ces papillotes?

MADEMOISELLE.

Parce que vous recevrez demain une visite... que vous n'attendez pas.

MONSIEUR.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME.

Quelle visite recevrons-nous?

MADEMOISELLE.

Celle d'un monsieur qui a quelque chose de très important à vous demander.

MADAME.

Quelque chose... qui nécessite que tu mettes des papillotes?

MADEMOISELLE.

Absolument.

MONSIEUR.

Ma fille serait-elle somnambule?

MADAME.

Quel est ce monsieur?

MADEMOISELLE.

Monsieur Paul...

MONSIEUR.

Paul qui?

MADAME.

Paul quoi?

MADEMOISELLE.

Monsieur Paul de la Baleinière.

MONSIEUR.

De la Baleinière? Il me semble que je connais ce nom-là.

MADAME.

Et que nous veut-il, ce monsieur?

MADEMOISELLE.

Il veut...

MADAME.

Parle.

MADEMOISELLE.

Il veut...

MONSIEUR.

Eh bien?

MADEMOISELLE.

Il veut vous demander... ma main... (A part.) C'est dit!

MONSIEUR.

Ta main!... Sang et tonnerre!

MADAME.

As-tu perdu l'esprit?

MADEMOISELLE.

Je ne crois pas, maman.

MONSIEUR.

Tout ce que j'entends ici, ce soir, dépasse en invraisemblance les pages les plus abracadabrantes de *Guliver* et des *Mille et une Nuits.*

MADEMOISELLE.

Mais, papa...

MADAME.

Laisse parler ton père. Il est lancé, tu ne l'arrêterais pas.

MONSIEUR.

Un monsieur a rencontré notre fille unique, je ne sais ou. Il la trouve à son gré et a décidé de l'emmener chez lui pour qu'elle s'y emploie à faire son bonheur. Il se propose d'y vivre avec elle dans une intimité exagérée après laquelle nos caresses paternelles auront juste autant de saveur que le pot au feu après les fraises. Quel est ce monsieur? Nous ne le connaissons pas. Nous ne soupçonnions pas son existence il y a cinq minutes. Il va nous rendre visite pour nous faire part de ses résolutions, et nous devons nous en tenir pour très honorés. Ma fille se tirebouchonnera, ma femme se mettra sur son trente-six, je me tirerai à quatre épingles et, sous peine de passer pour des mal appris, pour des parents barbares et égoïstes, nous aurons à lui répondre, la bouche en cœur, les bras arqués : « Comment donc, monsieur, c'est trop d'honneur que vous nous faites; notre fille est à votre disposition. Quand faudra-t-il vous l'envoyer? »

MADEMOISELLE.

Si tu me laissais te dire...

MADAME.

Je t'assure que c'est inutile; il est lancé.

MONSIEUR.

Nous nous réunirons chez un notaire dans le but de préciser combien je donnerai d'écus à cet intrus, qui ne man-

quera pas de faire la petite bouche. On établira ce que lui rapportera ma mort, la mort de ma femme, celle de nos grands parents, après quoi, ce monsieur prendra ses sûretés contre nous. La cérémonie faite, nous rentrerons chez nous, dépareillés, et, jusqu'à la fin de nos jours, alors que nous aurions le plus besoin de gaîté, de jeunesse et d'affection, nous resterons ta mère et moi en tête-à-tête, comme deux chiens hargneux, nous disputant du soir au matin pour nous émoustiller un peu. Eh bien, non, non, non, je ne veux pas accepter ce programme. Demain, monsieur de la... je ne sais plus quoi, trouvera la porte close. Au point du jour, je partirai pour la campagne.

MADEMOISELLE.

Oh! papa... Vous ne ferez pas cela.

MONSIEUR.

Si fait.

MADAME.

Vous ne le ferez pas.

MONSIEUR.

Je le ferai.

MADAME.

C'est donc moi qui recevrai M. de la Baleinière.

MONSIEUR.

Je vous le défends!

MADAME, au comble de la stupéfaction.

Saints du paradis!... Répétez cela...

MONSIEUR.

Très volontiers. *Je vous le dé-fends*. Voulez-vous que je le répète encore? Une fois, deux fois, trois fois?

MADEMOISELLE.

Papa, je t'en prie, calme-toi.

MADAME.

Votre défense me décide, monsieur. Je n'abandonnerai pas cette malheureuse enfant. Viens dans mes bras, viens Mathilde. Ta mère te reste.

MONSIEUR.

Eh! parbleu! elle me reste aussi, ta mère, et tu le vois, je n'en suis pas plus fier pour cela.

MADAME.

Assieds-toi là, près de moi, ma chérie, je vais te mettre des papillotes.

MONSIEUR.

Si du moins on savait ce qu'il fait, ce qu'il est, d'où il vient, où il va... ce monsieur.

MADEMOISELLE.

Je te le dirais bien, mais dès les premiers mots tu te mets en colère.

MONSIEUR, exaspéré.

Je ne suis pas en colère. Qui est-ce qui dit que je suis en colère? Ta mère, sans doute?

MADEMOISELLE.

Mais, non, papa.

MONSIEUR.

Partout l'absurde me révolte. Tu sais ce qu'on t'a dit sur lui et voilà tout. Est-il de bonne famille?

MADEMOISELLE.

Oh! papa, je crois bien. En 1497, un la Baleinière faisait partie de l'expédition qui découvrit Terre-Neuve. C'est à cette occasion que Louis XII, dit le Père du peuple, le créa baron de la...

MADAME.

Il est baron!...

MONSIEUR.

Je me soucie des contemporains du roi Louis XII comme de ma première pantoufle. Le père la Baleinière est-il vivant?

MADEMOISELLE.

Il est mort.

MADAME.

Le pauvre homme!

MADEMOISELLE.

C'était un saint. Il n'a laissé que des regrets.

MONSIEUR.

C'est peu.

MADEMOISELLE.

Et quarante mille livres de rentes.

MONSIEUR.

J'aime mieux ça.

MADEMOISELLE.

Est-ce qu'il a des frères, des sœurs, M. de la Baleinière?

MADEMOISELLE.

Il a eu la douleur de les perdre.

MONSIEUR.

Tous?

MADEMOISELLE.

Tous?

MONSIEUR.

Voilà qui est parfait. Eh bien! causons.

MADAME.

Causons. Je ne le connais pas encore et il me plaît déjà, ce monsieur de la Baleinière.

MADEMOISELLE.

Ah! maman, quand tu le connaîtras!...

MONSIEUR, qui est allé chercher une chaise à gauche, à part, revenant.

La fine mouche joue le jeu de Mathilde. Tenons-nous bien ou, jusqu'à la fin des siècles, elle soutiendra qu'elle a fait ce mariage... s'il se fait. (Haut.) Mon Dieu, je ne suis pas un Croquemitaine, comme ta mère voudrait le faire croire, mais j'y veux regarder de près lorsqu'il s'agit de ton bonheur. Tu dis donc qu'il viendra demain, ce monsieur?

MADEMOISELLE.

Demain, oui, papa.

MADAME.

Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt?

MADEMOISELLE.

Parce que je le lui ai défendu. J'avais bien des renseignements à prendre, tu comprends. Avant de vous parler de lui, je tenais à savoir si M. de la Baleinière était un garçon sérieux.

MONSIEUR.

Et... il l'est?

MADEMOISELLE.

Il l'est.

MONSIEUR, à madame qui écoute sa fille en extase.

Au lieu de rester là à l'écouter, mettez-lui donc ses papillotes.

MADEMOISELLE.

Quand j'ai connu Paul de la Baleinière...

MADAME.

Au fait... où l'as-tu connu?

MADEMOISELLE.

Chez ma marraine.

MONSIEUR.

Avec laquelle nous sommes brouillés.

MADAME.

Et où nous l'envoyions tous les dimanches. Voilà qui s'explique. Tu disais?

MADEMOISELLE.

Quand j'ai connu Paul de la Baleinière, sa fortune avait sujet de m'inspirer des craintes.

MONSIEUR et MADAME.

Ah!

MADEMOISELLE.

Il n'avait pas un portefeuille sérieux.

MADAME.

Comment l'as-tu vu?

MADEMOISELLE.

Je le lui ai demandé.

MONSIEUR, à Madame.

Elle est très forte, la petite.

MADAME, à Monsieur.

Très forte!

MADEMOISELLE.

Il s'était emballé sur les chemins de fer de la cime des Alpes!

MONSIEUR.

Ah!... un garçon sérieux.

MADEMOISELLE.

Je t'avais entendu dire souvent que c'était une valeur très

compromise. Le gouvernement ne songeait pas encore à les racheter. Je l'ai décidé à vendre tout ce qu'il en avait.

MONSIEUR.

Bravo! Et tu lui as fait prendre en échange?

MADEMOISELLE.

Ces actions de la Banque de France de la vente desquelles tu avais été chargé. Chaque fois que j'entendais parler d'une affaire avantageuse, je t'envoyais Paul.

MADAME.

Voyez-vous cela!

MONSIEUR, à Madame.

M. de la Baleinière — je me rappelle parfaitement son nom, maintenant — est ce client avec lequel je causais, il y a huit jours, lorsque tu es entrée dans mon bureau?

MADAME.

Un grand brun?

MADEMOISELLE.

Qui porte toute sa barbe.

MONSIEUR.

Un homme superbe!

MADEMOISELLE.

N'est-ce pas?

MADAME.

Il me rappelle mon premier mari, le marquis de la Vergette, célèbre dans les gardes du corps!

MONSIEUR.

Avant d'encourager les espérances de M. de la Baleinière il est certains côtés... délicats que tu n'as pas pu approfondir, et sur lesquels, ta mère et moi, nous prendrons des renseignements. Compte sur nous.

MADEMOISELLE.

C'est inutile, je sais ce que vous voulez dire.

MADAME.

Ah! eh bien?

MADEMOISELLE.

Le père Bidon s'est chargé de ce soin.

MONSIEUR.

Voilà qui ne me plaît pas, Mathilde. Faire intervenir un tiers dans une question de ce genre...

MADEMOISELLE.

Le père Bidon n'est pas « un tiers, » papa, c'est mon directeur.

MONSIEUR.

N'importe...

MADAME.

Mathilde ne pouvait pas s'adresser mieux. Et... il a été satisfait de son enquête, le père Bidon?

MADEMOISELLE.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, j'eusse été moins rassuré si je vous avais vu épouser Eliacin. Vous pouvez entrer en ménage les yeux fermés. » C'est ce que je ferai.

MADAME.

Alors... je ne vois pas ce dont il nous reste à nous occuper.

MONSIEUR.

Comment! comment!... et le contrat que vous oubliez; nous aurons à en débattre les clauses, à le rédiger, et cætera, et cætera.

MADEMOISELLE.

J'espère vous avoir évité cette peine, mon père.

MADAME.

Comment! le contrat serait dressé, expédié?...

MONSIEUR.

Signé, peut-être?

MADEMOISELLE.

Nous n'avons pas été jusque-là.

MONSIEUR.

Ah çà! mais, petite malheureuse, jusqu'où êtes-vous allée? Je veux... Je dois le savoir. Ce que j'entends depuis un quart d'heure me donne le vertige.

MADEMOISELLE.

Tout cela est pourtant bien simple. Antoinette, une ancienne du Sacré-Cœur, a prié, de ma part, son mari, maître Saint-Germain, syndic de la chambre des notaires, de rédiger un projet de contrat qui vous sera soumis.

MONSIEUR.

Serait-il indiscret de vous demander quel apport tu t'es constitué?

MADEMOISELLE.

Est-ce que tu peux me faire une question indiscrète? Tu vois, au contraire, quelle confiance j'ai en toi. Voilà comment j'ai procédé.

MONSIEUR et MADAME.

Voyons!

MADEMOISELLE.

J'ai cherché parmi mes compagnes, nouvellement mariées, celle dont le train me convenait le mieux. L'intérieur de Claudine Simoney me convenant à merveille...

MADAME.

Je te crois!

MADEMOISELLE.

Je lui ai demandé le chiffre de ses dépenses personnelles. Elle m'a fait un devis que nous avons débattu avec M. de la Baleinière.

MONSIEUR.

M. de la Baleinière... toujours M. de la Baleinière. Est-ce que nous n'étions pas là pour étudier cela avec toi?

MADAME.

Nous le valons bien, je pense, ce Monsieur.

MADEMOISELLE.

Vous valez mieux que lui, cela ne se discute pas, mais il était le maître de repousser les propositions que vous allez lui faire, et je n'ai pas voulu vous y exposer.

MADAME, à Monsieur.

C'est une raison cela, mon ami?

MONSIEUR.

Elle est absurde, mais c'est une raison. Continue.

MADEMOISELLE.

J'ai tenu, bien entendu, à n'avoir recours qu'au revenu de ma dot pour payer mes dépenses personnelles.

MADAME.

Tiens, quelle idée!

MADEMOISELLE.

Aussi ai-je parlé d'économies.

MONSIEUR.

Bien.

MADEMOISELLE.

Ce seul mot a fait bondir M. de la Baleinière.

MADAME.

Pourquoi cela?

MADEMOISELLE.

Ah! que j'avais de plaisir à l'entendre lorsqu'il me disait de sa voix la plus tendre : « Ce n'est pas pour que vous » continuiez votre vie mesquine de jeune fille que je vous » épouse, Mathilde. »

MONSIEUR.

Mesquine! qu'est-ce qu'il en sait, ce Monsieur?

MADEMOISELLE.

« Non! je veux que vous ne formiez plus un souhait qu'il » ne soit à l'instant réalisé. » Ah! qu'il est tendre M. de la Baleinière!

MONSIEUR.

Permets, permets... Il est généreux à bon compte, ce Monsieur. C'est toi, c'est nous, qui paierons ses largesses.

MADEMOISELLE.

J'ai fini par lui faire entendre raison.

MONSIEUR et MADAME.

Et?...

MADEMOISELLE.

Et j'ai inscrit à notre budget pour mes dépenses personnelles...

MONSIEUR, anxieux.

Combien?

MADEMOISELLE.

Trois cent mille francs.

MONSIEUR, exaspéré, à Madame.

Trois cent mille francs!... Otez-lui ses papillotes!...

MADEMOISELLE.

Mais, papa...

MONSIEUR.

Otez-lui ses papillotes!

MADAME.

Permettez-lui de continuer.

MONSIEUR.

Je vous dis de lui ôter ses papillotes.

MADEMOISELLE, fondant en larmes.

Oh! papa!... tu ne m'as jamais aimée.

MADAME, a Mademoiselle

Qu'est-ce que je t'avais dit.

MONSIEUR.

A trois cent mille francs, ton M. de la Baleinière est hors de prix! Trois cent mille francs à un Monsieur qui n'a que quarante mille livres de rentes!...

MADEMOISELLE.

J'aurais cru que tu m'eusses donné d'autant plus que mon futur aurait eu moins.

MONSIEUR.

Ce serait absolument logique, mais ce n'est pas comme cela que ça se passe. Trois cent mille francs!

MADEMOISELLE.

Mais puisqu'il n'a pas voulu les accepter!

MONSIEUR.

Il fallait donc le dire tout de suite.

MADAME.

Avec cela qu'il est facile de placer un mot quand vous tenez la parole. Vous allez! vous allez!...

MADEMOISELLE.

« Trois cent mille francs!... s'est-il écrié, pour qui me » prend-on? »

MADAME.

Bravo!

MADEMOISELLE.

« Ne dirait-on pas que c'est un marché que je suis en » train de conclure. »

MADAME.

Très bien!

MADEMOISELLE.

« Marché inique par lequel celle que je viens d'obtenir » paierait pour se donner à moi. »

MADAME.

Bien dit!

MADEMOISELLE.

« Je ne veux pas qu'il soit question de plus de... »

MADAME.

De?

MONSIEUR.

De?

MADEMOISELLE.

« De plus de deux cent... cinquante mille francs. »

MONSIEUR, désappointé.

Ah! j'aurais cru qu'il eût dit deux cent mille.

MADEMOISELLE.

Je crois qu'il n'y regardera pas de très près.

MONSIEUR.

A la bonne heure!... Allons, Madame, il va falloir lui remettre ses papillotes.

MADAME.

C'est après avoir bien réfléchi que tu te résous à te marier?

MADEMOISELLE.

Oui, maman.

MADAME.

Le mariage est une chose triste, ma fille. Demande plutôt à ton père.

MONSIEUR.

Ta mère a raison, mon enfant. Elle peut te dire, elle qui a vécu vingt ans à mes côtés, tout ce qui t'attend de déceptions, d'ennuis, de regrets stériles.

MADEMOISELLE.

Je suis résignée à tout...

MONSIEUR.

Diantre!... Voilà ce qui peut s'appeler une vocation sérieuse.

MADEMOISELLE.

D'ailleurs, M. de la Baleinière n'est pas semblable aux autres hommes.

MADAME.

Ah! ma pauvre enfant! nous avons toutes dit la même chose. Ton père n'avait que des qualités... en 1862!

MONSIEUR.

Et tu vois où nous en sommes.

MADEMOISELLE.

Mon parti est irrévocablement pris.

MONSIEUR.

Allons!... *Alea jacta est.* C'est aujourd'hui lundi, je rendrai mercredi à ton futur sa visite de demain. Il demeure?

MADEMOISELLE.

En face.

MADAME.

Parfait!... très bien... Comme cela se trouve!

MONSIEUR.

Eh bien! Madame, voilà l'heure du tête-à-tête revenue.

MADAME.

Oh! mon Dieu, ne dites pas ça, vous me donnez le frisson.

MONSIEUR.

L'avons-nous assez appelée, il y a vingt ans! Goûtons-en les douceurs, ma bonne.

MADAME, pleurant dans les bras de sa fille.

Qu'est-ce que je ferai seule avec ton père?

MADEMOISELLE.

J'irai te voir tous les jours, sois tranquille.

MADAME, sanglotant.

Ça ne sera pas la même chose.

MADEMOISELLE.

Et puis tu viendras quand tu n'auras rien à faire.

MADAME.

Je serai toujours chez toi, tu peux en être sûre!

MONSIEUR.

Bravo!... (A part.) Ce sera toujours ça de gagné. Si vous le voulez, nous ferons des mariages. Ce Monsieur... ce terrible Monsieur que les papas et les mamans trouvent tôt ou

tard sur leur chemin, nous allons le lancer dans toutes les familles pour nous venger de notre isolement. En attendant, allons nous coucher, nous l'avons bien gagné. (Embrassant sa fille.) Bonne nuit, madame la baronne. (Bas.) N'oublie jamais que, sans moi, tu ne te marierais pas.

MADEMOISELLE, de même.

Oh! non, papa, jamais!

MADAME, à Monsieur.

Qu'est-ce que vous lui chuchotez donc à l'oreille?

MONSIEUR.

Moi?... rien.

MADAME.

Viens m'embrasser, fillette, (Bas en l'embrassant.) et rappelle-toi toujours que, sans moi, tu restais fille.

MADEMOISELLE, de même.

Oh! oui, maman, toujours.

MADAME.

Si tu es heureuse...

MONSIEUR.

N'oublie pas que c'est à nous que tu le dois.

MADAME.

Et si tu es malheureuse...

MONSIEUR.

Tu te diras que c'est toi seule qui l'as voulu. Bonne nuit!

MADAME et MADEMOISELLE.

Bonne nuit!

FIN DE CE MONSIEUR!

UN

DRAME A CERNAY

FANTAISIE

DE

M. PAUL ARÈNE

PERSONNAGES..... ...., M. Coquelin Cadet.

UN DRAME A CERNAY

Étang au clair de lune, avec des iris, des nénuphars, des saules et beaucoup d'étoiles qui se mirent dans l'eau. — Un paysagiste amoureux rêve près du bord.

L'AMOUREUX, couché sur le côté droit.

Sapristi !... voilà trois quarts d'heure que je suis là. Trois quarts d'heure... La nuit devient fraîche.

Il se retourne sur le côté gauche.

LA GRENOUILLE, au fond de l'eau.

Bré... ké... ké...

L'AMOUREUX.

Tiens !... une grenouille.

LA GRENOUILLE, montant à la surface.

Brékéké !.. ké... kex...

L'AMOUREUX.

Les grenouilles chantent quand il fait lune... (Il a l'air de réfléchir profondément.) Il faut l'avouer : ce petit modèle vaut qu'on l'attende...

LA GRENOUILLE.

Coax...

L'AMOUREUX.

Elle vous a des yeux!

LA GRENOUILLE.

Coax, coax...

L'AMOUREUX.

Et une bouche!

LA GRENOUILLE.

Coax, coax, coax...

L'AMOUREUX, visiblement flatté.

Cette grenouille chante d'une façon très agréable; avec quel art exquis elle règle les moindres frémissements de son gosier!... Je l'aperçois à deux pas de moi, immobile entre les larges feuilles des nénuphars, sous la lumière de la lune... Je distingue très bien sa gorge blanche, ses pattes palmées tendues sur l'eau claire, une tête verte et des yeux d'or... Attention!

Il fait un mouvement pour la prendre.

LA GRENOUILLE, plongeant.

Bré, ké, ké...

L'AMOUREUX.

Partie!... C'est dommage, je l'aurais montrée à Mariette.

LA GRENOUILLE, reparaissant un peu plus loin.

Bré, ké, ké, ké, kex...

L'AMOUREUX.

Voilà ma grenouille qui recommence de plus belle... Cependant Mariette n'arrive pas...

LA GRENOUILLE.

Coax...

L'AMOUREUX.

C'est qu'elle est capricieuse, Mariette!

LA GRENOUILLE.

Coax, coax...

L'AMOUREUX.

Si elle allait me faire poser? Un modèle!

LA GRENOUILLE.

Coax, coax, coax...

L'AMOUREUX, impatienté.

Cette bête m'ennuie... elle croasse comme un corbeau... Faut-il dire coasser ou bien croasser? Je ne sais plus...

LA GRENOUILLE, avec frénésie.

Coax, coax, coax, coax...

L'AMOUREUX.

Encore!... (Il prend une pierre et la lance au beau milieu de l'eau. — La grenouille se tait.) Cette maudite grenouille, avec sa chanson, m'a jeté le doute dans l'âme; j'étais bien tranquille tout à l'heure, maintenant il me semble que Mariette ne viendra jamais.

LA GRENOUILLE, faiblement, dans le lointain.

Bré, ké, ké... bré, ké, ké...

L'AMOUREUX.

Elle ne viendra pas... Que faire?... Pour tromper le temps, j'ai compté sur mes doigts jusqu'à mille; j'ai considéré les étoiles dansant des rondes au fond de l'eau, et je me suis même récité toute une fable de La Fontaine, — ce qui ne m'était pas arrivé depuis le collège. — Il ne me reste qu'à partir.

Il se lève.

LA GRENOUILLE.

Bré, ké... Bré, ké...

L'AMOUREUX, ému.

Quel dommage de s'en aller cependant!... La nuit est si tiède. (Il frissonne.) — Et puis les saules, la lune sur l'eau, cette grenouille qui ne cesse pas de chanter, tout cela m'attendrit plus que je ne saurais dire... Ah! cruelle, cruelle enfant!

LA GRENOUILLE.

Bré, ké... Bré, ké...

L'AMOUREUX.

Et moi qui, tout à l'heure, voulais attraper cette grenouille pour elle...

LA GRENOUILLE, joyeusement.

Bré, ké, ké, ké... Bré, ké, ké...

L'AMOUREUX, essuyant une larme.

C'est drôle, tout de même, l'effet d'une belle nuit sur les natures impressionnables...

LA GRENOUILLE.

Bré, ké... Bré, ké... Bré, ké, ké, ké, ké, ké...

L'AMOUREUX.

Pauvre petite bête! Quelle peur je lui ai faite et comme elle s'est sauvée à grandes brassées jusqu'au bout de l'étang! Autant que je puis le deviner, elle se tient maintenant dans les roseaux de la berge, à l'endroit où le sentier vient longer le bord de l'eau.

LA GRENOUILLE.

Bré, ké, ké, ké... Bré, ké, ké, ké...

L'AMOUREUX, écoutant.

C'est bien dans les roseaux de la berge... Une grenouille

chantait ainsi, à la même place, le premier soir que Mariette est venue; et je me souviens qu'en entendant le bruit de ses petits pas dans l'herbe la grenouille cessa tout à coup de chanter.

LA GRENOUILLE.

Bré, ké, ké, kex, kex... (Faiblement.) Kex...

L'AMOUREUX.

Ecoutons!

LA GRENOUILLE.

Kex...

Elle se tait.

L'AMOUREUX.

C'est elle! Mariette!!!

Un silence; on entend battre le cœur de l'amoureux.

LA GRENOUILLE, reprenant avec violence.

Coax, coax, coax...

L'AMOUREUX.

Ce n'était pas elle!... Quelque oiseau de nuit qui aura frisé l'étang dans son vol... ou bien une feuille de saule descendue en tournoyant sur l'eau tranquille. — Le cœur me va comme une pendule!

LA GRENOUILLE.

Coax... coax...

L'AMOUREUX.

Décidément, cette grenouille se moque de moi... Partons!

LA GRENOUILLE.

Coax... Coax...

L'AMOUREUX, se rasseyant.

Suis-je assez lâche!... Je voudrais partir, et je ne puis m'y

décider... C'est la faute de la grenouille... Tantôt, au milieu du silence de la nuit, elle enfle son gosier de manière à remplir l'étang d'un tapage formidable : Bré, ké, ké... Bré, ké, ké... l'eau retentit, les saules gémissent et les roseaux se courbent frissonnants au passage de la mélodie... Alors je me dis avec tristesse : la grenouille chante, Mariette ne viendra pas... Mais voilà que le son décroît, le chant nocturne s'éteint par nuances insensibles, et bientôt je n'entends plus monter dans l'air qu'une note claire et mélancolique : Coax, coax... Mon Dieu ! la grenouille se tait, Mariette est là, et je crois la voir comme le premier soir où elle vint, écartant de la main les tiges fleuries des iris, tandis qu'au froufrou de sa robe une grenouille, la même peut-être, sautait à l'eau peureusement. Mais chut !...

LA GRENOUILLE.

Coax... (Plus faiblement.) Coax...

L'AMOUREUX, très ému.

On dirait qu'elle se tait.

LA GRENOUILLE.

Co...ax...

Bruit d'un plongeon.

L'AMOUREUX, s'élançant vers le sentier.

Enfin !!!

On entend un baiser. — Des nuages passent sur la lune; grand silence. — Au bout d'un instant, la lune reparaît.

LA GRENOUILLE, avec onction.

Coax, coax, coax, coax !

FIN D'UN DRAME A CERNAY

LUI!!!

PAR

M. JACQUES NORMAND

LUI!!!

A C. Coquelin.

Je l'aimais!... Elle était du Midi, brune et mince,
Ayant, malgré Paris, gardé de sa province
Un tout petit accent léger, naïf, charmant,
Un accent?... Qu'ai-je dit?... Non! un gazouillement,
Quelque chose d'exquis, donnant à sa parole
L'allure d'un oiseau qui sautille et s'envole!

Encor plus que l'accent, elle avait de là-bas
Gardé le goût très vif... ma foi! je ne sais pas
Comment dire... elle aimait... cette chose peu douce
D'un parfum persistant, dont on glisse une gousse
Dans l'os ou dans les flancs d'un gigot parfumé...
C'est vous qui l'avez dit... je ne l'ai pas nommé!

Elle l'adorait donc, la petite diablesse.
Que voulez-vous?... C'était son unique faiblesse,
Faiblesse de naissance!... et moi, je l'exécrais
Toujours, avant, pendant, après... surtout après!
Aussi, vil égoïste et tyran redoutable,
L'avais-je à tout jamais proscrit de notre table.
La pauvrette en souffrait, mais cachait son ennui,
Et, par amour pour moi, ne pensait plus à... LUI!

Moins par vocation, hélas! que par caprice,
Pomponnette — ce fut son nom — était actrice.
Notre amour, frais éclos par un soir de printemps,
Fleurissait à l'ardent soleil de nos vingt ans :
En nos deux cœurs, chantait une éternelle fête...
Oh! les petits soupers joyeux, en tête-à-tête,
Au retour du théâtre, en son boudoir coquet!
Oh! tous les pantalons usés sur son parquet
A lui faire l'aveu de ma tendresse folle!
Ou bien, silencieux, sans la moindre parole,
A caresser des doigts, à dévorer des yeux
Le trésor parfumé de ses sombres cheveux!
Ah! tendres souvenirs des premières années,
Fleurs d'amour que le temps n'a point encor fanées!

Donc, notre passion brûlait de tout son feu,
Et nous aimant beaucoup, nous nous quittions fort peu.
Cependant, un beau jour, je dus, pour une affaire
Oubliée aujourd'hui, à coup sûr très vulgaire,
Quitter Paris pendant vingt-quatre heures au plus.
Pomponnette eut gros cœur, pauvre fille!... Et je lus
Dans ses yeux, où brillait une larme réelle,
Un très profond chagrin de me sentir loin d'elle.

Je partais à minuit, par la gare du Nord.

« Pars! dit la brune enfant, tout en faisant effort
Pour me cacher son trouble et me donner courage...
« Ne te tourmente pas, mon bon!... Je serai sage,
« Et pendant ces deux nuits et ces deux jours, à toi
« Je penserai toujours... pense toujours à moi! »

Après ce tendre aveu d'un amour idolâtre
Je la laissai partir seule pour son théâtre...

Puis, je fis mes paquets et quittai la maison.

Êtes-vous comme moi?... Mais, en toute saison,
Pendant les doux étés ou les hivers barbares,
J'ai la plus sainte horreur de poser dans les gares :
Je tâche d'arriver ni trop tôt, ni trop tard,
Cinq minutes — pas plus! — juste avant le départ.
Cette fois, ma lenteur à choisir mes cravates,
Plus, le pas hésitant d'un cheval à trois pattes,
Plus, un encombrement survenant tout exprès
Me firent arriver cinq minutes... après!
Cinq minutes, pas plus! comme à mon habitude :
J'étais exact encor dans l'inexactitude!

Oserai-je le dire?... Ayant alors vingt ans
Je ne fus qu'à moitié fâché du contre-temps.
Grâce à l'infirmité de ce cheval honnête,
J'allais, jusqu'au matin, revoir ma Pomponnette...
En son premier sommeil j'allais tout doucement
Surprendre mon amie... et ce serait charmant!

Je montai l'escalier sans bruit... ouvris la porte...
O bonheur!...

Tout à coup — ma surprise est trop forte! —
Je vois, dans la nuit noire, un lumineux rayon
Qui, sur le parquet sombre allongeant son sillon
Sort du boudoir coquet où volait ma tendresse...
J'approche à petits pas, j'écoute... Oh! la traitresse!
Oh! l'infâme!... J'entends un double bruit de voix...
Frémissant de surprise et de rage à la fois
J'applique un œil ardent au trou de la serrure...
Plus de doute à présent : la trahison est sûre...
Je l'aperçois, assise et pleine de gaîté,

Soupant, avec quelqu'un sans doute à son côté,
Quelque rival heureux qu'elle me substitue...
Ah! dans ces moments-là je comprends que l'on tue!

Pourtant, près de pousser la porte, j'hésitai.
Mais je voulus savoir toute la vérité...
Etre ou bien n'être pas... et j'entrai dans la chambre!

Rose comme la neige au soleil de décembre
Pomponnette bondit sur sa chaise et sauta...
Elle était seule avec sa soubrette Augusta!
— « Où l'avez-vous caché? lui dis-je avec furie.
— Caché?... qui?... que dis-tu?...
— Point de plaisanterie!
Répondis-je, il est là... je le sens...
— Eh bien! oui!
« Me dit-elle, mon bon!... c'est un crime inouï...
« Mais je puis invoquer des excuses majeures
« Car, avant ton retour, j'avais mes vingt-quatre heures! »

C'en est trop! — Sans pudeur, sans nul ménagement
Elle ose m'avouer... Dans mon emportement
Je m'élance vers elle effaré, redoutable...
Quand tout à coup, passant à côté de la table,
Je perçois un fumet proscrit, qui doucement
Monte d'un beau gigot, bien doré, bien fumant,
Dont le flanc est marqué de plus d'un coup de lame...
La lumière se fait aussitôt dans mon âme!
Ce rival préféré que je croyais enfui
C'était... ce n'était pas... en un mot, c'était LUI!!!
Me croyant éloigné pour deux jours, la pauvrette
Ce soir s'était offert cette petite fête,
Et, ne résistant point à son goût enragé,
Libre par mon départ, elle en avait mangé!!!

Ah! quel soulagement! Elle m'était fidèle!
Le cœur tout palpitant, je m'élançai vers elle
Et dans un doux baiser :
« Oh! que je t'aime à... »
Non!
Je ne le dirai pas cet exécrable nom!

Point n'est besoin d'apprendre à présent, je suppose,
Que le petit souper fut loin d'être morose?...
Que ce premier baiser ne fut pas le dernier?...
Quant à moi très heureux, je ne puis le nier,
De voir que mes soupçons s'envolaient en fumée,
Affamé, j'attaquai la... chose parfumée...
O surprise! ô bonheur!... je sentis tout à coup
Ma haine d'autrefois et mon ancien dégoût
S'atténuer soudain et devenir tendresse...
Je dégustai gaîment, auprès de ma maîtresse
Ce fin piment, ce LUI que je n'ai point nommé...

Et depuis ce temps-là je l'ai toujours aimé!

FIN DE LUI!!!

A LOUER POUR LE TERME

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. ERNEST D'HERVILLY

PERSONNAGES

PHILIPPE.

M. SORBET.

MADAME SORBET, Dorothée Sorbet, née des Iris.

A LOUER, POUR LE TERME

Le petit salon d'un appartement de garçon. — Sièges divers. — Au milieu une table. — Sur la table, un album de photographies. — Porte au fond. — Porte à droite. — Porte à gauche. — Une canne dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, à genoux sur le parquet et ficelant un paquet de livres. Il a de longues ficelles autour du cou.

Quel métier ! pour un peintre de miniatures !... Quel métier !... (Il se relève.) Aïe ! aïe ! Je serais Géronte et j'aurais été rossé dans le sac par Scapin, que je ne serais pas plus échiné. — Ah ! l'homme est bien inférieur à l'oiseau !... Petit à petit, l'oiseau fait son nid, oui, mais il n'a jamais à le déménager ! Et moi ! depuis huit jours, j'emballe ! j'emballe !... Et cette Léona qui ne daigne pas venir m'aider à faire le plus petit paquet !... Elle me laisse seul dans mon *à louer pour le terme !* avec mes bouts de corde qui m'enlacent comme les serpents de Ténédos, et qui finiront par m'étrangler. — Je suis le Laocoon de mes bouts de corde !

Oh! Léona, Léona!... laisse-moi donner à plusieurs reprises, en ta faveur, le signal des malédictions! (Bruit de voix au dehors.) Du bruit?... Allons bon! déjà!... à peine dix heures, et voici qu'on vient montrer le joli petit « *à louer pour le terme,* » de garçon que je quitte... Oh! les têtes des gens qui visitent les « *présentement à louer!* » C'est ça qui n'est pas drôle, à voir tous les jours de dix à quatre!... (Il porte le paquet de livres sur un meuble. — On frappe.) Entrez!

LA VOIX DE M. SORBET.

Non, merci, n'entrez pas, madame et chère concierge... je n'ai pas besoin de vous.

Entrée de M. Sorbet.

SCÈNE II

PHILIPPE, SORBET.

SORBET, tout rond.

Je vous demande bien pardon, mon cher monsieur, je sais combien c'est ennuyeux, et il est encore de trop bon matin... mais j'étais pressé, et j'ai pensé que vous voudriez bien cependant me permettre...

PHILIPPE, froidement.

L'appartement est à louer pour le terme, monsieur... je ne puis que me soumettre aux lois des portiers de mon pays... Visitez! monsieur! visitez.

SORBET, regard à la ronde.

Charmant, très bien tenu... joli salon... Beaucoup de goût... Chambre à coucher, n'est-ce pas? un cabinet de toilette?...

PHILIPPE.

Voyez vous-même...

SORBET.

Parfaitement... Et les?.. ce que vous savez... sont dans...

PHILIPPE, montrant la porte de gauche.

Dans l'appartement, oui, monsieur, mais la concierge aurait dû vous accompagner...

SORBET.

Pardon, monsieur, pardon, je l'ai justement renvoyée, parce que... parce que. (Baissant la voix.) J'avais à vous demander quelques renseignements spéciaux... et intimes...

PHILIPPE.

Monsieur?... je vous écoute.

SORBET.

Mon cher monsieur, vous avez une physionomie qui m'inspire la plus entière confiance.

PHILIPPE, s'inclinant.

Monsieur...

SORBET.

Je vous ferai donc une petite confidence... c'est bien permis, entre garçons... Vous n'êtes pas marié, mon cher monsieur, je suppose?...

PHILIPPE.

Non, monsieur, je suis comme l'appartement... à louer présentement.

SORBET.

Et moi aussi... c'est-à-dire que je suis... mettons veuf, n'en parlons plus... Eh bien, mon cher monsieur, j'ai besoin de savoir si la concierge est... comment dirais-je?... conciliante?

PHILIPPE.

Six jours avant le premier de l'an et sept jours après, oui,

monsieur... mais, avec des égards... à l'effigie des souverains régnants... on obtient d'elle une certaine bonne volonté pendant l'année entière...

SORBET.

Oh!... tout va bien alors!... Bref, c'est un argus qui ferme volontiers l'œil... sur les visites...

PHILIPPE.

Damiciliaires, oui, monsieur.

SORBET.

Alors, votre appartement est tout à fait mon affaire... (A l'oreille de Philippe.) Je ne vous cacherai pas... que... j'ai encore beaucoup de succès dans le monde... Je porte très légèrement les années, mon cher monsieur.

PHILIPPE.

Mais, monsieur, je n'en doute pas!

SORBET.

L'homme est si faible, monsieur...

PHILIPPE.

Allons donc, allons donc!

SORBET.

Oui, mon cher monsieur... je suis faible... comme un Turc... là-dessus.

PHILIPPE.

Permettez... je vous crois...

SORBET, avec expansion.

Mon cher monsieur, je suis adoré d'une femme ravissante!... Et qui, plus est, d'une fidélité...

PHILIPPE.

De traducteur?...

SORBET.

Infiniment plus !... C'est pourquoi je cherche pour nous deux un petit appartement... de garçon.

PHILIPPE.

Enfin, monsieur, le voilà !... Examinez.

SORBET.

Je vais voir la chambre de repos... si vous le permettez...

PHILIPPE.

Mais comment donc !

SORBET, confidentiellement.

Je serai discret...

PHILIPPE.

Il n'y a personne...

SORBET.

Oh ! alors !...

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE III

PHILIPPE, seul.

En voilà un vieux bavard !... Il dit qu'il est veuf ?... je le crois !... Enfin, ce n'est pas mon affaire. On ne me l'a pas donné à garder, Dieu merci !... mais c'est drôle... je ne sais pas pourquoi... ce particulier-là me rappelle... (Il ouvre l'album de photographies.) Voyons donc, voyons donc un peu ?... Léona m'a donné un jour le portrait de son... elle l'appelle mon oncle... afin que je puisse le reconnaître... et je... Voyons donc ça ?... (Il feuillette l'album.) Oh !... elle est bien bonne !... mais oui !... oh ! nom d'une rose !... c'est

l'oncle !... mais, alors, il va voir dans ma chambre à coucher !... Et dire qu'on oublie toujours cela quand on s'apprête à quitter un logement... Jamais, jamais on ne songe à ôter du mur les portraits qui n'ont pas besoin d'être regardés par les visiteurs des appartements à louer présentement... et tout Paris peut entrer chez vous, de dix à quatre !... (Sorbet pousse un cri de surprise.) Bing !... il vient de reconnaître Léona... sur la cheminée... dans un petit cadre de peluche... oh ! nom d'une rose !... (Il prend une canne.) Garde à vo !...

SCÈNE IV

PHILIPPE, SORBET.

SORBET, effaré, les cheveux hérissés, il tient à la main une photographie encadrée de peluche.

Monsieur... (D'une voix étranglée.) Monsieur ! !

PHILIPPE, gravement.

Eh bien, monsieur, qu'est-ce ?

SORBET.

Ce portrait ?

PHILIPPE, gravement.

Eh bien, ce portrait ?... (Puis avec force.) Mais qui vous a permis !... C'est un ange, monsieur ! un ange descendu de l'azur !

SORBET

Un ange !... ah ! vous trouvez ça angélique, vous, que son portrait soit chez vous, chez un garçon !... vous n'êtes pas son frère, je suppose ; elle n'en a pas !

PHILIPPE, froidement.

Je ne vous comprends pas, monsieur... je vous dis que cette jeune femme, entourée de peluche, est une noble créature, une admirable et sainte créature, monsieur!

SORBET, abasourdi.

Permettez!... ceci est le portrait!...

PHILIPPE, avec émotion.

A qui le dites-vous!... Oui, monsieur... et je vous défends d'en dire du mal, ceci, c'est le portrait d'une pauvre jeune fille... élevée dans le même village que moi... mon amie de lait...

SORBET.

Votre amie de lait?...

PHILIPPE, larmoyant.

Oui, monsieur... Oh! je ne le cache pas! je suis fier de l'avouer! Je l'ai aimée, ardemment aimée, comme elle mérite de l'être... Mais, son bonheur m'était plus cher que le mien... et... quand elle m'a confié...

SORBET.

Je suis curieux de savoir ce qu'elle vous a confié!

PHILIPPE.

Vous allez le savoir. Si vous connaissiez cette créature divine, vous ne l'en aimeriez que mieux... Elle m'a confié qu'un homme de la plus parfaite, de la plus haute distinction...

SORBET, se rengorgeant.

Monsieur!

PHILIPPE.

Qu'un homme d'un cœur aussi généreux que brûlant... sur qui l'âge et l'égoïsme n'ont jamais eu de prise...

SORBET, même jeu.

Monsieur!... après?

PHILIPPE.

Qu'un de ces êtres toujours jeunes, bons et nobles, dont l'âme déborde de tendresse... s'intéressait à son triste sort...

SORBET.

Continuez... je vous prie.

PHILIPPE.

Alors, sans vouloir en apprendre davantage... sans même concevoir l'idée d'enrayer l'élan de reconnaissance qui la poussait vers cet homme de bien — et d'ailleurs, je n'avais à lui offrir que le sort précaire de compagne d'un simple peintre de miniatures.. alors je lui ai serré la main... J'ai retenu sur mes lèvres l'aveu prêt à s'en échapper et je lui ai dit: Léona!... Partez! adieu!... Soyez heureuse!... Cet homme mérite qu'on se dévoue à son bonheur!... Adieu!

SORBET.

Vous avez dit cela, jeune homme. C'est très bien...

PHILIPPE, accablé.

Oh! la volupté du sacrifice!... Je ne l'ai jamais revue!

SORBET.

Jamais?

PHILIPPE.

Jamais!

SORBET.

Mais ce portrait ne date pas de loin, pourtant.

PHILIPPE.

En effet, elle me l'a fait envoyer dernièrement par une amie... de sa mère... avec laquelle j'ai conservé quelques rapports... Elle m'a fait envoyer ce portrait, en souvenir de

notre innocente enfance, avec un mot qui la peint tout entière : « Mon ami, m'a-t-elle fait dire, l'homme auquel je vous ai sacrifié est digne de tous les respects. Je suis heureuse ! je l'aime ! »

SORBET, transporté.

Elle m'aime !... Oh ! je le pensais bien !

PHILIPPE.

Vous connaissez donc mademoiselle Léona?

SORBET.

Si je la connais... Oh ! jeune homme ! Mais c'est pour elle, c'est pour nous, que je cherche un petit appartement, à l'entresol...

PHILIPPE.

Quoi, vous seriez cet homme de cœur, cet esprit distingué?

SORBET.

Vous l'avez dit !...

PHILIPPE, gravement.

Monsieur, vous êtes alors le plus heureux des hommes !

SORBET.

Je le suis !

PHILIPPE.

Permettez-moi de vous serrer la main, oh ! sans rancune ! Léona, mon amie de lait, est un cœur exquis !... Elle était adorable dans l'enfance... elle n'a pu que gagner encore en grandissant !... Et tenez... puisque vous l'aimez, vous... vous lirez sans doute avec plaisir ce petit mot qu'elle écrivait, étant toute petite, à celui qui, aujourd'hui, vous envie !... (Il cherche dans sa poche.) Ce billet je l'ai toujours sur moi !... Il me rappelle un temps si doux ! Cette lettre vous semblera puérile... mais qu'importe !

Il tire une lettre de sa poche.

SORBET.

Oh ! lisez !

PHILIPPE.

C'est à un enfant qu'elle écrivait, vous savez, et dame, ce sont des enfantillages : il s'agit d'un oiseau qu'elle aimait, et qu'elle perdit, si je me le rappelle bien.

SORBET.

Lisez tout de même.

PHILIPPE, avec sentiment.

« Mon ami, la cage est ouverte. Le vieux serin vient de s'envoler... Tu vois d'ici mon désespoir ! viens donc le consoler !... Ta Léona ! »

SORBET.

Pauvre petite ! (Avec effroi.) Hein ?... quelle est cette voix ?

On entend parler au dehors.

PHILIPPE.

C'est la voix de ma concierge... et... celle d'un visiteur, probablement... ou d'une visiteuse plutôt.

SORBET, bondissant.

Monsieur !... mon cher ami... cachez-moi !... quelque part... au nom du ciel ! cachez-moi !... je suis perdu !

PHILIPPE.

Vous dites ?

SORBET.

C'est ma femme !... elle m'aura suivi !...

PHILIPPE.

Votre femme !... mais vous me disiez que vous étiez veuf ! elle est donc ressuscitée ?

SORBET.

Silence !... Oh ! généreux jeune homme ! cachez-moi !...

PHILIPPE, il ouvre la porte de gauche.

Entrez ici, don Juan.

SORBET, reculant.

Ah diable!... Mais ce sont les...

PHILIPPE.

Je vous avais dit qu'il étaient dans l'appartement... (On frappe à la porte du fond.) Vite! Les motifs se suivent et ne se ressemblent pas.

SORBET.

Il le faut! (Philippe ferme la porte sur le dos de Sorbet. — Celui-ci presse le portrait sur son cœur et dit:) Son souvenir m'y suivra! du moins!

PHILIPPE, criant.

Entrez!

SCÈNE V

PHILIPPE, DOROTHÉE SORBET.

DOROTHÉE, à la cantonade.

Merci, je n'ai pas besoin de vous... (A Philippe.) Monsieur... je viens... vous êtes bien M. Philippe Tubacolle, artiste peintre de miniature?

PHILIPPE.

Oui, madame, pour vous servir...

DOROTHÉE.

C'est que la concierge m'a dit... C'est bien vous qui, présentement, habitez ce... petit appartement de garçon à louer?

PHILIPPE.

Certainement, madame.

DOROTHÉE, à part.

La concierge ne mentait pas... (Haut.) Vous ne connaissez pas du tout M. Sorbet?

PHILIPPE.

M. Sorbet?

DOROTHÉE.

Un vieux, qui fait le joli cœur... un monstre, monsieur!

PHILIPPE.

Madame, je ne connais pas de monstres, sinon, comme Hercule, j'en purgerais soudain la terre!

DOROTHÉE, volubile.

M. Sorbet est mon mari, je suis madame Sorbet, Dorothée Sorbet, née Des Iris. Monsieur... je n'insiste pas... Vous me jurez que M. Sorbet n'est pas venu ici... je vous crois... Pourtant, moi qui le suis depuis ce matin, je suis persuadée du contraire... Mais tous les hommes se tiennent, j'aurais beau dire!... ils forment une chaîne de misérables autour des pauvres femmes. C'est convenu... Donc, bien que j'aie vu, du coin de la rue, M. Sorbet entrer ici... et bien que la concierge n'ait pas pu me dire précisément si elle avait vu ressortir M. Sorbet... que j'ai perdu du regard un instant... par la faute de mon faux ourlet, qui était décousu et dans lequel ma bottine s'est prise... enfin, bref, je vous crois...

PHILIPPE.

Reprenez haleine, madame... je n'ai pas l'honneur de connaître M. Sorbet, et d'ailleurs, il vient tant de monde visiter mon « *à louer pour le terme.* »

DOROTHÉE.

Cet appartement, je ne fouillerai pas... Mais voici ce que

j'ai à vous dire... et je vous autorise à le répéter à votre ami M. Sorbet... à votre complice M. Sorbet.

PHILIPPE.

Permettez!

DOROTHÉE.

Et je voudrais qu'il fût là pour m'entendre!

PHILIPPE.

Achevez, Madame, achevez!... je suis pressé : un homme généreux et ami de l'art m'a commandé, tout à l'heure, (Il insiste.) tout à l'heure!... son portrait, afin de l'offrir à la femme qu'il aime le mieux sur la terre... j'ai soif de me mettre à la besogne... J'en appelle aux murs témoins de notre entrevue, c'est une affaire immense pour moi... il s'agit de douze cents francs!

On entend du bruit derrière la porte de gauche.

DOROTHÉE, avec mépris.

Ah! vous avez sans doute un chat qui casse quelque faïence dans la pièce voisine, Monsieur.

PHILIPPE.

Madame... je n'ai pas un chat sur moi, ici.

DOROTHÉE.

Enfin, voici mon *ultimatum* : Si j'acquiers la preuve que M. Sorbet m'abuse... je lui fais avaler un grand jeune homme qui, depuis l'an 1881, pas plus tard que cela, me poursuit d'œillades incendiaires... J'ai dix ans de moins que M. Sorbet, qu'il se le rappelle!... et je suis du Midi... Adieu, Monsieur!

PHILIPPE.

Madame... croyez à...

DOROTHÉE.

Elle regarde en s'en allant l'album de photographies, que Philippe a laissé ouvert à la page du portrait de M. Sorbet.

Qués... aco!... Que vois-je?... Mais le voilà, mon monstre de mari!... Oui, voilà son nez de misérable!

PHILIPPE, à part.

Ah! nom d'une rose! je n'y pensais plus... De l'aplomb! (Haut.) Madame...

DOROTHÉE.

Je savais bien que vous le connaissiez!... Ah! vous allez m'expliquer...

PHILIPPE.

Madame... eh bien, oui, je le connais, M. Sorbet, et c'est le plus chaste et le plus affectueux des hommes!...

DOROTHÉE.

Tous des monstres!... tous des monstres!... Un train de plaisir de monstres!

PHILIPPE.

Non, Madame... Dans le train des monstres, le ciel a mis un wagon pour les cœurs purs, et M. Sorbet n'est jamais descendu de ce compartiment-là.

DOROTHÉE.

Alors, pourquoi ce portrait dans un appartement de garçon?... Oh! je connais vos ruses!... Vous lui prêtez votre entresol!...

PHILIPPE.

Allons, Madame... je vois qu'il faut tout vous dire... Tant pis pour M. Sorbet! la surprise qu'il ménageait doit être révélée à l'instant... Je m'exécute. Je ne veux pas laisser M. Sorbet sous le coup de vos injustes soupçons... Il m'en voudra certainement de vous avoir tout dévoilé. Mais, jurez de ne lui en rien dire, je vous le demande en grâce!... M. Sorbet, effectivement, est venu ce matin ici, avec ce portrait, et, pour votre fête...

DOROTHÉE, avec fureur.

Nous ne la fleurissons pas!

PHILIPPE.

Ou pour votre anniversaire de mariage.

DOROTHÉE.

Nous ne le célébrons jamais!

PHILIPPE.

Enfin, pour vous être agréable... à propos de je ne sais quoi, car il ne m'a pas fait de confidence, naturellement, il m'a demandé de lui peindre son portrait.

DOROTHÉE, incrédule.

A vous?

PHILIPPE.

J'ai peu de talent peut-être, mais je suis peintre de miniature, en résumé.

DOROTHÉE.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié!... Pardon, Monsieur.

PHILIPPE.

Bref, M. Sorbet veut vous offrir une broche ornée de son galbe peint par moi, et il m'a offert pour ce travail la modeste somme de douze cents francs... je l'ai dit tout à l'heure... (A part.) Mais il s'agissait d'une autre... (Haut.) Et voilà toute l'histoire...

DOROTHÉE.

Allons, allons, que vous ayez dit la vérité, ou non, j'y gagne toujours une jolie broche... Mais que M. Sorbet, dites-le lui, quand vous le reverrez... se souvienne de mon grand jeune homme!... je le lui ferai avaler!... Adieu, Monsieur!...

Elle sort.

PHILIPPE, s'inclinant et la reconduisant à la porte.

Madame, votre serviteur...

SCÈNE VI

PHILIPPE, M. SORBET.

SORBET, tout affaissé.

Ouf!... je revois le ciel.

PHILIPPE.

Eh bien, Joconde bis? mais pourquoi n'êtes-vous pas venu confondre votre terrible épouse?

SORBET.

Oh! jeune homme magnanime! je voulais d'abord vous remercier! J'ai tout entendu!

PHILIPPE.

Je l'espérais bien!

SORBET.

La commande du portrait est une trouvaille!

PHILIPPE.

Une trouvaille?... mais je la garde, vous savez.

SORBET.

Soit... Vous ferez un portrait.

PHILIPPE.

Deux, s'il vous plaît.

SORBET.

Comment cela?

PHILIPPE.

Oui, deux... Un pour Léona? Un pour Dorothée, parbleu!

SORBET.

Oh!... fichtre!... c'est cher!

PHILIPPE.

Vous aimez les arts!... Allons, vous me devez bien ça... Voulez-vous, du reste, que je demande à madame Sorbet son avis là-dessus?

SORBET, vivement.

Non!... Va pour les deux portraits!... je n'en mourrai pas.

PHILIPPE.

Au contraire... Grâce à mes pinceaux, vous passez à l'immortalité.

SORBET.

C'est juste... Mais, au fait!... comment se fait-il que vous ayez ma photographie dans votre album?

PHILIPPE.

Oh! c'est bien simple.

SORBET.

Bah?

PHILIPPE.

Si madame Sorbet n'avait pas interrompu notre conversation, vous l'auriez su tout à l'heure.

SORBET.

Eh bien?

PHILIPPE.

Léona, je veux dire mon amie de lait, me l'avait envoyée en même temps que son propre portrait, celui-ci que vous tenez encore... afin, m'a-t-elle fait dire que je pusse contempler comme un exemple, comme un modèle, les traits pleins d'énergie et de douceur à la fois de l'homme aux sentiments élevés à qui elle a donné son cœur pour jamais!

SORBET, exalté.

Elle a dit cela, Léona!

PHILIPPE.

Elle a dit cela... et bien autre chose encore... mais je vous passe le reste pour épargner votre modestie... Ah! heureux mortel, vous êtes aimé, vous, aimé pour vous-même!...

SORBET.

J'en ai tant besoin!... Vous avez vu que madame Sorbet... n'a rien de la douceur... du miel... tandis que Léona!

PHILIPPE, gravement.

Ah! au nom de la société! plus un mot!... Je puis fermer les yeux... mais je n'ai pas besoin de savoir... Soyez heureux dans l'ombre!... Chut! et adieu...

SORBET.

Chut!... et adieu... je ne louerai pas votre appartement.

PHILIPPE.

Votre femme en sait trop le chemin, je comprends ça... Adieu, monsieur Sorbet!... adieu, Lovelace!

SORBET.

Adieu, Raphaël, Michel-Ange, Rubens!

PHILIPPE.

Douze cents francs pièce avec le cadre, souvenez-vous en!... Mon atelier est rue Fontaine, numéro 32.

SORBET.

Rue Fontaine, 32, bon!

Sorbet sort.

PHILIPPE, seul, et reficelant ses livres.

Oh! je commence à en avoir assez des femmes en partie double... Cette fois, je m'en tire avec un joli bénéfice même... mais, c'est bien fini... Austère morale, je rentre dans ton sein!... Qui veut d'un cœur converti... à louer, pour le terme?

FIN

TABLE

		Pages.
MADAME BOULARD	PAR MM. G. NADAUD	1
LA GOUTTE D'EAU	J. NORMAND	11
CANUCHE	QUATRELLES	45
L'ÉCRAN BLEU	J. DE MARTHOLD	53
UNE MÉPRISE	L. SUPERSAC	83
LA VISITE DU DOCTEUR	L. DE NEUVILLE	97
LES STATUES	J. TRUFFIER	123
C'ÉTAIT ÉCRIT !	L. DÉPRET	133
LA DEMOISELLE QUI A DES ABSENCES	C. MONSELET	163
UN COUSIN DE PASSAGE	H. DE BORNIER	169
LA DEMANDE EN MARIAGE	E. DEPRÉ	215
SYMPHONIE D'AVRIL	P. MILLIET	223
J'AIME LES FEMMES !	G. LORIN	235
BERURIA	G. DE PORTO-RICHE	241
CE MONSIEUR !	QUATRELLES	247
UN DRAME A CERNAY	P. ARÈNE	283
LUI !!!	J. NORMAND	291
A LOUER, POUR LE TERME	E. D'HERVILLY	299

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.